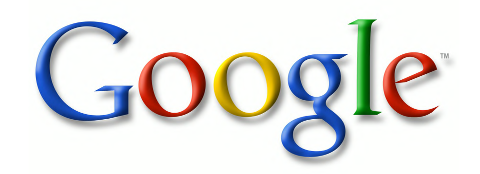
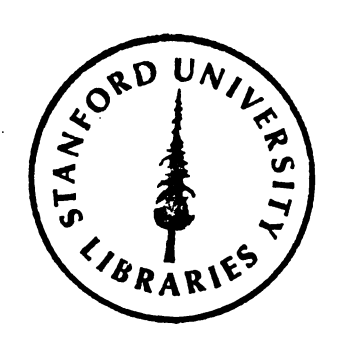






hommage de l'auteur.

ESSAI
SUR L'HISTOIRE
ANCIENNE ET MODERNE
DE LA NOUVELLE RUSSIE.

TOME I.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

C. E. C. 2 vol.; 10 pl.; ...
B Vol: 1er 1 carte 2 pl.

Castelnau, G.

ESSAI
SUR L'HISTOIRE
ANCIENNE ET MODERNE
DE LA NOUVELLE RUSSIE.

STATISTIQUE
DES PROVINCES QUI LA COMPOSENT.

FONDATION D'ODESSA;
SES PROGRÈS, SON ÉTAT ACTUEL; DÉTAILS SUR SON COMMERCE.

VOYAGE EN CRIMÉE,
DANS L'INTÉRÊT DE L'AGRICULTURE ET DU COMMERCE.

Avec Cartes, Vues, Plans, etc.

DÉDIÉ

A S. M. L'EMPEREUR ALEXANDRE Ier.

TOME PREMIER.

A PARIS,
CHEZ REY ET GRAVIER, LIBRAIRES,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 55.

1820.



A

SA MAJESTÉ L'EMPEREUR

ALEXANDRE IER.

SIRE,

La récompense la plus flatteuse de mon travail, est la permission que m'accorde Votre Majesté impériale de lui en faire hommage.

Ce n'est pas à moi qu'il appartient de célébrer le Souverain auguste qui vivifia la Nouvelle Russie : les éloges d'un historien contemporain

sont suspects à la postérité; elle veut ne prononcer que sur des faits. Ce sera d'après eux, **SIRE**, *que la reconnaissance universelle parlera plus éloquemment que les phrases les mieux soignées.*

Puisse Votre Majesté impériale jouir bien long-temps des acclamations de tant de peuples divers!

Je suis,

SIRE,

Avec le plus profond respect,

DE VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

Le Marquis GABRIEL DE CASTELNAU.

ESSAI

SUR

L'HISTOIRE ANCIENNE ET MODERNE

DE LA NOUVELLE RUSSIE.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Exposition de cet ouvrage.

S'IL est difficile de rassembler des faits épars pour en composer un corps d'histoire, il ne l'est pas moins de graduer, de mesurer leur marche lorsque *le premier* on fait connaître des peuples dont la tradition incertaine s'égare entre la nuit des temps et l'avidité moderne de tout expliquer. (1)

L'Histoire ancienne de la Nouvelle Russie est

(1) L'auteur entend, par le mot *premier*, l'Essai sur l'Histoire ancienne et moderne de la Nouvelle Russie, que personne n'a publié avant lui.

l'appât le plus séduisant que l'esprit systématique de l'homme puisse présenter à son imagination ; des faits incertains, des caractères ébauchés, les rêves de la fable, ne suffiraient-ils pas pour l'exalter et lui permettre de délirer avec impunité ! Cette réflexion fut la première qui frappa l'auteur lorsqu'il s'occupa du plan de cette histoire ; il lui doit de ne s'être point prévenu et de n'avoir pas donné un système de sa façon.

Partout où la vérité s'est montrée, on a tâché de l'exprimer avec la simplicité qui convient à son auguste caractère ; partout où l'on a vu du doute, on a osé douter ; quand le merveilleux a remplacé l'histoire, on l'a passé sous silence ; et lorsqu'on a reconnu la folle prétention de donner à chaque peuple une origine certaine, quoique seulement fondée sur la persuasion de son auteur, on a souri en se taisant. L'ignorance de l'art d'écrire nous a privé d'une histoire ancienne profane qui remontât à quatre mille ans. Rome, cette dominatrice du monde, dans les cinq cents années qui ont suivi sa fondation, n'a pas eu d'historien ; aussi que de fables entourent son origine ! que de merveilleux, que d'erreurs, que de jactance embellissent ses fastes ! (1)

Hérodote vivait il y a environ deux mille deux

(1) Tite-Live s'excuse des fables qui commencent son histoire de Rome, liv. 7, chap. 6.

cent cinquante-six ans. C'est le premier des historiens connus; il paraît mériter notre confiance dans le récit des faits dont il a été témoin; ce qu'il rapporte sur le témoignage d'autrui, est ou invraisemblable ou fabuleux.

Les écrits d'Hérodote firent le charme de la Grèce; ce qu'il disait avoir vu pouvait être également observé de ses contemporains : il a visité les provinces que nous décrivons; il sera notre premier guide.

Sans être séduits par les prestiges de l'enthousiasme, nous traiterons les temps fabuleux avec la légèreté qui leur convient, et nous marcherons à pas mesurés dans les sentiers obscurs et tortueux que nous sommes obligés de suivre pour écrire l'histoire ancienne de ces provinces.

Parmi les divers climats qu'embrasse l'empire de Russie, il en est un privilégié; c'est le pays qui renferme les gouvernemens de Catherinoslaw, de Cherson et de Tauride, connus sous le nom de *Nouvelle Russie.*

Ces gouvernemens s'étendent depuis le 44[e] jusqu'au 49[e] degré de latitude; leur longitude est depuis le 48[e] jusqu'au 50[e] 20 minutes.

La Russie, forte par la valeur et la fidélité de ses habitans, trouve dans une sage administration l'art de vivifier ses provinces. Cet art consiste à faire respecter la religion, à donner de l'activité à l'agriculture, de l'énergie au commerce, des encoura-

gemens à la science, et principalement à limer lentement les chaînes qui attachent l'homme à la glèbe, et que la saine politique empêche de briser tout d'un coup.

L'Histoire de la Nouvelle Russie ne peut être traitée comme celle des autres parties de l'Europe : cette portion de l'empire a été de tout temps partagée entre plusieurs maîtres; ainsi, ce n'est plus l'histoire d'un peuple qu'on doit écrire, mais celle de quatre-vingts nations, la plupart errantes, qui ont ravagé plutôt qu'habité une grande étendue de son territoire : s'occuper de chacune de ces tribus séparément, ce serait composer autant de récits ressemblans les uns aux autres, ce serait se répéter sans cesse, et sans cesse revenir sur ses pas sans ordre ni méthode. (1)

Cet ouvrage sera divisé en trois époques : la première commence à l'antiquité la plus reculée, et finit à la conquête de Constantinople par les Turcs, temps où ils conquirent aussi la Tauride; la seconde époque date depuis cette conquête jusqu'à celle faite par les Russes, de ce qu'on nomme la *Nouvelle Russie*; la troisième époque renferme ce qui s'est passé depuis cet événement.

Il suffit d'avoir à écrire une histoire, même sur

---

(1) Je donnerai dans le chapitre XVII de cette première époque, le nom de ces peuples et les notions avérées qui nous restent sur plusieurs d'entre eux.

une partie de la Russie, pour apprendre à distinguer les divers genres de ce qu'on nomme *la Gloire*. J'espère ne m'y méprendre pas ; je saurai ne pas confondre celle d'un conquérant ambitieux avec l'applaudissement universel des peuples bénissant la magnanimité. La gloire est une célébrité méritée qu'une réputation éclatante augmente en la répandant ; c'est l'ombre d'une grande âme qui séjourne encore parmi les hommes quand le héros les a quittés pour être récompensé par Dieu.

Dans la tradition des temps fabuleux, on ne cite de conquérant que Bacchus ; mais comme on nous le représente assis sur un tonneau, entouré de nymphes, célébrant des fêtes, dansant et chantant des hymnes, enseignant aux hommes l'art de cultiver la vigne, ses conquêtes, supposé qu'il en ait fait, étaient celles d'une persuasion aimable promenant le bonheur : sa gloire était le triomphe de la gaîté et du plaisir.

Hercule ne combattit jamais pour conquérir, c'était le chevalier errant de l'antiquité, le redresseur des torts, le vengeur des injustices : sa force, sa valeur le conduisirent à une gloire d'autant plus générale qu'il eut des temples chez presque tous les peuples ; s'il eût été le destructeur des empires, on ne l'eût invoqué qu'à Rome.

La gloire des conquérans que l'histoire célèbre, fait regretter celle des temps fabuleux. Dieu, en leur confiant sa foudre pour châtier les hommes, permet

aussi qu'ils soient la victime qu'immole son dernier éclat.

Cette distinction sur la vraie gloire, quoique dans l'exposition d'un ouvrage, cesse d'être un épisode, puisqu'elle se rattache à l'époque où nous vivons.

Vouloir décrire l'histoire des Scythes, des Tyrithes, des Alizones, des Callipides, qui habitaient une partie de ce pays, ce serait beaucoup trop entreprendre : nous n'avons sur ces derniers peuples que quelques fragmens recueillis par Hérodote et des répétitions plus obscures encore, que des auteurs grecs et latins ont hasardées. Pour nous renfermer dans de justes bornes, nous diviserons les Scythes en Scythes proprement dits, Scythes tauriens et Scythes royaux : nous donnerons des détails étendus sur ce que nous savons d'eux.

On ne nous saura pas mauvais gré d'être très-circonspects en parlant de ces peuples : la vérité que souvent l'amour du merveilleux altère, doit néanmoins être l'âme d'un résumé historique ; il est plus sage de s'arrêter, quand les matériaux manquent, que d'élever un édifice chimérique établi sur les rêveries de son auteur ; ainsi l'aridité de cette première époque retombe sur la rareté, l'incertitude, l'invraisemblance des événemens ; si nous cherchions à l'embellir, nous profanerions le caractère de l'histoire en la remplaçant par le roman.

La Tauride, à la vérité, nous offrira plus d'avantages dans le cours de son histoire ancienne, soit par la multiplicité des événemens dont elle a occupé l'Europe, soit par le grand nombre d'auteurs qui nous ont transmis les faits principaux d'où elle tire son antique célébrité.

On présentera à la fin de chaque époque un tableau du commerce de ces provinces.

L'histoire de la seconde époque de la Nouvelle Russie est fondée sur des faits plus certains : nous tâcherons alors de prendre le ton, et s'il est possible, le style qui convient à d'aussi grands intérêts ; nous représenterons la nation russe brave dès son berceau, peu circonspecte avant sa civilisation, marchant à pas de géant après avoir été civilisée, digne de gloire depuis cet événement heureux, l'ayant fixée aujourd'hui, et toujours hospitalière, toujours intrépide, toujours fidèle dans chacun de ses âges.

En entrant dans les plus grands détails sur l'histoire moderne de la Crimée (1), nous ferons marcher avec elle celle de ces Kozaks Zaporogues dont certains exploits paraîtraient des fables, s'ils n'étaient particulièrement constatés. Sur la même ligne, nous décrirons les fautes des Turcs; nous gémirons sur le gouvernement de cette nation, qui

---

(1) On se sert arbitrairement des noms de Tauride ou de Crimée, pour désigner la presqu'île.

n'est qu'un tissu d'erreurs, de fanatisme, d'impéritie; mais fortement ourdi par une bravoure digne d'être mieux dirigée.

Parmi tant de souverains de Crimée déshonorant cet auguste nom, on distinguera ce brave Sélim Ghéraï, l'honneur de son pays, peut-être même de son siècle, si les belles actions qui illustrèrent sa carrière eussent été développées sur un plus vaste théâtre. La vie de ce prince ignoré se composerait d'un hommage perpétuel rendu au véritable honneur, à la vraie gloire, à la vertu éprouvée; mais Sélim n'a pas eu d'historien; son nom, resté confondu avec ceux des princes qui l'ont obscurément précédé ou suivi, n'a point été accompagné de la célébrité qu'il a si bien méritée.

L'hetman Chmelnizki, son contemporain, nous fournira des traits que l'histoire doit recueillir.

M'efforçant encore d'assimiler mes tons à ceux des sujets que je traite, j'essaierai de peindre la vie agreste des peuples nomades, qui avaient un char pour demeure, des troupeaux et un arc pour fortune; je représenterai leurs voisins à demi sauvages, ne connaissant de lois que celles de leur constitution physique, et usant leur existence dans l'ignorance des mœurs. D'autres tableaux célébreront l'industrie active des Génois faisant fleurir la Tauride, tandis que le cours des événemens me forcera de m'appesantir de nouveau, et bien douloureusement sans doute, sur la stupide noncha-

lance du Turc engourdissant tout ce qu'elle domine.

Le seul nom de Pierre Ier m'imposera la crainte respectueuse de mal exprimer ce qui se rapporte à lui. Quel est l'homme, en effet, assez présomptueux pour prétendre s'élever à la hauteur d'un génie qui sut tout voir, tout combiner, tout créer, tout exécuter, n'ayant auprès de lui aucun des matériaux propres à élever cet édifice gigantesque qu'il présenta à l'Europe, dont il excita la surprise et força l'admiration! Sublime par ses conceptions, grand par ses victoires sur les ennemis de son pays et les préjugés de son peuple, son règne est l'arche sacrée de l'histoire de Russie; on n'ose la toucher qu'avec appréhension.

Quelle ombre à opposer à ce tableau! L'impératrice Anne laissait se balancer les rênes de son gouvernement, et profanait le noble caractère du soldat, en n'envoyant en Crimée que des incendiaires et des bouchers : on ne peut ni ne doit passer sous silence les horribles dévastations commises sous son règne, et les récompenses accordées aux dévastateurs.

Plus heureux, quand je décrirai les jours de gloire d'une autre souveraine dont les puissantes armes réunirent la Nouvelle Russie au reste de l'empire; c'est alors que j'offrirai des images d'autant plus intéressantes et plus faciles à rendre, que

je les ai sous les yeux (1) : c'est alors qu'il me sera aisé de démontrer combien il est noble à un prince de faire tourner une conquête à l'avantage du vaincu. Le règne de Catherine II a fourni de grands généraux, les maréchaux de Roumamzow, Orloff, Souvoroff, Koutouzow, ont paru ne faire qu'un faisceau de leurs épées, sur lequel la Victoire planait.

Les principaux traits du caractère du prince Potiemkin ne seront ni flattés ni amoindris; l'histoire réclame l'éloge de plusieurs de ses qualités, de sa fidélité constante; et tandis qu'elle célèbrera le mémorable assaut d'Ismaël, elle dira qu'une victoire navale apprit aux Turcs vaincus de toutes parts à respecter le pavillon russe; mais Potiemkin fit des fautes, nous les rappellerons.

Nous nous permettrons deux épisodes amenés l'un et l'autre par les faits historiques que nous retracerons : le premier aura pour objet l'amour de la patrie; le second définira la vraie liberté. Nés dans des temps orageux où l'abus des expressions

---

(1) L'auteur de cet Essai historique ne traitera que ce qui a un rapport direct avec son sujet. En parlant des Scythes, il ne s'occupera que de ceux qui ont habité ces provinces; il en sera de même des Kozaks, les seuls Zaporogues sont de son ressort. Les Polonais, les Suédois, les Turcs, les Circassiens s'étant battus sur ce territoire, sont les seuls peuples guerriers dont il parlera. Le commerce ayant une toute autre étendue, on lui laissera la latitude qu'il lui est naturel d'embrasser.

les plus sacrées a fait délirer tant de têtes, on ne saurait trop fortement rappeler les vrais principes; ils sont les dépositaires de notre bonheur : y ramener, c'est préserver le temps futur des excès du temps passé.

La troisième époque de l'Histoire de la Nouvelle Russie intéresse tous ceux qui désirent connaître un pays arraché à l'oubli, et rendu à son ancienne célébrité avec plus de bonheur.

Je dirai comment l'agriculture en vigueur, autant que la pénurie des bras a pu le permettre, s'est augmentée par des émigrations étrangères : j'entrerai dans des détails sur la justice et l'humanité avec laquelle les colons sont traités; je représenterai la liberté des cultes arrêtant le fanatisme et augmentant une population de frères; je publierai avec joie le triomphe d'un commerce qui se relève, non avec ces angoisses, suites éternelles de l'anéantissement dont on l'arrache, mais avec cette rapidité que procure un génie bienfaisant à toutes les parties qu'il embrasse.

Les mœurs, les costumes divers des nations qui peuplèrent ces pays, présenteront par leur variété un intérêt de plus. Je comparerai leurs usages avec ceux des anciens Grecs et des Romains.

Les lits des fleuves, remués pour en effacer les cataractes, donneront une idée des soins actifs du gouvernement; tandis que les établissemens formés pour secourir l'humanité souffrante, et ceux fondés

pour l'instruction publique, attesteront sa sollicitude paternelle.

D'un autre côté, la Tauride prend une forme nouvelle; son heureuse situation, sa température agréable, n'attendaient que le séjour de l'homme laborieux pour lui prodiguer ses bienfaits; sa terre féconde n'avait besoin que d'être ouverte pour produire; ses bois solitaires résonnent maintenant sous la hache; ses vallées profondes, livrées naguères au silence, commencent à répéter les chants des bergers et les bêlemens de leurs troupeaux; ses villes, en partie écroulées sous le joug pesant de leurs anciens maîtres, et sous le poids destructif des temps, se relèvent aujourd'hui. Je parlerai dans le dernier volume des observations que j'ai faites sur la presqu'île; de l'amélioration de sa culture en général, et de sa vigne en particulier. (1)

Je fournirai, en fait d'antiquités, inscriptions, médailles, tout ce qu'il me sera possible de recueillir. J'entrerai dans les détails de tout ce qui concerne la Nouvelle Russie; je parlerai de sa température d'après un résultat d'observations que j'ai notées pendant dix ans; je désignerai ses plantes,

---

(1) Cet article n'a été rédigé que pour les propriétaires dont la vieille routine ne fournit que du mauvais vin, tandis qu'ils n'ont qu'à le vouloir pour s'en procurer d'excellent, à l'exemple d'un petit nombre d'autres habitans leurs voisins, mais plus éclairés.

ses arbres; je traiterai avec assez d'étendue l'article *Agriculture*; j'indiquerai les changemens que mon expérience m'a fournis pour son amélioration et celle des troupeaux; je ferai connaître l'organisation des colonies; je dirai ce qu'était Odessa avant la conquête, ce qu'elle est devenue jusqu'en 1803 (1), ce qu'elle est actuellement. En décrivant ses établissemens, ses édifices publics; en éclairant sur son administration, en désignant les ressources sans nombre que sa situation offre au commerce, on ne me reprochera pas, quelque diffus que je puisse être, d'avoir trop détaillé ce dernier objet; il importe aux nationaux et aux étrangers d'être instruits des ressources commerciales de la Nouvelle Russie; il est indispensable d'en indiquer les diverses causes, la multiplicité de leurs moyens, les richesses qu'elles ont procurées et celles qu'elles promettent.

En nous occupant des intérêts commerciaux des principales villes, nous les terminerons par un aperçu sur Taganrog, qui est, après Odessa, celle dont les relations sont les plus étendues.

Le fléau destructeur dont Odessa fut infecté en 1812, ne peut être passé sous silence. On lira avec quelque attention les détails sur les mesures prises pour l'arrêter; on s'intéressera aux succès étonnans obtenus à la suite de ces moyens; on apprendra de notre expérience que la peste ne peut être promp-

---

(1) Époque où M. le duc de Richelieu arriva.

que nous ne les connaissons que d'après les surnoms que les Grecs et les Romains leur ont donnés.

Nous nommerons Scythes en général, ceux qui occupaient le couchant de la mer Noire, et nous les distinguerons par leurs surnoms, lorsque l'histoire nous indiquera ces changemens : nous appellerons Scythes tauriens ceux qui habitaient la Tauride.

Cette division nous conduit à parler des Scythes qui occupaient les gouvernemens de Catherinoslaw et de Cherson; elle nous oblige de traiter de la température et des productions de cette partie de la Scythie, des premières colonies chez les nomades, de leurs plus anciennes villes. Après nous être occupés du Pont-Euxin et des Scythes royaux, nous passerons à l'histoire ancienne de la Tauride; tout ce que nous venons d'annoncer doit concourir à son intelligence.

CHAPITRE III.

Quels étaient ces Scythes.

En réfléchissant qu'il faut remonter à Hérodote pour avoir à peine des notions sur les peuples dont on parle, en songeant que le pays occupé par eux était propre à des nomades, on conviendra que l'histoire de ces nations se réduit à des conjectures. Où les arts et les sciences sont ignorés, il n'existe qu'une tradition imparfaite; lorsque le peuple qui

possède cette tradition n'a point de demeure fixe, on ne peut sagement faire telle application à telle localité.

Ces Scythes se divisaient à l'infini (1) : les Callipides habitaient entre le confluent du Boristhènes et de l'Hypanis; les Halysones occupaient l'espace qui est entre ces deux fleuves, en remontant jusqu'à la ville moderne de *Krementschouk*; les Thyrites vivaient sur les deux rives du *Thyras*. D'après les Grecs, on a nommé ancienne Scythie l'espace renfermé entre le *Thyras* et *l'Ister*. (2)

Les habitans de ces antiques régions avaient les mêmes mœurs, et si l'on excepte ceux qui cultivaient les rives du Boristhène, tout le reste ne s'occupait que du soin de ses troupeaux.

Hérodote nous apprend que les Scythes invoquaient la plupart des divinités du paganisme, qu'ils sacrifiaient à Mars sur un autel de forme particulière. Ils élevaient un grand tas de fagots en carré; ils surmontaient cet autel d'une vieille

(1) Nous donnerons à la fin de cette première époque une analyse de ces divisions : on ne peut les faire entrer dans le cours de la narration, parce qu'il n'y a rien de plus incertain que tout ce qu'on s'est plu d'écrire à cet égard. L'amour de l'antiquité, ou le désir de passer pour versés dans ses secrets, a séduit trop de gens; n'en augmentons pas le nombre.

(2) Le Thyras est de nos jours le Dniester, l'Ister est le Danube.

épée, et immolaient le centième prisonnier fait sur l'ennemi. Les cruautés qu'ils exerçaient faisaient partie de leurs mœurs féroces; ils buvaient le sang des premiers tués dans une bataille. Enivrés de la rage des tigres, ils portaient dans les combats le carnage et la destruction à un degré qui passe toute vraisemblance; ce n'était que lorsque leurs bras ne pouvaient plus frapper qu'ils faisaient des prisonniers. Quand l'action était finie, ils écorchaient les morts et caparaçonnaient leurs chevaux avec de la peau humaine.

L'homme civilisé a des momens d'oubli où il est susceptible de la même barbarie que le sauvage; le fanatisme religieux ou politique de l'un, le met souvent de niveau avec l'ignorance et les fureurs de l'autre.

Plutarque dit, dans son Banquet des sept Sages, que les Scythes n'avaient ni jeux, ni joueurs d'instrumens; ils étaient vêtus de peaux de bêtes, et le même habit leur servait dans toutes les saisons (1). Un arc dans leurs mains répondait à cette épée que l'usage a consacré en Europe, et que nous portons habituellement au côté, comme si nous n'avions ni chefs pour nous protéger, ni lois pour nous rendre justice.

Hérodote nous apprend que de son temps la Scythie était très-peu fournie de bois, et que les

---

(1) Hippocrat. *de Aere;* Justin, l. 2.

Scythes employaient les os des animaux pour cuire leur viande : cette même disette existait du temps d'Ovide, mais ce poète ne s'est pas permis une hyperbole aussi forte. Les Scythes employaient vraisemblablement la même herbe qui existe de nos jours, et que sa grandeur et grosseur fait servir au chauffage.

Lorsque le Scythe nomade voyageait, son habitation lui servait de voiture; lui, sa femme, ses enfans étaient accoutumés à coucher dans leurs chars, qui servaient aussi pour le déplacement. Les ustensiles étaient fixés à des perches qui entouraient l'habitation mobile; les troupeaux défilaient devant leurs maîtres; de grands chiens, dont l'espèce existe encore, veillaient sur eux; les conducteurs étaient armés de fouets dont le manche se terminait par une massue de fer ou de plomb. Durant ce voyage, qui n'avait pour but que de fournir à ses bestiaux des pâturages frais, le nomade se procurait le plaisir de la chasse : un cheval, dressé à cet exercice et d'une vitesse extrême, suivait des chiens également légers. La flèche, quoique lancée en courant, manquait rarement son but. On conçoit quelle devait être l'adresse des nomades dans l'art de tirer un javelot, puisque c'était là tout leur savoir faire : ils s'en occupaient uniquement; c'était le point fondamental de leur éducation. L'homme estimable chez eux réunissait la plus grande adresse à la cruauté la plus raffinée. On connaissait le rang

d'un Scythe à la manière dont il portait son javelot. Quoique le Scythe Anacharsis fût un philosophe, les Athéniens l'ont représenté dans les statues qu'ils lui ont élevées, une flèche à la main, la pointe tournée vers l'horizon.

Avant que les colonies grecques eussent changé les mœurs des nomades, et introduit le goût du luxe parmi les Scythes plus civilisés, toutes ces nations méprisaient l'or et les pierreries. Jusque-là les femmes avaient pensé que l'infidélité était le plus grand des crimes, et les mariages ne formaient que des liaisons de bonheur. Les femmes scythes s'accoutumèrent aux ornemens qui embellissaient les Grecques, et la première qui osa s'en décorer fut critiquée, jalousée un moment, mais bientôt généralement imitée; les mœurs s'en ressentirent, et le crime ne parut qu'un sacrifice à la reconnaissance. C'est alors que la jalousie naquit. Les Scythes ne l'avaient pas soupçonnée jusque-là. Les nomades plus concentrés dans l'intérieur des terres, éprouvèrent plus tard les effets du luxe, et furent aussi atteints les derniers du sentiment de la jalousie.

(1) Comme on a confondu divers peuples sous le nom de Scythes, et que ces peuples ont la res-

---

(1) Après avoir écrit l'Histoire ancienne de la Nouvelle Russie, nous reviendrons aux Scythes pour établir des divisions d'origine entre eux et d'autres anciens peuples. Chap. XIX.

semblance la plus exacte, soit dans la figure, les mœurs, les usages, le costume, nous croyons qu'il serait déraisonnable de vouloir particulariser ce que nous ne savons d'eux que généralement; ainsi nous comprenons les Tauriens dans la catégorie des autres Scythes, sur tout ce qui se rapporte au caractère et à la façon de vivre.

Pour la plupart les Scythes étaient de belle taille, forts, la tête grosse, les cheveux blonds et épars, les épaules larges, les bras nerveux; ils n'allaient qu'à cheval; une camisole ou habit de peau, dont la coupe variait suivant l'usage du canton et jamais d'après le caprice de la mode, un haut de chausse fixé sur la taille par une longue ceinture de cuir, un brodequin d'écorce d'arbre ou de cuir, composaient leur ajustement. Quelque sauvages et quelque éloignés qu'ils fussent des connaissances que la civilisation procure, ils étaient, avant l'arrivée des colonies grecques, inventeurs de plusieurs arts: tout autre peuple les eût trouvé grossiers; mais ils suffisaient à des hommes simples et assez heureux pour avoir peu de besoins: c'est ainsi qu'ils tissaient des toiles dont la solidité assurait la durée, qu'ils fabriquaient divers instrumens avec du fer (1), qu'ils construisaient des chariots d'une lourdeur assommante; ils n'excellaient qu'en une chose, c'était

(1) Hérodote, l. 4.

dans la délicatesse, le fini, le poli de leurs arcs et la légèreté de leurs flèches : pour eux c'était atteindre le but que la nature avait fixé à leurs désirs et à leur gloire; tout autre peuple les surpassait sans doute, mais ils savaient se passer du reste du monde.

Ceux des Scythes qui habitaient un pays cultivé étaient des modèles de bonnes mœurs; la sincérité, la fidélité constituaient leurs vertus favorites; le sentiment de l'amitié était commun et inaltérable parmi eux. Cruels sans réflexion, ils pensaient qu'on ne pouvait être tolérant; que tout manquement au culte divin méritait la mort; que celui qu'on reconnaissait pour ennemi devait cesser de vivre; qu'on se manquait à soi-même et à la société, en accordant un pardon dont ils ne concevaient pas la générosité.

Le plus avéré et en même temps le plus ancien de leurs usages, était celui qui se pratiquait à la sépulture des rois (1). Le prince étant mort, on promenait son corps dans toutes les provinces de l'état, afin qu'il fût libre à chacun de donner un libre cours à ses regrets, et de témoigner sa douleur par des mortifications publiques. Les uns se coupaient le bout de l'oreille, se faisaient des incisions dans les chairs, les autres mutilaient leur

---

(1) Hérodote, l. 4.

front ou leur nez, ceux-ci traversaient leur main gauche d'un dard, ceux-là se rasaient la tête, d'autres enfin s'ouvraient un bras.

Lorsque la course funèbre était terminée, on se rendait dans le désert de *Gerrhos*; on inhumait le souverain en enterrant avec lui une de ses concubines, son échanson, son premier chef de cuisine et son écuyer. Le grand chambellan, l'huissier de la chambre, un meuble de chaque espèce, des vases d'or et quelques chevaux étaient enterrés dans une fosse particulière (1). De ce singulier usage, on peut tirer des conséquences qui viendront à l'appui de ce qu'on dira, par la suite, des Scythes royaux; ainsi, n'en déplaise aux Grecs qui donnaient à ces peuples le nom de *barbares*, ils avaient néanmoins un chef dont l'autorité devait être très-étendue, puisque sa cour était montée sur le pied de celles de nos rois. Les officiers de la couronne ne sont aussi multipliés que chez un prince dont le pouvoir est respectable. Quelque odieuse que fût cette cérémonie funèbre, elle amène

(1) Comme je viens de m'appuyer d'Hérodote dans tous ces détails, j'invite le lecteur à parcourir les cérémonies religieuses de tous les peuples du monde (ancienne édition); il y trouvera, tome 7, pages 219 et suivantes, que tout ce que je viens de rapporter sur la Scythie, existait chez les sauvages de la Côte-d'Or, en Afrique. A quelles époques différentes? à quelles distances? On peut ici beaucoup réfléchir.

une réflexion assez vraisemblable, c'est que, malgré les dangers d'occuper une place éminente à cette cour on y briguait la faveur et les emplois comme dans toutes les autres. L'ambition se nourrit à côté du pouvoir, n'importe les conséquences que le pouvoir entraîne.

Ces victimes distinguées semblaient devoir suffire à l'orgueilleuse pompe de la cérémonie funèbre; mais Hérodote ajoute qu'après l'an révolu, on immolait sur la tombe du roi cinquante pages des mieux faits et cinquante des plus beaux chevaux.

Tous les ans les gouverneurs des provinces donnaient une fête à la noblesse; des chariots formaient une enceinte où l'on laissait quelques issues nommées *portes du camp*; chacun était assis dans l'ordre qu'avaient mérité ses exploits. Les anciens les plus distingués composaient le banquet du gouverneur; la jeunesse entourait les tables et restait debout; une voix de Stentor se faisait entendre, et, par un mouvement unanime, tous les convives se levaient: le gouverneur remplissait une coupe, y trempait ses lèvres, et la faisait successivement passer à tous ceux qui avaient tué un ennemi de l'état; les autres étaient spectateurs. Il ne nous a pas été possible de savoir de quoi ce breuvage était composé : à en juger par d'autres cérémonies, il serait vraisemblable que c'était du sang d'un prisonnier; cependant, nous avons trouvé dans des anciens usages scythes que c'était un assemblage de lait, de terre

et de miel, mais ce breuvage ne se rapportant pas à ce festin, nous restons dans le même doute. La cérémonie se terminait par les éloges des exploits faits dans l'année, et par une exhortation à la jeunesse.

Les devins étaient très-accrédités chez les Scythes, mais leurs oracles devaient être rares, car le prophète répondait sur sa tête de la vérité de la prophétie. La superstition qui rendait hommage à l'art du devin s'étendait jusqu'à se croire inspiré soi-même : aussi quand les Scythes voulaient choisir, dans les circonstances difficiles, sur deux partis qui se présentaient, sur divers projets à former, sur une confiance à placer, ils se rendaient à la tombe de leurs pères, ils y priaient avec ferveur; fatigués, harassés, les distractions succédaient à la lassitude, et le sommeil l'accompagnait ordinairement : on rêvait, ou l'on croyait avoir rêvé; ce songe décidait de la conduite à tenir.

Dans le mariage, le jeune homme se croyait inspiré, et bien certainement l'image de sa belle se présentait en songe; mais elle rêvait à son tour, et ce dernier rêve s'accommodait aux vœux de son cœur: tant pis pour le prétendant, s'il n'en était pas l'objet. Chez nous des gens bien éveillés en assortissent d'autres qui ne se sont jamais vus, et c'est alors l'intérêt qui est le rêve du bonheur.

Un usage noble qui élevait l'âme en lui inspirant l'amour des grandes choses, c'était de jurer en po-

sant la main sur la tombe des héros dont on respectait la mémoire : un Scythe courageux, fier, avide de gloire, pouvait-il faire alors un faux serment?

Chaque Scythe avait un ami; bien rarement l'amitié unissait trois personnes : le choix de cet ami ne dépendait pas du hasard, moins encore de l'intérêt; une sympathie naturelle décidait cette union sacrée pour eux et si rare chez nous. Ce lien de l'amitié était éternel; il unissait les âmes, il partageait les plaisirs et les peines, il veillait, dans les combats, sur la tête chérie, et les cœurs des deux amis, toujours à nu, s'ènnoblissaient par la confiance réciproque. Mais pourquoi une aussi belle institution était-elle profanée par une cérémonie détestable? Après s'être long-temps éprouvés, les deux jeunes hommes désiraient cimenter leur union : c'était en public, en présence des familles et devant les vieillards, qu'ils se donnaient la main; ils juraient de mourir l'un pour l'autre; une pierre très-aiguë leur faisait une ouverture au bras droit; ils recevaient dans un vase leur sang ainsi mêlé; ils y trempaient un javelot, puis se partageaient ce breuvage. A la cérémonie près, quelle institution est plus noble, plus digne d'inspirer des vertus?

En général, les Scythes n'avaient que des notions confuses sur les autres peuples (1) : ils se

(1) On voudra bien observer que nous ne parlons que de

glorifiaient de leur ancienneté (1), et plaçaient parmi les êtres méprisables tous ceux qui ne tenaient pas aux usages de leurs pères ; il y a eu plusieurs exemples de victimes sacrifiées à un léger manquement, peut-être même à une plaisanterie sans conséquence. Cette extrême séverité les maintenait précisément dans le même degré d'instruction, repoussait tout moyen de s'éclairer, et forçait ce peuple à s'isoler. Pleins de vénération pour leurs devanciers, ils pensaient qu'une innovation dans la manière de se vêtir, de prendre ses repas, de combattre, de former des alliances était une insulte à leurs mânes. Quant à l'administration, ce point était tellement sacré pour eux, qu'il n'était pas même venu dans l'idée qu'on pût être assez téméraire pour y trouver à redire. Un de leurs anciens répétait souvent à la jeunesse assemblée : « Ne vous écartez jamais de ce qu'ont fait vos » pères, ce serait oser les juger que de désapprou- » ver leurs usages, et ce qui au premier coup d'œil » nous paraît défectueux, doit être un acte de sa- » gesse, puisqu'ils l'ont consacré par leur pratique;

---

la portion des Scythes qui occupaient ce que nous nommons aujourd'hui la Nouvelle Russie. Nous ne les confondons pas avec les Scythes d'Asie, subjugués par *Ninus*, qui conquirent plus tard quelques provinces dans le nord de la Perse et s'approchèrent des Indes.

(1) Justin, l. 2.

» un acte d'utilité, puisqu'ils ont été grands en se
» conduisant ainsi. »

D'après ces principes, la fable était pour eux l'objet de la foi la plus vive; et puisque la raison était étouffée, le doute défendu, chaque génération semblable à celle qui l'avait précédée transmettait la même conformité à celle qui la suivait. Comment espérerions-nous de pénétrer dans ces ténèbres? comment pourrions-nous nier ou affirmer que Targitaus fût leur premier roi, qu'il était fils de Jupiter et de Boristhène (1)? On peut juger de la solidité de leur croyance et de la véracité de leurs récits par un point fondamental de l'histoire qu'ils se transmettaient par tradition : « Il tomba
» du ciel une charrue, un flacon et une hache d'or
» qui furent recueillis par les trois fils de Targi-
» taus. » Cette fable, qu'Hérodote raconte, avait un but très-sage, celui d'encourager au travail des hommes accoutumés à la chasse et à une vie oisive.

Après avoir donné un aperçu du caractère, des mœurs, des usages des Scythes qui habitaient deux des gouvernemens de la Nouvelle Russie, il paraîtrait indispensable de s'occuper de leur histoire.... Mais où prendre les matériaux nécessaires pour la rédiger? Les révolutions de la Tauride ont nécessairement influé sur ses voisins; ainsi, ce que nous savons de ces Scythes se liera naturellement avec

(1) Ce Jupiter n'est pas celui de Crête.

l'histoire ancienne de la presqu'île. De bonne foi, pourrait-on unir par une chaîne de faits, les révolutions qu'a éprouvées un peuple errant, à moins qu'on ne donnât des relations tombées du ciel, à côté *de la charrue, du flacon et de la hache?*

CHAPITRE IV.

Température et productions de cette partie de la Scythie.

Les anciens (1) ont souvent confondu la Scythie asiatique et l'européenne; de là sont venues des descriptions opposées, et le mot générique de Scythe a propagé l'erreur.

On a, ce me semble, donné beaucoup trop d'extension aux descriptions d'Hérodote : les poètes, quand ils ont eu besoin de décrire des pays affreux, ont emprunté leurs images de la Scythie qu'ils n'ont pas visitée, ou qu'ils ont confondue avec les terres de la zone glaciale. Hérodote le dit formellement; Homère (2) prétend, dans l'Odyssée, que le soleil n'éclaire pas les Cimmériens; Virgile lui-

(1) « Les Grecs sont des amateurs du merveilleux dont » ils enveloppent les nations étrangères; ils ne les nomment » que Scythes ou barbares. Les auteurs grecs, aussitôt qu'ils » parlent des provinces avoisinant la mer Noire du côté du » nord, ne racontent que des fables. » Friebe, *Commerce de Russie*, t. 1, p. 14.

(2) Homère, *Odyssée*, l. 11, v. 16.

même ne paraît-il pas irrité contre la Scythie dans l'horrible description qu'il en fait? (1)

C'est à ceux qui connaissent parfaitement les causes de l'amour du merveilleux que je m'en rapporterai, pour expliquer les motifs qui ont déterminé un grand nombre d'historiens à l'admettre, ou à le laisser soupçonner : que gagne-t-on à forcer des tableaux? quel genre d'intérêt peut-on inspirer, lorsque heurtant les choses probables, on paraît ne s'attacher qu'aux opinions exaltées? Pourquoi s'est-on plu à peindre comme un séjour affreux, comme un climat âpre et dangereux, comme l'effroi de la nature, cette portion de la Russie que nous décrivons? Ovide est excusable, comme poète souffrant, de répandre dans ses *Tristes* l'amertume qu'il éprouve d'être loin de Rome, de vivre à Tomi, à l'embouchure du Danube, où l'*on sépare le vin gelé à coup de hache*. On conçoit qu'il n'existe plus de beau pays pour celui qui a quitté forcément le sien; mais quelle excuse peut fournir le géographe *Denis*, depuis le vers 666e jusqu'au 679e de son *Périegesis*? Quel est l'habitant de la Nouvelle Russie qui soupçonnerait cet auteur de parler de son pays? Il croirait, en le lisant, s'occuper d'objets étrangers, et plaindrait du fond de son cœur les peuples nés sous cette zone. Un autre, plus mal informé encore, avance que toute la mer Noire gela dans un

(1) Géorg. 3, v. 352,

long hiver; d'après lui un commentateur donne à cette glace trente pieds d'épaisseur (1). Avec plus de vraisemblance, Strabon fait battre les Scythes par les généraux de Mithridate, sur le bras de mer nommé le *Bosphore cimmérien* : d'abord, c'est un combat de cavalerie sur la glace; et au dégel, c'est un second combat sur des vaisseaux. Cette particularité est digne de remarque, mais elle n'est point sans exemple. On conserve une pierre sur laquelle on a gravé la largeur de ce canal prise anciennement sur la glace; cette distance est la même que de nos jours : ce qui prouve que cette partie de la Crimée n'a éprouvé aucune variation depuis bien des siècles. Mais avancer que toute la mer Noire a été glacée à trente pieds d'épaisseur, c'est une de ces plaisanteries qui dégénèrent en puérilité.

Dix années d'observations faites avec le thermomètre rectifieront ces erreurs; elles trouveront leur place dans le cours de cet ouvrage. (2)

Nous avons déjà cité Hérodote, pour annoncer que la même disette de bois qui afflige de nos jours ce pays, existait alors; ce n'est donc pas la coupe des forêts qui aurait apporté un changement dans la température. Virgile dit : « l'herbe même ne » peut croître dans ces lieux déserts. » Nous affirmons au contraire que l'Europe n'a pas de pays où

(1) Calvisius, *Miscellanea.*

(2) Troisième époque, chap. II.

elle soit aussi abondante. Les beautés dans un poëme ne sont pas de l'exactitude dans les faits, et c'est dommage quand l'auteur est immortel. Si cette herbe n'eût pas été la même du temps de Virgile, comment les nomades auraient-ils nourri leurs troupeaux?

Dans un pays peuplé de ces nomades, les productions ne doivent être propres qu'à eux, et sous tous les rapports ne convenir qu'à eux : sans cela l'avidité, la jalousie entraîneraient des contestations dans le partage du terrain ; dès lors le changement de vie en serait le résultat.

Quand des nomades trouvent des pâturages abondans, lorsque de grandes herbes séchées suffisent pour entretenir leur feu, ils ont obtenu du sol tout ce qu'ils en désiraient, et leur sécurité ne peut être troublée que par l'arrivée d'autres nomades. Si ce pays eût fourni des bois pour les outils et les chariots, s'il eût eu un commerce quelconque avec les villes maritimes, un peuple industrieux aurait pu y faire des établissemens; mais les nomades manquant de tout, n'étant point cultivateurs, leur commerce ne consistait qu'à troquer leurs bestiaux contre des grains, des arcs, des chars et du fer.

Les Borysthénites, les Scythes laboureurs étaient par conséquent les pourvoyeurs des nomades : ceux-ci n'étaient considérés que comme des bergers. Les bords du Borysthène étaient cultivés dès l'an-

tiquité la plus reculée ; les Scythes laboureurs nous sont indiqués comme les peuples les plus dignes d'éloge de l'ancienne Scythie : chez eux le travail était un devoir ; l'hospitalité, un acte de justice ; la bonne foi, la devise de la nation.

Pleins de confiance dans l'honnêteté des Scythes laboureurs, les nomades plaçaient sur un terrain une quantité de bétail. Les laboureurs, après avoir examiné l'espèce, reconnu le nombre, apprécié la valeur, apportaient sur le même local ce qu'ils estimaient en être la compensation en choses nécessaires aux nomades : on allumait un grand feu entre les contractans, on y rôtissait le cheval du marché, et, après en avoir mangé, le marché était terminé. (1)

Pendant ces marchés avec les laboureurs, les nomades remarquèrent qu'ils plaçaient des barrières entre leurs chariots, qu'ils les couvraient de peaux, et qu'ils habitaient sous ce toit pendant le temps des échanges. Cette découverte leur fit acquérir une commodité dont ils ne se doutaient pas ; ils se munirent de ces barrières, et dans les longues nuits d'hiver, ils en formaient des cabanes

(1) On retrouve encore diverses manières de conclure les marchés parmi les gens du peuple : les uns boivent ensemble ; d'autres se prennent ou se frappent la main ; ceux-ci acceptent une pièce de monnaie, ceux-là baisent une image, etc. etc.

trés-faciles à transporter : en été, elles servaient de tentes, et augmentaient la circonférence dans laquelle les bestiaux étaient renfermés la nuit. (1)

D'après ce qui précède, on voit que les productions de cette partie de la Scythie se bornaient en bestiaux chez les nomades, et en terres ensemencées chez les Borysthénites et les Scythes laboureurs. Nous n'avons aucun renseignement sur la variété de leur culture, nous ne pouvons que répéter Hérodote. Cet historien fait un pompeux éloge du *Borysthène*; il le regarde, après le *Nil*, comme le plus utile des fleuves, comme celui dont les bords sont les plus rians, les mieux cultivés; et, dans son enthousiasme, il célèbre jusqu'à ses poissons. Ce fleuve coule néanmoins au nord de ce pays, qui, à son dire, a huit mois d'hiver; dans ce pays où rien ne prospère, où la nature, avare d'hommes et de productions, ne sert d'asile qu'aux animaux farouches. Conciliez ces contradictions dans le père de l'histoire, et composez-en une à votre tour sur ces mêmes régions! Doit-on être surpris de ce que j'ai avancé au commencement du chapitre qui précède celui-ci?

---

(1) Nous avons vu les Tartares du *Budjiac* former de même un cercle avec leurs chariots, et placer leurs troupeaux au milieu.

CHAPITRE V.

Des premières colonies chez les nomades.

Il est des faits historiques sur lesquels il est permis de former des doutes, et lorsque des milliers de siècles nous éloignent des époques, on ne rapporte le plus souvent que des fables. L'histoire des temps reculés se bornerait à quelques pages, si l'on récusait quelques autorités. Une portion de ce que nous allons dire n'est parvenue à notre connaissance que par le chantre de la Grèce. Les auteurs latins qui ont traité de ces antiques régions, sont pour la plupart ses copistes. Malgré nous, le vrai paraît très-difficile à saisir dans ces narrations; le vraisemblable est possible, mais le doute est le plus sûr.

Soixante-dix ans après que Jason eut abordé sur les rives de l'*Ister*, aujourd'hui le Danube, Néoptolème, fils d'Achille et chef des Thessaliens, vint débarquer à l'embouchure du même fleuve, et fonda la colonie de *Tomi*. A la suite de cette expédition, les Grecs ayant remarqué les avantages que le commerce avec les Scythes leur offrait, firent une tentative aux bouches du *Thyras*; elle leur réussit: mais les nomades, effrayés par l'arrivée d'hommes inconnus, s'enfoncèrent dans le pays avec leurs troupeaux. Cependant, pour assurer un

établissement aux bords d'un fleuve qui traversait des terres fertiles, les Grecs bâtirent le bourg d'*Hermonacte*, et élevèrent la tour de Néoptolème, qui servit de phare à l'entrée du *Thyras*.

De proche en proche on familiarisa les nomades, et on parvint jusqu'au Borysthène. Maîtres des bords d'une mer que personne ne songeait à défendre, Néoptolème érigea un monument à la mémoire d'Achille, célébra des jeux à sa gloire, et illustra le promontoire en lui donnant un nom aussi célèbre.

C'est peu de temps après qu'on conjecture qu'*Olbia* fut fondée. Les preuves n'en existent nulle part; ceux qui ont eu de la bonté de reste, en se fatigant beaucoup trop pour nous fixer sur les motifs authentiques de cette fondation, bien loin de nous persuader, ajoutent à nos doutes, et nous serons forcés de nous appuyer vaguement d'un *on dit*.

Ainsi, on dit que les Milésiens ou Cariens étaient dans ce temps-là des soldats mercenaires qui, dans chaque guerre, devenaient les alliés de ceux qui les payaient bien. Ayant porté les armes pour le compte des étrangers dans leurs incursions sur les bords de la mer Noire, et s'étant aperçus des avantages que l'établissement des colonies y procurerait, ils commencèrent par la côte orientale, fondèrent *Synope*, et bientôt après ils élevèrent *Héraclée*. Pour mieux établir leurs correspondances

avec les côtes de l'ouest, ils bâtirent Olbia (1). L'esprit d'imitation est de tous les temps, et bientôt on vit les colonies se multiplier. (2)

Ces établissemens portèrent un coup mortel à la liberté et aux mœurs des nomades. Les Scythes furent obligés ou d'abandonner le pays, ou d'entamer des négociations avec les Grecs. Des peuples errans former des opérations de commerce! quels besoins en avaient-ils? quels objets, autres que leurs troupeaux, pouvaient-ils présenter en retour de ce qu'on les invitait d'accepter? Ne cultivant pas de terres, ils n'avaient pas de grains; ignorant les arts, ils manquaient de manufactures; les métaux leur venaient des Scythes laboureurs, qui eux-mêmes ne les recevaient que de la seconde main. Le bon sens aurait dû démontrer à ces peuples le danger de se livrer à des inconnus, n'ayant de commun avec eux ni les usages, ni la religion, ni le langage, ni les mœurs; mais qui les surpassaient en connaissances de tout genre, en talens, et principalement en subtilité. On pourrait comparer le commerce qui s'ouvrit entre les Grecs et les Scythes, avec celui que les Européens ont établi depuis sur la Côte-d'Or, en Afrique.

L'adresse des Grecs se déploya avec succès vis-à-

(1) Strabon, l. 4.

(2) Ordessus, beaucoup plus au nord qu'Odessa, fut fondée vers cette époque: c'est l'opinion de Ptolémée.

vis de ces êtres confians; on fit remarquer aux nomades des vêtemens commodes, des colifichets pour leurs femmes, des outils simplifiés; on leur fit goûter des liqueurs spiritueuses; et par le moyen de légers cadeaux, on excita entre eux des jalousies et des rivalités.

Le désir de posséder ce qu'on voit faire les délices de ceux auxquels on accorde la supériorité, s'empara peu à peu de ces gens simples; en vain cherchaient-ils à faire des échanges avec leurs bestiaux, on les refusa et on exigea des esclaves. Ces victimes malheureuses des désirs qu'on leur avait inspirés, se répandirent sur les terres de leurs voisins, firent des prisonniers, et voilà des peuples paisibles transformés en marchands d'hommes, par l'influence de ces étrangers qu'ils détestaient jadis et qu'ils recherchent maintenant; les voilà asservis par des besoins jusque-là inconnus, et acquérant pour première loi de civilisation l'art honteux de trafiquer de la vie de leurs semblables; les voilà en guerre civile pour satisfaire à des superfluités. Je ne sais si cette réflexion ne rembrunit pas mes idées, mais je ne puis m'empêcher de regarder les Grecs, sous le rapport de leur premier commerce au Pont-Euxin, qu'avec des yeux d'horreur.

Ce commerce s'augmentant par la stupidité des uns et l'insatiabilité des autres, les Grecs fondèrent sur les bords du *Thyras* les villes de *Niconie* et d'*Ofiuse*, à quinze milles de son embouchure. L'île

des *Thyres-Gètes* partageant le fleuve en deux branches, ce fut sur cette île que s'éleva la ville de *Thyras*, entrepôt du commerce de la mer Noire du temps des Romains. (1)

On conçoit aisément combien ce commerce répandit d'alarme dans l'intérieur de la Scythie; combien de familles furent dupes de leur sécurité : les nomades d'abord, puis les autres Scythes s'encourageant à l'envi, allaient jusqu'à deux cents lieues enlever tout ce qu'ils trouvaient sans défense.

Trajan pénétra au-delà du Thyras; il voulut faire plus que ses prédécesseurs, et, ne se bornant pas à fonder des colonies, il désira asservir le pays. Cette résolution devint onéreuse à l'état, car aussitôt que le nomade était contraint, il disparaissait. Au contraire, tant que la vente des prisonniers qu'il allait faire loin de chez lui, n'exposait pas sa personne avec ceux qui les achetaient, il trouva ce commerce très-fort de son goût; mais aussitôt qu'on parla de lui donner des lois, il craignit pour lui-même le sort qu'il faisait éprouver aux autres. Trajan, grand prince, bon politique, guerrier accompli, acquit encore de la gloire, supposé qu'il soit glorieux de troubler une nation tranquille; mais il dépensa des sommes énormes en agrandissant l'état sans utilité. Il fallait de nombreuses garnisons et tout apporter pour leur entretien; elles

---

(1) *Forma Leoni*, d'après Pline, l. 4.

s'épuisaient par la désertion; et le regret d'avoir entrepris plus qu'on ne devait faire, fut tout ce qui resta de cette expédition.

CHAPITRE VI.

Anciennes villes de Scythie.

Avec infiniment d'ordre, avec le désir constant d'être bien informé et de faire part de ce qu'il aura recueilli, l'homme le plus sur ses gardes déraisonnera, lorsqu'il posera en principe une succession de faits communs aux habitans de cette portion de la Scythie. S'il veut démontrer que ces peuples avaient entre eux des relations bien établies, soit pour leur sûreté générale, soit pour un commerce permanent, il n'entassera que des conjectures sur des probabilités; ce qui n'est pas écrire l'histoire: s'il a le malheur de compiler tout ce que les auteurs anciens citent par fragmens, par esprit de mépris sur des barbares, par les interprétations sur Hérodote; s'il essaie de gravir l'échafaudage mal appuyé qu'ont élevé les modernes sur quelques opinions jetées çà et là, soit par Dion Chrysostôme, Strabon, Diogène Laërce et autres; s'il veut bâtir un système sur cet assemblage informe, son ouvrage sera un hachis littéraire où ni lui ni ses lecteurs ne comprendront rien.

Démontrons cette vérité, avouons que nous

avons failli à nous égarer nous-même, et invitons les autres à ne pas courir le même risque.

Il n'y a point d'opération aussi facile que celle de dépouiller un livre de ce qu'il renferme sur tel pays : ce n'est pas un travail d'imagination ; il suffit de savoir lire pour l'entreprendre, et de posséder beaucoup de patience pour l'exécuter. Maintenant séparons ce que les anciens auteurs disent, de ce qu'on leur fait dire. Afin d'arriver à cette distinction par la route la plus sûre, il faut séparer toute la période d'un fait cité, d'avec les deux mots isolés qui provoquent la citation : c'est là tout le mystère.

Ce qui précède deviendra bien plus sensible, quand on réfléchira que ces auteurs, si souvent rappelés, ne peuvent l'être que sur une expression, sur un événement, sur un usage, sur la situation d'une ville, le cours d'un fleuve, l'établissement d'une colonie ; le tout sans liaison aucune. L'histoire de ces pays n'a été transmise par personne ; la tradition seule a fourni quelques débris d'antiquité. Déjà je crois entendre les cris d'improbation des savans renforcés sur l'histoire des Scythes : Hérodote à la main, ils trouveront un enchaînement de faits historiques ; je ne leur opposerai, pour les réfuter, qu'Hérodote lui-même.

Ce père de l'histoire, car il faut bien lui conserver son nom, ne parle de la Scythie que dans le quatrième livre de son ouvrage. Ce qu'il dit sur l'histoire des Scythes n'est qu'un tissu de fables,

auxquelles il n'ajoutait point de foi.... Ses voyages renferment des détails sur les mœurs, les usages, la religion des Scythes, et nous sommes obligés de le croire; ses descriptions géographiques sont exactes en grande partie; nous ne pouvons admirer les contes, le merveilleux, qu'il ne rapporte qu'en passant et sans preuves.... Nous ne pouvons remonter à lui pour avoir des données sur les villes que cette portion de la Scythie renfermait; car il n'en parle pas. Nous ne pouvons le citer sur des faits historiques vraisemblables, que dans l'expédition de Darius; s'il veut nous entretenir de quelques monumens remarquables, il ne fait que les citer; c'est ainsi qu'il vous dit : « Entre le Borysthène » et l'Hypanis, il y avait un temple de Cérès sur le » promontoire d'Hypolée. » Ailleurs, on trouve que « Scylos, roi des Scythes, fit bâtir un palais » à Borysthenis, entouré de sphynx et de griffons » sculptés sur une pierre blanche : la foudre écrasa » cet édifice. » Quelle conséquence en tirez-vous pour Borysthenis? quelle lumière ce fait vous donne-t-il sur cette ville?

Thucydide nous apprend que le Danube était la limite de la Scythie; Diogène Laërce nous instruit que le Borysthénite *Bion* était né à *Olbia* (1); comme on a prétendu que cette ville portait aussi le nom de *Borysthenis*, cela appuie cette assertion;

---

(1) *Olbia* ou *Olvia*.

mais quelle autre lumière en peut-on tirer pour l'histoire ? (1)

Strabon donne des détails géographiques. Il est très-exact, très-bon à consulter sans doute, pour savoir la véritable situation des villes existantes encore de son temps et dont il ne reste plus de ruines ; mais qu'apprendrons-nous de plus ?

Pline nous dit que la ville de Thyras, située sur le fleuve de ce nom, s'appelait autrefois Ophiuse (2); que la *Course d'Achille* a pris son nom de certains jeux que ce héros y institua : c'est tout ce que ce savant homme nous fournit, et ce que nous allons contredire. Nous ne pouvons répondre que par la mythologie aux faits qui concernent les héros qu'elle célèbre ; nous la présentons sous le même jour où l'on nous l'a transmise, et jamais

---

(1) Ce n'est que dans une note que j'ose me permettre de nier positivement. Voilà Olbia et Borysthenis ne faisant qu'une ville. Où est la vraisemblance ? Olbia était située sur la rive droite de l'Hypanis et à son embouchure ; toutes les villes, telles que Thyras et autres, ont pris le nom du fleuve qui les arrose ; le Borysthène coule à quinze lieues d'Olbia ; toutes les médailles trouvées dans les ruines de cette dernière portent son nom ; il est donc bien certain que Borysthenis était une autre ville. D'après ces faits, ajoutez foi à ces citations détachées, écrivez l'histoire !... Ah ! du moins en la lisant, ne blâmez pas l'esprit de doute qui accompagne son auteur, surtout quand il a vérifié les localités.

(2) Strabon distingue ces deux villes.

la fable n'est venue plus à propos pour réfuter des fables. Nous avons déjà attribué à *Néoptolème* l'institution de ces jeux sur le lieu nommé *Course d'Achille* : l'histoire de celui-ci justifiera notre opinion. On ne trouve nulle part qu'Achille soit venu ni en Tauride, ni dans les pays qui l'avoisinent; Achille, fils de *Pélée,* fut nommé *Pyrithoüs*, c'est-à-dire sauvé du feu : Chiron le surnomma Achille. Quand Thétis, sa mère, fut informée que toute la noblesse grecque devait se réunir sous les murs de Troie, elle cacha son fils chez Lycomède. Ulysse le ramena. Achille se distingua à la tête des *Myrmidons,* et fut tué par Pâris. Ses cendres, renfermées dans une urne d'or avec celles de Patrocle, furent déposées dans un tombeau sur l'Hellespont, et on lui éleva un temple à Sigée.

Ce que l'on vient de rapporter des principaux auteurs suffit pour fixer ce qu'on doit penser des autres.

Olvia était située à l'embouchure de l'Hypanis : on l'a souvent confondue avec *Olvia*, ville de l'Asie Mineure en Bithynie, citée par Ptolémée (1), et avec *Olvia* dans la Lycie. Les Milésiens la fondèrent (2). Son heureuse situation, son commerce considérable, ses foires préparèrent sa célébrité;

---

(1) Ptolémée, l. 5.
(2) Strabon, l. 7.

elle fut assurée par le surnom d'*Olviopolis*, ville fortunée.

« Dion Chrysostôme, qui s'y trouvait sous le » règne de *Trajan*, nous transmet qu'alors elle » était déjà déchue de son ancienne grandeur, et » que les incursions des peuples barbares ses voi- » sins l'avaient ruinée. Ils avaient détruit une » grande partie de la ville et des fortifications, » renversé les statues dans les temples et sur les » tombeaux. Quelque temps après, l'empereur » Antonin lui envoya des secours pour la protéger » contre l'invasion des Tauro-Scythes. Olvia existait » encore du temps d'*Ammien Marcellin*, dans le » quatrième siècle.

» La suite des médailles de cette ville est *auto-* » *nome* jusqu'au règne de *Septime Sévère*, dont on » trouve des médailles frappées à Olvia, avec la » légende ΟΛ ΒΙΟΠΟΛΕΙΤΩΝ (les habitans d'Ol- » viopolis); suivent celles de sa femme *Julia*, de ses » fils *Caracalla* et *Geta*. Cette suite impériale finit » à *Alexandre Sévère* et à sa mère *Mammée*.

» Les fouilles que l'on a faites à *Olvia* ont en- » richi le cabinet de S. M. l'empereur, et ceux de » quelques particuliers, de quantités de monumens » et d'objets fort curieux, tant sous le rapport de » l'art, que sous celui de la paléographie et de la » numismatique.

» Les médailles d'Olvia offrent des types variés » à l'infini, et prouvent qu'à certaines époques le

» talent des artistes chargés de la confection des
» médailles ou monnaies, ne le cédait en rien à
» ceux des autres villes de la Grèce.

» Les plus connues sont celles qui représentent
» d'un côté la tête du dieu *Pan*, et sur le revers le
» *Coryte*, avec l'arc et la hache d'armes, ainsi que
» celles qui représentent la tête d'Apollon, et sur
» le revers un aigle, ou autre oiseau déchirant
» un poisson. Apollon était le patron des Milésiens,
» et son effigie se trouvait sur un grand nombre
» de monnaies, à Olviopolis, tant en argent qu'en
» bronze, avec le revers cité plus haut, et avec la
» lyre.

» Les médailles en argent sont rares; celles d'or
» et d'*electrum* le sont infiniment. On en trouve
» quelques-unes en fer, dont les types usés sont
» indéchiffrables. »

La plupart de ces superbes édifices dont on s'est plu de décorer les anciennes villes des colonies, n'ont existé que dans la tête des enthousiastes qui se passionnent pour l'antiquité, comme s'il était honteux de vivre dans les temps présens. Une ville qui n'existe que par le commerce, qui est isolée sur une terre étrangère, n'aura jamais ce luxe de bâtimens dont on embellit les capitales d'un état.

Il ne reste d'Olvia (1) que des ruines, où la vé-

---

(1) En grec, c'est *Olvia*, Ολϐια. L'habitude a conservé le

rité ne retrouve rien, mais où l'imagination crée des temples, des palais et des eaux jaillissantes. Qu'on veuille se retracer un moment l'époque où les colonies furent fondées, on les verra habitées par des hommes intéressés, avides de s'enrichir promptement, et très-disposés à quitter les limites de la barbarie, aussitôt que leur fortune sera assurée. Ce n'était pas de tels colons qui élevaient des édifices somptueux; ils savaient se contenter du strict nécessaire; la patrie qu'ils avaient abandonnée momentanément était l'unique but de leurs plus chères espérances.

Ordessus était située sur l'*Axiace*, d'après Ptolémée. Nous ne pouvons fixer précisément le lieu que cette ville occupait, à moins que l'*Axiace* et l'*Ingoulek* ne soient la même rivière, ce que nous ne pouvons assurer. Les modernes ont fait venir *Otchakoff* (1) d'Ordessus, et pourquoi ? quel auteur ancien a décrit sa position ?

Ordessus fut, dit-on, la capitale des *Callipides* : *Pomponius Méla* place ce peuple sur l'*Axiace*; mais Hérodote dit formellement que les Callipides occupaient le pays situé entre l'*Hypanis* et le *Borysthene*: qui croire ? N'est-il pas plus sage de s'en tenir à ce

---

mot *Olbia*. L'auteur a visité ses ruines: il en sera parlé à l'article du voyage.

(1) *Forma Leoni*, t. 2, p. 280.

que nous avons dit au commencement de ce chapitre ?

Thyras n'offre aucun vestige. On a placé *Ophiuse* au-dessus du golfe formé par l'embouchure du *Dniester*, ce qui répond au village de Mayac : nous n'y avons non-seulement pas remarqué de ruines, mais pas même une position qui parût susceptible d'avoir été l'emplacement d'une ville : on pourrait s'en rapporter à nous qui avons habité dans les environs.

L'antique *Niconium* est aussi ignoré que *Mavo-Castro*, qu'on dit lui avoir succédé du temps des Génois. Les modernes en ont fait la ville d'Akerman. Mais celle-ci n'a rien d'ancien ; son château fort est l'ouvrage des Génois : la situation du château est belle ; la position occupée actuellement par le village est des plus heureuses, mais rien ne prouve que c'était là que fût *Niconium*. (1)

Il ne faut pas compter au rang des antiquités, certaines inscriptions qu'on remarque au château

(1) Je rends à la vérité l'hommage qui lui est dû, d'après ma manière de croire la saisir. Akerman est un des sites qui me paraissent les plus intéressans ; les environs de ce village sont pittoresques ; j'aurais désiré apprendre qu'on y eût trouvé quelque monument antique, quelque médaille... Mes vœux ont été satisfaits ; j'en ferai part à la fin de ce volume. Akerman, quoique maintenant à la Russie, est séparé par le golfe du gouvernement de Cherson.

Dackerman. Les ayant observées de près, j'ai reconnu des pierres arrachées d'un cimetière voisin, qui servaient à réparer les dégradations que l'édifice avait éprouvées.

CHAPITRE VII.

Du Pont-Euxin.

Quoiqu'on doive beaucoup parler de cette mer dans la suite de cet ouvrage, il est néanmoins à propos de rappeler l'idée que les anciens en avaient. Leurs connaissances sur la théorie de la terre étaient peu étendues, et leur ignorance en géographie devait en arrêter ou retarder les progrès.

Pour se convaincre de cette vérité, il suffirait de rapporter leurs opinions sur la manière dont se sont formés les trois grands lacs ou mers d'Azow, Caspienne, et Noire; en nous renfermant dans notre sujet, il nous restera assez de preuves de leurs erreurs.

Mer d'*Axénos* ou inhospitalière est le nom le plus ancien du Pont-Euxin. Il lui fut donné par les Grecs avant de l'avoir connue. La réputation de férocité qu'avaient les Scythes, leur haine pour les étrangers, leurs odieux sacrifices avaient répandu la terreur. La fable, toujours ingénieuse, toujours accréditée en raison des craintes qu'elle inspirait, communiqua aux flots les passions des hommes. Cette mer ne renfermait que des écueils, que des

rochers habités par des géans ; ses rives étaient couvertes d'une épaisse nuit, et les matelots assez hardis pour affronter ces dangers insurmontables, en étaient les éternelles victimes.

A ces erreurs profondes se joignaient celles de la situation. On crut très-long-temps que la mer d'Axénos était la limite du continent, qu'elle se joignait avec l'Océan : Hérodote, en démentant à son retour une grande partie de ces erreurs, fut écouté avec avidité.

Quand un préjugé, quand une fausse opinion sont accrédités dans l'esprit des hommes, les siècles suffisent à peine pour les effacer ; le merveilleux trouve toujours des partisans, et dans les pays mêmes où les lumières ont fait le plus de progrès, il existe encore une classe d'hommes que le merveilleux seul peut satisfaire. C'est ce principe qui justifie comment les fables répandues sur la mer Noire, se sont propagées même après la connaissance géographique de cette mer. Strabon, quoique bon géographe, disait, « ses bords aboutissent au palais de la nuit. » (1)

Argos, fils de *Priscus*, conçut le premier le projet de naviguer sur le Pont-Euxin ; il construisit et dirigea le vaisseau qui osa y pénétrer, et quoique Jason fût le héros de cette expédition, le voyage n'en fut pas moins nommé celui des *Argonautes*, en

(1) Strabon, l. 1.

honneur d'Argos. Le Pontos-Axénos vit l'entreprise de Jason suivie de plusieurs autres; des colonies grecques s'établirent de tous côtés; on fut très-surpris de rencontrer des habitans paisibles, des hommes si différens de ceux qu'on avait tant redoutés; on traita avec eux, et la reconnaissance des Grecs succédant à leurs préventions, ils changèrent le nom d'*Axénos* en *Pontos-Euxinos* ou mer hospitalière. Dès lors les géans se rapetissèrent, les écueils disparurent, les flots devinrent plus calmes, la mer moins sombre, et l'imagination ardente qui avait célébré les horreurs de l'Euxin s'exerça à chanter ses délices.

Le nom de mer Noire lui fut dans la suite donné à cause des brouillards qui y règnent quelquefois, et la première description grecque qui nous soit parvenue de ses côtes, eut Scylax pour auteur. (1)

Dans la guerre de Mithridate, Varron décrivit le Pont-Euxin, son travail fut continué sous Auguste. (2)

Les principaux fleuves qui se jettent dans cette mer se nommaient autrefois, l'*Ister*, le *Thyras*, l'*Hypanis*, le *Borysthène*, le *Tanaïs*, l'*Hypanis* ou *Lantikites*. On les connaît aujourd'hui sous les

---

(1) Scylax, né à Cariandre, fut géographe de Darius. Il est l'auteur du *Périple* du Pont-Euxin, c'est-à-dire d'une navigation autour de cette mer.

(2) On trouve dans Pline ce qui en a été dit avant lui.

désignations de *Danube*, *Dniester*, *Bog*, *Dnieper*, *Don* et *Couban*.

CHAPITRE VIII.

Des Scythes royaux.

Il semble que la prospérité devrait rendre plus sage et plus modeste; mais il n'est que trop vrai qu'elle augmente l'amour-propre, si toutefois elle ne conduit à l'orgueil. Les succès des Grecs et des Romains les aveuglèrent : ils versaient le mépris sur tout ce qui n'était pas né à Athènes ou à Rome, et le mot générique de *barbare* était l'épithète dont ils caractérisaient tout ce qui n'avait pas reçu le jour en Grèce ou en Italie.

De cette dénomination générale, il résultait une grande confusion; on ne daignait point admettre de distinction parmi les peuples qu'on renfermait dans la même catégorie.

Il n'est pas dans notre plan de donner des détails sur les Scythes en général : avant de concevoir un pareil projet, il faudrait assigner les limites de la Scythie. Quel travail cela exigerait-il! puisqu'on confondait autrefois sous le nom de *Scythes* les Avares, les Bulgares, les Chazares, les Chrobates, les Hérules, les Huns, les Lèches, les Petchénègues, les Russes, les Serves, les Slaves, les Tatars, les Tauriens, les Turcs et les Uzes. (1)

---

(1) Histoire de la Tauride, du savant archevêque de Mo-

D'après cette confusion, où prendre le véritable Scythe? Ptolémée, dans sa Géographie, parle des Scythes d'Afrique (1); Diodore de Sicile, de ceux de l'Inde. S'il est permis d'énoncer une opinion qu'on n'ose cependant pas garantir, on envisagera les Scythes royaux comme le centre de la Scythie, leur pays comme le point principal, leur civilisation comme la plus avancée. On va essayer de le prouver.

Ce pays était borné d'un côté par le Tanaïs, et se perdait de l'autre dans l'immense désert de Gerrho. Au midi, il aboutissait aux montagnes de Tauride; à l'ouest, il confinait avec les *Néves*. Hérodote convient que les Scythes royaux regardaient les nomades comme des esclaves. Lorsque d'une nation aussi ancienne on peut saisir un point de vraisemblance, on s'en empare comme d'une probabilité, en se réservant de ne lui donner que le degré de confiance nécessaire; or, des Scythes plus civilisés, puisqu'ils obéissent à un roi, nous préviennent en leur faveur. Hérodote ajoute : « Les » nations nommées *royales* sont les plus vaillantes

---

hilow. Les recherches de ce respectable prélat sont très-étendues, ses réflexions aussi morales que judicieuses. Nous renvoyons à son ouvrage qu'on peut considérer comme une source d'érudition.

(1) Nous ajouterons des détails sur quatre-vingts autres peuples, à la fin de cette première époque.

» et les mieux policées de la Scythie; leur popu-
» lation l'emporte sur celle des autres Scythes. »
Comment les royaux seraient-ils les plus vaillans, s'ils n'avaient sur les autres un avantage de discipline; comment seraient-ils les mieux policés, s'ils n'avaient déjà des lois en vigueur; comment seraient-ils les plus populeux, s'ils n'étaient soumis à une sagesse d'administration qui leur procure plus d'aisance? S'ils traitent d'esclaves ceux qui les avoisinent, c'est qu'ils ajoutent aux idées que la civilisation procure, celles de pitié pour des peuples plus arriérés qu'eux. (1)

« Le serment le plus redoutable chez ce peuple, » dit encore Hérodote, c'est de jurer par le trône. » Ce trône était donc pour eux non-seulement un signe révéré de la puissance, mais encore un objet de vénération respectueuse : ces combinaisons annoncent une subordination réfléchie. En vain voudrait-on confondre ici l'obéissance et le respect; que de gens sont obéis sans être respectés! Anacharsis, ce Scythe fameux dans l'antiquité par sa sagesse, ses connaissances et sa fin tragique, aurait-il été jaloux d'acquérir des lumières de plus chez les étrangers, si sa nation n'en eût déjà assez possédé pour lui donner le désir de les étendre? Les Grecs furent émerveillés de trouver autant de

(1) Bayer confond les Scythes royaux avec les nomades; t. I.

sciences réunies dans la personne de ce philosophe ; ils le jugèrent beaucoup plus avancé que ses compatriotes, qu'ils ne connaissaient pas, et ce raisonnement n'était point juste. L'auteur du *Voyage du jeune Anacharsis* prend son héros dans la même famille (1), par conséquent parmi les Scythes royaux, puisque le philosophe appartenait de très-près au roi. (2)

Il ne peut exister de doute sur la position de la Scythie royale ; ce que nous venons de rapporter distingue le peuple qui l'occupait, et semble justifier l'opinion que j'ai avancée ; je le répète donc, les Scythes royaux étaient les premiers d'entre les Scythes.

En reprochant à ce peuple le fanatisme religieux dont Anacharsis fut victime, on doit être disposé à l'indulgence en considérant combien de nations,

---

(1) « Les Scythes, dit Hérodote, détestent les usages des » étrangers et abhorrent ceux des Grecs. Anacharsis, au » retour de ses voyages, passa par *Cysique*, ville de l'Hélespont ; il assista à la fête que les habitans célébraient à » l'honneur de la mère des dieux ; il promit à la déesse de » sacrifier sur son autel, à la manière des Lyciconiens, si elle » daignait le ramener sain et sauf dans sa patrie. Fidèle à » son vœu, il voulut cacher son sacrifice à ses concitoyens ; » mais un Scythe le découvrit dans la province d'Hylée, près » de la carrière d'Achille. Le roi en fut averti et le tua d'un » coup de flèche. »

(2) Tom. II, pag. 8.

d'ailleurs très-civilisées, ont été coupables de la même manière. L'Être suprême ne prescrit point de verser le sang des hommes pour punir une erreur en croyance ou en politique; mais il nous a laissé le choix entre la justice et l'intérêt.

On accusait les Scythes royaux de tenir tellement à leurs anciens usages, que toute innovation était un crime capital et digne des plus grands châtimens (1). Les sciences et les arts se perfectionnent difficilement, quand on redoute de communiquer avec d'autres nations; le bonheur des peuples en est-il augmenté ou altéré? C'est une question décidée dans l'histoire des mœurs. Malgré leur sévérité, ces Scythes passaient pour des hommes sages: il serait ridicule de juger de toute la nation par le seul philosophe Anacharsis; mais il serait plus injuste encore de la considérer comme barbare, parce que les Grecs l'ont nommée ainsi.

Les Scythes nomades avaient des mœurs bien différentes, ils étaient plutôt dépendans de l'instinct que de la réflexion; ils n'imitaient les Scythes royaux que dans la possession inaltérable du principe d'habitude; avec cette différence qu'il tenait à la civilisation parmi les royaux, et seulement à l'état naturel chez les nomades.

Du temps de Pythagore, les grands prêtres scy-

---

(1) C'est l'observation de ce même principe qui concourt à l'ancienneté des Chinois.

thes étaient Abaris, Anacharsis, Zamolxis. Le grand prêtre, chef suprême du culte, réglait les mœurs, inspirait une philosophie douce, dont l'amour du bien public, le respect dû à ses pères, la vénération pour l'ordre déjà établi, étaient les principales bases.

Lorsque les colonies grecques recherchèrent l'alliance de leurs voisins, elles trouvèrent le nomade farouche les évitant, les maudissant; puis se laissant gagner jusques à traiter avec eux, elles firent de ce peuple tout ce qui leur plut; les Scythes royaux, toujours réservés, ne se lièrent point avec des nouveaux venus, qui apprirent à les respecter; l'orgueil grec plia devant l'intérêt: aussi pour bien vivre avec les Scythes royaux, on dut les traiter en hommes estimables, se les attacher par des prévenances; mais l'astucieuse subtilité du Grec n'échappa point aux Scythes; les seuls nomades y furent trompés.

Tout change et se succède dans la nature; les meilleures institutions, ouvrage des hommes, sont périssables comme eux; les nomades accueillirent des transmigrations étrangères; ces flots d'hommes se répandirent par torrens, d'autres les suivirent; les nomades, joints à eux, inondèrent la Scythie royale : chefs, grands prêtres, tout disparut; après des guerres sanglantes et des successions de peuples divers sur le même sol, il n'y resta que l'ignorance dominatrice des nouveaux nomades. Ce fut

alors que les colonies grecques prospérèrent, qu'elles donnèrent des lois et au commerce qu'elles établirent, et aux Scythes nouveaux qu'elles maîtrisèrent. C'est tout ce que nous savons des plus anciennes époques de deux des gouvernemens de la Nouvelle Russie : occupons-nous à présent de celui qui offre quelque intérêt.

CHAPITRE IX.

Histoire de la Tauride, depuis l'origine des Tauriens jusqu'au règne de Darius, roi de Perse.

Il est peu de pays qui puissent fournir une histoire plus ancienne, plus variée, qui ait éprouvé plus de révolutions que celle de la Tauride. Autant nous avons été privés de matériaux pour tracer avec circonspection un léger aperçu de ce qui concernait les autres peuples, autant avons-nous de facilité à nous procurer des données sur l'histoire d'une région fameuse par les fictions ingénieuses qu'elle a fournies à la fable, et par les événemens dont elle a enrichi l'histoire.

Ce serait néanmoins beaucoup trop promettre, que d'annoncer une suite de faits non interrompus. Nous aurons au contraire des vides qu'il ne nous appartient pas de remplir; et comme les révolutions influent sur toutes les classes de la société, de même aussi elles détruisent quelquefois les em-

pires dont les historiens périssent avec eux. Il suffit même d'une succession de quelques princes fainéans, pour anéantir les sciences et les arts, les savans et les artistes.

Espérer d'établir une liaison entre l'histoire des Argonautes et celle de nos jours, ce serait mêler des faits douteux, transmis par des poètes, aux événemens avérés par les historiens; ainsi, traitons légèrement l'époque des temps héroïques, n'y mettons d'autre importance que celle due aux objets que les anciens nous ont transmis. Si l'on nous accuse de ne pas nous servir du style grave qui convient à l'histoire, qu'on nous pardonne ce manquement en faveur de l'aridité de ce qui précède, en faveur de l'incertitude de cette partie de notre narration, et surtout en faveur de notre vœu de rompre la monotonie, compagne inséparable d'un long résumé historique. (1)

---

(1) Celui qui écrivait *sur les frontières de la civilisation*, puisqu'il était placé entre le désert, la mer Noire et la Bessarabie, n'a pas eu l'avantage de consulter de bons littérateurs. Il a dû faire à son zèle le sacrifice de son amour-propre. Il sait que le style d'un historien doit être clair, ferme et concis; mais il sait aussi que s'il ne lui est pas permis de réunir ces qualités, il peut du mois hasarder quelques justifications.

S'il est vrai que le style doive s'élever avec le sujet, il ne l'est pas moins que les variations que ce même sujet renferme, nécessitent qu'il redescende pour s'assimiler à

La langue assyrienne désigne une montagne par le mot *Toïra*; les mots *Taurus* et *Tauriens* viennent-ils de cette dénomination? Le nom de *Tauros*, ancienne capitale de la presqu'île, a-t-il été donné à son territoire, ou vient-il des montagnes qu'il renferme?

La première partie de cette histoire se rapproche singulièrement du roman. On nous représente un peuple de vainqueurs femelles, armé non de ces grâces enchanteresses qui séduisent les sens, subjuguent les cœurs, fixent les hommes avec de si douces chaînes, qu'il est agréable de les porter; mais un arc à la main, respirant le carnage, se faisant précéder de l'épouvante et suivre de la mort.

A ce portrait, qui pourrait reconnaître le sexe aimable, objet de nos vœux, âme de nos plaisirs, consolateur de nos peines? Combien n'est-il pas difficile de se persuader les merveilles dont ces héroïnes ont embelli l'histoire de leurs temps! Si l'on est crédule, quelle opinion restera-t-il des hommes leurs contemporains? Cessons de faire d'inutiles objections, et puisque Ovide, Diodore de Sicile,

---

elles. L'histoire, l'agriculture, le commerce et un voyage, ne peuvent comporter le même style. Peindra-t-on des mêmes couleurs les hautes conceptions de Pierre-le-Grand, et l'habitude de certains vignerons tartares de Crimée, qui font passer leur récolte au travers d'un sac? Racontera-t-on de la même manière les fables de Thoas, d'Iphigénie en Tauride, d'Oreste, et les victoires de Catherine II sur les Turcs?

Valérius Flaccus, Apollodore, veulent que ces amazones aient conquis la Tauride, trouvons cette conquête deux fois respectable, soit par l'intérêt que les femmes inspirent, soit par l'ancienneté de l'événement, qui remonte à dix-sept cents ans avant notre ère.

Qu'on ne nous reproche cependant pas de raconter en plaisantant des faits historiques qu'il est injuste de nier sans preuves; ne serait-il pas plus injuste sans doute d'essayer de faire plier la croyance sous l'invraisemblance et l'obscurité?

En général, on est convenu de douter du motif de l'expédition des Argonautes, quoique ce fait soit le plus avéré de ceux qui précèdent le siége de Troie (1); que faut-il donc croire de ce qui se passait en Tauride sept cents ans plus tôt (2)? repoussons des calomnies injurieuses; n'accusons point les amazones d'avoir institué des sacrifices humains en l'honneur de Diane; tâchons de les disculper d'autres crimes qui répugnent trop à la nature, et surtout à l'amour maternel; mais que ce beau zèle de chevalerie ne nous conduise cependant pas à donner une autre origine aux sacrifices qui exis-

(1) La conquête de la toison d'or remonte à soixante-dix ans avant ce siége.

(2) Cette époque répond à l'installation en Égypte de la famille de Jacob, et peu d'années avant la mort du petit-fils d'Abraham.

taient en Tauride; nous ignorons parfaitement quelle en fut l'époque et le motif.

Les Cimmériens ont possédé la Tauride. On croit que ce peuple est le même que les *Cimbres*, par conséquent descendant des *Celtes*; les Romains les ont nommés les nouveaux Cimbres, suivant Plutarque, Salluste et Cicéron: c'est à ces changemens de noms donnés par le vainqueur qu'on doit rapporter la confusion qui existe dans l'origine de ce qu'on appelait des Barbares.

Soit par la crainte de multiplier des détails trop minutieux, soit par l'incertitude où les auteurs nous laissent en se contredisant, nous croyons plus sage de passer légèrement sur certains faits peu ou point avérés, que de nous obstiner à les approfondir. Si nous voulons copier quelques modernes, nous dirons que les Cimmériens possédèrent tranquillement la Tauride pendant quelques siècles; qu'ils eurent beaucoup à souffrir des guerres civiles; que de leurs divisions intestines naquit le projet formé par les Scythes de les asservir: une fois subjugués, on leur accorde huit cents ans de patience, employés docilement à supporter les oppressions de leurs maîtres, et alors seulement cette patience a un terme, et ces mêmes hommes, doués de cette vertu par excellence, fuient leur pays et vont lestement conquérir la Lydie (1). Où

(1) Histoire de Tauride, t. 1, p. 112.

On cite Hérodote; mais Hérodote ne dit point qu'ils se

vérifier de telles assertions? Voilà l'unique difficulté.

Sans rappeler les hauts faits des Argonautes, sans parler de la conquête de la toison d'or et des crimes de Médée, bornons-nous à dire que Jason débarqua chez les Tauriens, et si nous avons à déplorer les cruels sacrifices des victimes humaines sur les autels de la Tauride, réfléchissons aussi que la fable a transmis tant d'erreurs, tant de folies, tant d'invraisemblances, que ce qui vient d'elle mérite très-peu de confiance. Soyons néanmoins reconnaissans des beautés que les poètes ont répandues dans Iphigénie en Tauride. L'esprit sait tirer parti de tout; il suffit d'enflammer l'imagination du poète pour qu'elle produise des sentimens sublimes et qu'elle embellisse le style qui doit les faire ressortir.

Thoas quitte son royaume de Lemnos (1) parce que les femmes y massacraient les hommes; ce qui n'est pas dans la nature. Il est sauvé miraculeusement par sa fille *Hypsipyde*; ce qui rentre dans l'ordre naturel. Il vient régner en Tauride, ce qui

---

soulevèrent. *Voyez* livre 1er, vous trouverez que « sous le » règne d'Ardys, fils de Gigès, les Cimmériens, chassés » par les Scythes nomades, prirent Sardes, mais non la » citadelle. » Observez de plus que ce fait est unique; Hérodote n'en dit pas davantage dans le cours de ce livre; et la Lydie reste à conquérir.

(1) Hérodote, Silius Italicus, Ovide.

méritérait de grands commentaires. Un roi, forcé de quitter ses états avec un seul vaisseau, et qui n'a qu'à se présenter pour régner sur le peuple chez lequel il débarque, offre un fait bien extraordinaire. Cependant, comme on ajoute que Thoas fut grand sacrificateur du temple de Diane en Tauride, on pourrait conjecturer qu'il prépara les esprits par le secours de la déesse, à laquelle il fit dire tout ce qui lui plut.

Il se présente ici une petite contradiction que nous ne chercherons pas à justifier. Cette Diane, de mœurs si sévères; cette Diane, la divinité tutélaire de la Tauride, se plaisait à recevoir des sacrifices qui insultaient l'humanité. La bonne déesse exigeait qu'on immolât les étrangers qui faisaient naufrage sur la presqu'île, ainsi que ceux attirés dans le même lieu par la curiosité, et qui arrivaient par l'isthme. Avec raffinement, une jeune vierge était la prêtresse et l'assassin religieux (1). Si Diane avait le talent d'unir la pudeur à la férocité, les vierges du temple étaient sans doute douées du même esprit. Malgré ces lois sacrées, un étranger débarque en Tauride, y est non-seulement bien accueilli, mais il devient grand sacrificateur, puis roi; je doute nécessairement ou de la loi ou du voyage.

C'est néanmoins à cet antique et cruel usage que

---

(1) *Ovid. ex ponto*, l. 3, ep. 2.

l'amitié d'Oreste et de Pylade dut sa grande célébrité : cette amitié magnanime illustra la Grèce ; les Tauriens élevèrent un temple sous le nom d'*Orestéon*, et les générations suivantes consacrèrent, par un culte solennel, ce sentiment des grandes âmes, ce premier besoin de l'homme, et le seul à l'abri des revers.

Thoas se rendit au siége de Troie. Personne n'ignore que l'enlèvement d'Hélène (1) servit de prétexte à la coalition contre les Troyens. Hélène était fille de Tindare, roi de Lacédémone : Homère la célèbre comme un prodige de beauté : Euripide lui accorde beaucoup de vertus ; il serait bien indiscret à nous d'en douter ; aussi nous passerons légèrement sur son intrigue avec Thésée et sur la naissance d'Hériphile, qui eut lieu avant l'hymen d'Hélène et de Ménélas (2). Pâris, fils de Priam, enleva Hélène qui n'était plus jeune, mais qui avait conservé le don de plaire en dépit des ans. Pâris conduisit sa conquête dans une île de la Grèce, à l'embouchure de l'Eurotas ; il passa ensuite en Égypte, où régnait Cétès, connu sous le nom de *Protée* (3). Ce prince avait des mœurs

(1) Nous aurions passé tous ces faits sous silence, s'ils n'étaient liés à l'histoire ancienne de la Tauride.

(2) Pausanias, Corrinh., p. 175.

(3) La fable disait de lui qu'il prenait toutes sortes de formes : Diodore de Sicile en explique la raison par l'usage

trop pures pour autoriser, dans ses états, des liaisons intimes entre un jeune homme et une vieille femme. Il s'empara des richesses que ces amans avaient emportées, congédia Pâris, remit Hélène et ses trésors à Ménélas, qui reprit le tout. Homère dit qu'Hélène fut renfermée dans Troie à l'époque du siége. Comme poète, Homère avait ses raisons de le vouloir ainsi, pour embellir son épopée; mais dans ce cas, comment aurait-elle été rendue par Protée? C'est dans l'île de Rhodes que cette femme célèbre fut étranglée par l'ordre de Prolixo, veuve d'un guerrier tué devant Troie.

Thoas, de retour de ce siége, amène avec lui Iphigénie qu'Agamemnon lui a confiée (1). C'est la même dont les malheurs ont retenti sur les théâtres anciens et modernes : à son arrivée en Tauride, Thoas la voua au culte de Diane.

S'il faut convenir que cette famille d'Agamemnon est une source inépuisable de tragédies, il faut avouer aussi que les femmes de ce temps-là avaient des passions bien vives pour leur âge. Clytemnestre, mère d'Iphigénie, d'Oreste, oublie

---

des rois d'Égypte, de porter sur leur tête la dépouille d'un lion, plus souvent encore celle d'un taureau. Cette monstruosité répandait la terreur; ces longues cornes imprimaient le respect. Les temps sont bien changés, et les symboles aussi.

(1) Thémist., *Ora.* 3; Virgil. l. 2.

qu'elle est la femme du roi de Mycènes, de celui qui a eu l'honneur de commander les Grecs réunis, et elle conçoit des sentimens tendres pour Égysthe.

L'amour qu'on a pour un étranger amène à tout âge la haine contre un époux; Clytemnestre tue Agamemnon, ce qui s'appelle prendre un parti violent; Oreste tue sa mère et le galant Égysthe: les remords s'emparent du fils d'Agamemnon, ce qu'on peut aisément se persuader; il va consulter l'oracle d'Apollon à Delphes, ce qu'on se persuade plus difficilement; l'oracle ordonne à Oreste de se rendre en Tauride pour enlever sa sœur. On jouait sans doute sur les mots dans l'antiquité comme on y joue de nos jours, puisque Oreste n'osa expliquer l'oracle, et fut dans le doute pour savoir si c'était la statue d'or de Diane, sœur d'Apollon, qu'il fallait conquérir, ou s'il s'agissait d'Iphigénie, sa propre sœur, qu'il devait ramener en Grèce; pour sortir d'embarras, et respectant religieusement les volontés de l'oracle, Oreste résolut de s'emparer de toutes les deux.

Pylade, l'ami d'Oreste, le suit en Tauride; on les saisit comme étrangers, on les conduit au temple où la prêtresse Iphigénie doit les immoler. Sans doute cette princesse n'avait pas vu son frère depuis long-temps, puisqu'ils ne se reconnurent pas. Oreste voulait mourir pour Pylade, et Pylade pour Oreste; ce combat de générosité fait connaître

Oreste à sa sœur (1); l'amour fraternel brise les liens des captifs, aussitôt ils deviennent furieux, invincibles, et très-vraisemblablement invulnérables l'un et l'autre, puisqu'ils massacrent les Tauriens sans être blessés. Thoas lui-même tombe sous leurs coups; ni son grand âge, car on lui accorde soixante-dix ans de règne, ni son pouvoir, ni le courage ou le nombre de ses soldats, pas même de ses gardes, rien ne peut résister aux deux héros. La statue d'or de Diane et la princesse Iphigénie furent embarquées. L'oracle s'accomplit de toutes manières, et nous terminons ici ces récits merveilleux en quittant le ton et le style qui leur étaient propres.

CHAPITRE X.

Événemens sous Darius, fils d'Hystaspe.

Depuis la révolution que la Tauride a éprouvée, il n'existe aucun fragment de son histoire jusqu'au règne de Darius.

Darius, roi de Perse et de Médie, fit marcher contre les Scythes une armée formidable; il voulait venger l'irruption qu'ils avaient faite dans sa patrie sous le règne de Cyaxare.

---

(1) Si Iphigénie eût reconnu son frère, en vain Pylade aurait-il pu passer pour lui. *Voyez* Hérodote, Diod. de Sic. et Zonaras.

Les Tauriens n'ayant point partagé l'entreprise des Scythes, refusèrent de fournir des soldats contre le roi de Perse, avec qui ils n'avaient jamais eu rien à démêler; mais quel gouvernement est à l'abri des projets formés par un plus puissant que lui? La justice d'une prétention ne devrait se retrouver que dans le bon droit de celui qui la forme, tandis qu'on la voit se légitimer, juste ou non, par le pouvoir de celui qui réussit.

(520 *ans avant* J.-C.) Indathyse régnait sur les Scythes, il était fils de *Saulios*, auquel il succédait: ce prince avait toute la cruauté de son père, et manquait de jugement; fier de commander à une nation indomptable, les limites de la Scythie lui paraissaient trop étroites pour son ambition. Il ne connaissait de devoir envers les autres souverains que dans le plus ou le moins de protection qu'il daignerait leur accorder. Les Perses et les Grecs méprisaient le roi des Scythes; ils le considéraient comme le chef d'une nation barbare, ne jouissant d'aucun de ces agrémens qui, nés de la culture de l'esprit et du perfectionnement des arts, font le charme de l'existence. Le roi scythe méprisait les Grecs et les Perses, parce qu'ils n'étaient point Scythes: ils avaient tort des deux côtés.

Malgré ce mépris réciproque, il fallait qu'Indathyse fût un roi bien puissant, puisque son alliance était recherchée par celui de Perse, le plus formidable des souverains de ce temps. Une ambassade

de Darius vint féliciter le chef des Scythes, lui offrir des présens et lui demander la main de *Cedatis* sa fille. Les ambassadeurs furent reçus avec dédain, les présens refusés, l'alliance rejetée.

Le roi des Scythes ignorait l'art des bienséances; sa politique et sa volonté n'étaient qu'une, son ignorance et son orgueil se confondaient de même. Il en coûte toujours bien cher à un prince d'être ignorant et orgueilleux : Indathyse comptait sur le nombre et la valeur des Scythes, et plus sûrement encore sur l'étendue des déserts dont il était environné. Ariamne, gouverneur de la Cappadoce pour Darius, partit des bords méridionaux du Pont-Euxin avec trente grandes galères; il surprit les Scythes sur deux points, les battit partout, fit beaucoup de prisonniers, et parmi eux le frère du roi.

Cette première vengeance ne satisfit point Darius; une seconde entreprise contre les Scythes ne fut différée que par la révolte de Babylone; que le dévouement de Zopyre termina.

Si le roi des Scythes avait manqué à ce qu'il se devait à lui-même, en insultant un souverain plus puissant que lui, en compromettant le repos de ses peuples et les livrant sans motif à la haine du roi de Perse, il en était assez puni. C'est Darius, à son tour, qui va être la victime d'une passion irréfléchie, et les passions les plus redoutables sont celles des hommes qui peuvent le plus. La colère de Darius devait s'arrêter; son ennemi humilié, vaincu,

séparé de son frère, eût été trop heureux de faire accepter alors la main de sa fille comme un gage de sa soumission. Darius oublia qu'un homme, quoique grossier, peut néanmoins déposer sa fierté aux pieds du vainqueur; il ne vit que le roi des Scythes qui l'avait offensé une fois : c'en fut assez pour l'irriter à jamais. Ces sentimens de haine étaient-ils dans l'âme de Darius, ou, comme le prétend Hérodote, l'ouvrage des courtisans dont il était environné? Cette méthode de flatter les passions, d'insulter à la vraie gloire du prince en lui déguisant le vrai et l'utile, remonte aux premiers âges du monde, et durera autant que le pouvoir. Si Darius eût rendu ses flatteurs responsables des suites de l'expédition, elle n'eût jamais été entreprise, et trois cent mille hommes n'auraient pas été sacrifiés dans le désert. Artabane, frère du roi, osa parler le langage de la vérité; il remontra à Darius le danger d'exposer sept cent mille Perses dans des régions inconnues, où l'eau manquait, où le soldat avait cent fois plus à craindre la misère que les coups de l'ennemi.

L'esprit d'erreur et de vertige qui précède les grandes plaies régnait à la cour de Perse; Artabane y devint un personnage ridicule, un homme pusillanime, qui doutait de ce que pouvaient faire de braves soldats sous les yeux de leur monarque : on alla plus loin, on laissa entrevoir au souverain que la multiplicité de ses exploits excitait la jalousie

de son frère, et qu'il n'aurait pas fait d'observations s'il eût eu la commandement en chef. Il n'en fallait pas autant pour déterminer Darius, qui entra en Scythie avec sept cent cinquante mille hommes.

Plus le roi de Perse s'avançait sans combattre, plus la faim, la soif et la fatigue diminuaient son armée. La table du roi commençait à s'apercevoir de la disette générale quand on s'occupa du retour.

Artabane se vengea des délations mensongères, en employant tous ses efforts pour sauver la gloire de son frère; il encourageait les soldats, partageait leurs privations, se portait partout où le danger était le plus pressant; les Scythes n'avaient pris la fuite que pour attirer leur ennemi, et ils tombèrent sur lui aussitôt qu'il se retira; parfaitement montés, leurs chevaux légers harcelaient l'infanterie et disparaissaient quand le cavalier avait lancé son javelot. Toute l'armée persane était détruite, si un événement, auquel on ne devait pas s'attendre, ne l'eût préservée de ce malheur.

Les Ioniens occupaient un pont sur le Danube: Darius leur avait permis de se retirer, s'il ne reparaissait pas dans soixante jours; ce terme était expiré, des murmures s'élevaient déjà, quand un Milésien, nommé *Histiée*, leur représenta avec énergie que le triomphe des barbares entraînerait la ruine de la Grèce. (1)

---

(1) Hérodote, l. 4, fournit tous ces détails.

Lorsque Darius parvint aux bords du Danube, les Scythes étaient fort près de lui; la confusion devint générale, on se jetait en foule sur le pont; et la terreur panique fut si grande, qu'on eut la barbarie de le couper pour sauver la portion de l'armée déjà passée, quoiqu'il restât encore cent quatre-vingt mille Perses sur l'autre rive : il en périt trois cent mille; cent cinquante mille furent faits prisonniers; peu s'en fallut que toute l'armée et son chef n'éprouvassent le même sort, pour avoir porté la guerre chez un peuple déterminé, et à des distances qui surpassaient les forces humaines. Les bagages, les armes, les riches tentes du roi de Perse, les caisses militaires, les étendards devinrent la proie d'un chef scythe qu'on avait trop méprisé. Cependant la flatterie trouvait encore à s'exercer, et l'impudence alla si loin dans les relations publiées au nom de Darius, qu'excepté les Scythes, tous les autres peuples crurent ce prince vainqueur.

Son géographe eut la hardiesse d'écrire que « la » terreur inspirée par la présence de ce roi avait » repoussé l'ennemi jusque dans ses repaires, et » qu'on n'était revenu que parce qu'on n'avait pu » le joindre. » (1)

A cette époque glorieuse dans l'histoire des Scythes, succèdent les colonies fondées par ces mêmes Grecs qui avaient suivi Darius.

(1) Scylax de Cariandre.

CHAPITRE XI.

Des Tauriens, depuis Darius jusqu'à l'invasion du royaume de Bosphore par les Huns. (1)

Il est beaucoup plus franc d'avouer qu'on ignore une chose, que de mettre son esprit à la torture pour mal prouver qu'on la sait; aussi en éloignant toutes les fables dont on a voulu embellir la fondation de Cherson, nous avouons n'en pas connaître l'époque (2); nous dirons seulement que les Mégariens (3), originaires de Thrace, fondèrent Héraclée sur les confins de la Bithynie; que cette ville, devenue puissante, forma des colonies à son tour, et principalement Cherson, afin d'avoir un entrepôt qui reçût les marchandises de Russie et de Scythie. La situation de la petite presqu'île, au midi de la Chersonèse taurique, réunissait tout ce

(1) Le nom de Bosphore vient de l'espace qu'un bœuf peut traverser en nageant. Il serait plus exact d'écrire Bospore; mais l'usage reçu doit prévaloir.

(2) Il ne faut pas confondre l'ancienne république de Cherson en Tauride avec la ville du même nom, bâtie près de l'embouchure du Dnieper ou Borysthène. La Cherson dont nous parlons occupait à peu près le même terrain où l'on voit aujourd'hui Sévastopol, bâtie d'une portion de ses ruines.

(3) Pline, *Hist. nat.*, l. 4.

qu'on pouvait désirer pour sa destination; et ce fut aussi le lieu qu'*Héraclée* choisit. (1)

L'industrie, l'activité de cette république naissante lui valut un prompt accroissement. La liberté dont elle jouissait, les bonnes lois qu'elle créa, la justice qu'elle maintint, les sacrifices humains qu'elle abrogea, attirèrent dans ses murs une foule d'étrangers. Les usages des Grecs, leurs mœurs, leur manière de vivre, de se vêtir, y firent affluer les colons de la Grèce; ils ne s'apercevaient pas qu'ils quittaient leur patrie en habitant Cherson : cet avantage est le premier de tous dans une colonie naissante.

(500 *ans avant* J.-C.) Nous avons pris ou cru prendre la version la plus vraie sur l'origine de Cherson, sans en garantir l'époque. Il ne suffit pas de dire que cette république existait un siècle avant qu'*Archianax* de *Mytilène* se refugiât sur le Bosphore avec une colonie lesbienne; il faudrait en donner la preuve, qui nous manque.

S'il y avait eu un corps d'histoire sur la Tauride, rien ne serait plus aisé que de faire suivre méthodiquement les faits concernant les principaux peuples qui l'habitaient; mais quelques historiens en ayant parlé sans suite, sans ensemble, d'autres ne s'étant occupés que de certaines villes, sans parler de toutes, les recherches sont quelque-

---

(1) Wolvius, t. 3, l. 14.

fois infructueuses ; alors on l'avoue de bonne foi.

Les seuls renseignemens qui nous sont parvenus ne regardant que le royaume de Bosphore jusques à l'an cent vingt avant Jésus-Christ, et la république de Cherson ne jouant aucun rôle connu jusqu'à cette époque, nous allons continuer l'histoire des Tauriens par celle des habitans du Bosphore.

Ce Bosphore cimmérien ou taurique sépare l'Europe de l'Asie, et aboutit au détroit qui joint les Palus-Méotides au Pont-Euxin.

Deux très-anciennes villes étaient situées sur les rives du Bosphore taurique : *Panticapée*, du côté d'Europe ; *Phanagorie*, du côté de l'Asie. Il faudrait revenir à douze cent trente ans avant notre ère pour expliquer l'origine de ces villes ; trop de respect environne des traditions aussi antiques pour oser remonter jusqu'à elles. De nos jours, *Kertsch* remplace *Panticapée*, et *Taman*, *Phanagorie*. *Voyez* Strabon, *Géographie*, liv. 7.

(480 *ans avant* J.-C.) (1) On nommait *Archéanacte* (2) le premier roi de Bosphore : il eut pour

---

(1) Plusieurs historiens ont différé d'opinions sur la manière de calculer certaines époques : il est bon d'observer que l'année commençait en automne dans le Bosphore ; de là plusieurs erreurs faciles à redresser.

Voyez Trogue Pompée, *Hist. phil.*, prologue du l. 37 : on y trouve l'origine des rois de Bosphore.

(2) Archéanactide voulait dire premier chef ; il est assez

successeur *Archéanacte II*, qui mourut quatre cent trente-huit ans avant notre ère.

(439 *ans avant* J.-C.) Une histoire écrite de cette manière ne renfermerait que les noms des rois, et en vérité il est plus sage de les transcrire que de conter des fables; aussi allons-nous abréger en ne parlant point de ceux qui ne laissent aucune trace; il n'est pas surprenant que de tels chefs soient remplacés par une autre dynastie. Spartacus en fut la souche (1); il fit plus que d'usurper le trône, il le transmit à sa famille. Le royaume de Bosphore s'étendait alors sur la côte d'Asie et sur celle d'Europe. Séleucus succéda à son père; il fut suivi de Spartacus II. On ne sait rien de positif sur l'un ni sur l'autre.

(407 *ans avant* J.-C.) La couronne de Bosphore fut honorée par Satyrus Ier (2); l'esprit et le cœur se reposent agréablement sous son règne: ce prince était animé des mêmes principes qui constituèrent par la suite le code des lois chevaleresques: sa devise était *Dieu et l'honneur*; sa conduite s'accordait parfaitement avec elle. Le premier, il introduisit l'usage des combats en champ clos: les défis de ce genre ne pouvaient avoir lieu que lorsqu'un des deux champions était accusé par l'autre d'avoir

---

naturel que le premier roi du Bosphore ait porté ce nom. Il était originaire de Mytilène.

(1) Diod. de Sic., l. 12, 2e fragment.

(2) Strab. liv. 11.

insulté la Divinité ou blessé l'honneur des dames. Des chariots formaient une enceinte, le roi était le juge du camp, et la victoire décidait de la justice, ce qui n'était pas absolument juste. Sans gardes, défendu par l'amour public, ce prince rendait ses ordonnances au milieu de son peuple, il terminait les différends, n'éloignait personne, et vivait en père adoré de ses enfans (1). Ses statues furent après sa mort l'objet de la vénération publique: cet hommage, rendu aux statues des rois qui ne règnent plus, est le premier, le plus vrai, le plus durable des éloges. Le respect pour les monumens élevés à la gloire d'un prince, renferme lui seul l'histoire de sa vie. Ainsi, lorsque par la suite on jetait dans le Tibre le cadavre ou la statue de l'empereur qui n'était plus, on rendait à l'opinion et à la justice tous les droits que la crainte ou la flatterie avaient usurpés sur elles.

On parle sous ce règne de Théodosie pour la première fois (2). Elle fut assiégée par Satyre, qui échoua dans cette expédition. Théodosie doit jouer un grand rôle dans cette histoire; ce furent les Mylésiens qui la fondèrent. (3)

---

(1) Deux personnages étaient en faveur près de Satyrus. *Voyez* Lisias, *Plaidoyer pour Manthilée;* Isocrate Tropezétique, *Plaidoyer pour le fils de Sopeus.*

(2) Aujourd'hui Cafa.

(3) Scylax, p. 7. Harpocration, *Lex. des dix orateurs.* Polyen, *des Stratagèmes.*

(393 *ans avant* J.-C.) Un aussi bon prince que le roi de Bosphore méritait un successeur digne de lui, et son fils *Leucon* marcha sur ses traces : il s'attacha principalement à la discipline militaire ; il assiégea et prit Théodosie, d'où il envoya aux Athéniens deux millions cent mille mesures de grains (1). « Leucon, dit un auteur moderne bien » familiarisé avec l'antiquité, était un prince ma- » gnifique et généreux, qui, plus d'une fois, avait » dissipé des conjurations et remporté des victoires » par son courage et son habileté. Ceux d'Héraclée » en Bithynie s'étaient présentés avec une puissante » flotte, pour tenter une descente dans ses états : » Leucon, s'apercevant que ses troupes s'opposaient » faiblement au projet de l'ennemi, plaça derrière » elles un corps de Scythes avec ordre de les char- » ger si elles avaient la lâcheté de reculer. » (2)

C'est de Leucon qu'on peut dire qu'un grand prince tient d'une main ferme les rênes de son état, tandis que de l'autre il trace les lois qui doivent le rendre heureux. Peu de souverains ont égalé sa grandeur d'âme, sa magnificence, sa justice, sa générosité. Ce n'est que par tradition que sa gloire s'est transmise de siècle en siècle. Combien elle doit avoir été méritée! Qu'elle est injuste l'histoire écrite, quand elle s'étend sur de grands

---

(1) Strab., l. 7, p. 309 et seq.

(2) *Voyez* Anacharsis, t. 2, p. 8.

criminels impunis, et que par son silence elle prive les générations de bénir et d'honorer la mémoire d'un bon roi! Quand *Théobald* nous dit que sa cour était brillante, c'est un éloge médiocre; mais quand il ajoute que les savans de tous les pays accouraient dans ses domaines, c'est fixer notre opinion; le gouvernement d'un sage est un appel à l'instruction; celui d'un tyran entrave jusqu'à la pensée; il la craint trop pour ne pas chercher à la comprimer.

(353 *ans avant* J.-C.) C'en fut assez; la nature parut s'être épuisée en faveur du père et de son fils: des princes faibles leur succédèrent, on les nommait *Spartacus* III, *Paérisade* Ier (1); celui-ci régna trente-huit ans. (2)

Sous le règne de ce dernier, Alexandre remplit de sa grandeur l'univers qu'il étonna. Ses victoires

---

(1) On avait écrit Pétrizade, Parisade ou Périsade, jusqu'à la découverte d'une médaille citée par M. de Boze, dans son mémoire lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, en 1725. Le nom du roi de Bosphore est Paérisade. Cette médaille a le plus grand rapport avec celles de Lysimaque, contemporain de ce prince, et qui mourut l'an 281 avant Jésus-Christ, à l'âge de 80 ans. Lysimaque fut tué à la bataille de Corupédion, où son corps resta exposé sans sépulture. Son chien, nommé *Hyrcanus*, resta près de lui, et l'empêcha d'être dévoré par les oiseaux de proie. Memn., c. 9; Lucian, *in longævis;* Eusèbe, *Chron;* Pline, l. 8; Pausanias, *Attica;* Plutarq., p. 1468.

(2) Diod. de Sic., *Bib. hist.*, l. 16.

marquées par ses combats ; ses conquêtes comptées par ses marches ; des actions éclatantes en tout genre lui valurent le nom de *Grand*, qu'il conserve depuis deux mille cent cinquante ans.

Alexandre entassa les empires. Il disposa de tout, déposa et créa des souverains, en affermit quelques-uns sur leur trône chancelant ; mais il mina sourdement sa puissance en l'étendant trop. Sa fortune croula avec lui. Ses conquêtes furent partagées, son nom seul survécut. Le sang ne fut versé que pour changer les maîtres du monde. N'eût-il pas mieux valu n'en point répandre ? La guerre entreprise contre les Perses était juste, mais ses suites furent déchirantes.

Les Scythes (de la nouvelle Russie) députèrent vers Alexandre ; ce monarque, frappé de leur bonne mine, de leur excellente tenue, les considéra long-temps avec intérêt, puis leur fit demander le sujet de leur voyage : un nommé *Thyadès* lui répondit ces deux mots, *vous voir*.

(311 *ans avant* J.-C.) A Paerisadès succédèrent ses trois fils *Satyre* II (1), *Eumèle*, *Prytanis*. Sous le règne d'Eumèle, Lysimaque, roi de Thrace, ayant assiégé Calatis (2) la réduisit à la plus affreuse

(1) Nous disons Satyre II, parce qu'il n'y a point d'autorité suffisante pour établir que Paérisadès Ier eût associé ses frères Satyre et Gorgippus.

(2) C'est le vrai nom de cette ville, classée par Forma

extrémité; mille de ses infortunés habitans se réfugièrent dans le Bosphore, Eumèle les accueillit et leur accorda des fonds de terre considérables.

Il faut rendre ici un hommage à l'exactitude. J'avoue que je m'en éloigne en ne retraçant pas des scènes d'horreur que je ne puis croire. On peut, je pense, adopter le principe de ne pas salir l'histoire par des atrocités, qui cessent de lui appartenir quand elles ne sont pas revêtues de preuves authentiques.

Léoni dans l'Hydrographie comparée, qui termine son ouvrage. Elle était située près des embouchures du Danube. *Forma Léoni*, t. 2.

Rien n'est assurément plus futile que de chercher l'étymologie d'une danse; mais lorsque le hasard en fournit la découverte, il serait ridicule de ne pas en faire part. L'ancienne danse, nommée *calatisme*, fut apportée à Athènes par les colons : elle passa à Rome où l'on copiait les pantomimes et les danseurs grecs; on se précipitait d'un même temps en dansant la calatisme, à l'imitation du malheur arrivé à Calatis, qui fut engloutie par un tremblement de terre. C'est avoir bien de la légèreté dans le caractère, que de faire servir à un amusement public un événement désastreux qui ne devait inspirer que des idées de deuil et de regrets.

Les curieux d'aventures romanesques en trouveront de merveilleuses sur Tirgatao, princesse de Méotidé, et rapportées par Polyen, *Stratag.*, l. 8, c. 55. *Voyez* le même auteur sur Paerisadès, l. 8, c. 37.

C'est Eumèle et non Tirgate (1), comme quelques historiens l'ont cru, qui termina sa carrière par un accident remarquable : ses chevaux, indociles à la main de leur conducteur, entraînèrent le roi au bord d'un précipice. Il pensa pouvoir éviter le danger en s'élançant du côté opposé, mais son épée, saisie par la roue, le retint, l'entraîna; il fut moulu sous son char.

(304 *ans avant* J.-C.) Spartacus IV, Paerisadès II, portèrent la couronne sans l'illustrer. Leucanor leur succéda; la dernière aventure de son règne mérite d'être retracée. Un certain *Arzacomas* fut envoyé à sa cour, pour recevoir le tribut que les rois de Bosphore payaient aux Scythes Tauriens. Cet ambassadeur ne put résister aux charmes de la jeune princesse *Mazée*, fille du roi : il eut deux confidens de sa passion, l'un, nommé *Leuchatès*, qui trancha la tête à Leucanor; l'autre, appelé *Makeutès* : celui-ci, par une fausse confidence au prince des *Macklyens*, amant de *Mazée*, s'empara de la fille de Leucanor et la conduisit à Arzacomas.

Ce trait a été cité pour donner une preuve éclatante de l'amitié qui unissait les Scythes (2). Comment y retrouver l'expression de ce sentiment? Quel est l'homme qui avouerait pour son ami l'assassin d'un roi? Quel est celui qui s'honorerait

---

(1) Il n'a existé qu'une princesse de ce nom. *Strab.*, l. 11.
(2) Hist. de Tauride, t. 1.

de l'amitié d'un fourbe abusant d'une confiance usurpée? Quelle est la femme qui accorderait sa main au bourreau de son père, à l'assassin moral de son premier amant? Les crimes commis au nom de l'amitié, sont communs à la prétendue amitié qui les commet et à la prétendue amitié qui en reçoit la récompense.

On éprouve ici un vide considérable dans l'histoire de la Tauride, puisqu'il n'y a qu'un fait de connu jusqu'à l'an cent vingt avant notre ère. Des colonies d'Asie s'unirent aux Sarmates pour donner le sceptre du Bosphore à *Euboïtus* ; les Tauriens s'y opposèrent; Euboïtus, vexé et par ses protecteurs et par ses ennemis, eut deux tributs à payer.

(120 *ans avant* J.-C.) L'an 120 avant Jésus-Christ, Paerisadès III monta sur le trône de Bosphore ; c'est, comme nous l'avons déjà remarqué, la plus ancienne époque où l'histoire de la Tauride s'occupe de Cherson. Elle nous dit que les peuples voisins de cette colonie la tenaient, par leurs vexations, dans un état de nullité insuportable à des républicains. Les chefs du gouvernement jugèrent qu'ils étaient trop affaiblis pour lutter encore contre tant d'ennemis, et que c'était vraiment aimer la patrie, que de lui choisir plutôt un protecteur que plusieurs maîtres. Dans cette alternative, Cherson invoqua la protection de Mithridate. Paerisadès imita Cherson : à peine le roi de Pont eut-il soumis les Scythes environnant les *Palus-Méotides*,

et ceux qui bordaient le nord et l'ouest du Pont-Euxin, qu'il reçut les ambassadeurs de Cherson et du Bosphore. Ils invoquèrent sa protection contre les Scythes-Tauriens.

Si Cherson commit une grande faute en ouvrant ses portes à un vainqueur superbe, en réclamant la protection de celui qui, d'un mot, pouvait l'asservir, n'en accusons que les circonstances. Cet état plus puissant que ses limites étroites ne semblaient le permettre, renfermait dans son sein des hommes à grand caractère. Le génie de cette petite nation la portait à la pratique des vertus. L'exemple des chefs réchauffait ce génie, et ce qu'on nomme l'amour de la patrie était porté jusqu'à l'enthousiasme. Les chefs ou *Protevons* composaient le sénat pendant la paix, ils étaient les généraux durant la guerre.

Cet état, consolidé en naissant par la sagesse de ses administrateurs, avait fait des progrès rapides. Une horde de Barbares le menaçait d'une destruction prochaine. Il fallait ou recevoir le joug que la férocité allait lui imposer, ou se mettre à la discrétion d'un grand homme qui pouvait être généreux puisqu'il était brave. L'amour de la patrie l'emporta; tout était perdu d'un côté, l'espoir surnageait de l'autre. Des Scythes, ennemis fanatiques de tous les étrangers, ne savent que détruire; un souverain puissant peut savoir conserver.

Démosthène s'était immortalisé en déclamant

contre Philippe, en réchauffant des foudres de son éloquence les âmes refroidies des Athéniens; les protevons de Cherson s'illustrèrent en démontrant que le véritable amour de la patrie devait être la sauvegarde de l'existence de ses habitans. « Si Mithridate, disaient-ils, exige de l'or et des » ôtages, c'est nous et non le peuple qui souffrira; » les Scythes, au contraire, nous égorgeront in» distinctement, et le voyageur étonné cherchera la » place où Cherson exista. » Le zèle des magistrats entraîna l'opinion générale, et l'appui de Mithridate sauva la république. Démosthène et les protevons n'étaient animés que par l'amour de la patrie, et néanmoins ils agissaient en sens opposé, parce que les circonstances n'étaient pas les mêmes pour les uns et pour les autres.

L'histoire, je le sais, précise dans les faits qu'elle présente, n'admet que peu de réflexions et point d'épisodes; mais quand on traite un sujet aussi froid que celui qui a précédé, lorsqu'on s'impose la scrupuleuse exactitude de laisser à ce sujet toute son aridité, de peur d'altérer le vrai, serait-on condamnable de ramener à quelques principes du ressort de l'histoire, et qui ont eu eux-mêmes des époques très-distinctes? L'amour de la patrie, par exemple, a eu ses âges aussi prononcés que ceux des mœurs. Rome a vu les bons principes naître, croître, se perfectionner, atteindre l'héroïsme qu'on ne peut conserver long-temps; se refroidir, décroî-

tre, disparaître, et devenir les jouets du ridicule et de l'impudeur. Quelques êtres privilégiés semblaient, il est vrai, les retracer dans chaque siècle, mais leur exemple restait sans effet, parce que l'impulsion était donnée, et la masse de la nation pervertie.

Cherson nous offre un amour de la patrie raisonné. Sera-ce un épisode, que d'en rappeler les principes, ou sera-ce un devoir d'historien que nous remplirons? Dans ce doute,

Amour de la patrie.

Ces mots, *amour de la patrie*, remplissent toutes les bouches et laissent souvent un vide affreux dans les cœurs. Celui qui aime la religion, le gouvernement, les lois, les usages de ses pères, aime sa patrie; celui qui les méprise est un factieux. L'homme qui tient à la beauté du climat, à la richesse du sol, à ses propriétés, à ses habitudes, s'aime plus que son pays. Il résulte de ces principes incontestables, qu'un égoïsme devenu général par la décadence des bonnes mœurs, est quelquefois confondu avec l'amour de la patrie.

Tout homme qui n'aime que ce qu'il possède, n'a que ses propriétés pour patrie : tout homme qui subordonne son intérêt personnel au bonheur de l'état dans lequel il vit, aime véritablement son pays.

Les proscriptions, la privation de la fortune, du

rang, font les martyrs de l'amour de la patrie: une âme ferme est plus forte que les événemens, qui ne peuvent l'abattre; l'honneur et la fidélité dédommagent de tout.

Des postes éclatans, des richesses subites, des hommages reçus, des inculpations imprévues, la discorde et la mort, se jouent alternativement des amis de l'innovation, dont le nom de la patrie est le prétexte. Il ne s'agit que de faussement interpréter le principe pour tout intervertir; dès lors, si la fidélité fait prendre les armes à ceux qui sont soumis aux lois et au chef, on les accuse de les porter contre leur pays. Qu'est-ce donc que la patrie? comment la définir? Nommera-t-on ainsi le territoire, les villes, les richesses? Supprimez l'attachement aux lois, le respect et l'obéissance dus au chef, séparez de la société la classe fidèle, que restera-t-il? les factieux et le sol.

Ainsi, dans les guerres civiles on donne le nom de vertu à l'opinion des révoltés; ce n'est pas alors le grand nombre qui décide du bon droit, il réside dans le cœur de ceux qui aiment véritablement leur pays.

L'esprit de révolte est à la raison ce que la fièvre est à la santé; toute révolte est un premier pas vers la destruction d'un état, toute fièvre peut être la première marche pour descendre dans la tombe.

L'esprit des révoltés est peint sur leurs bannières: on ne le retrouve que là et dans la licence. On

égorge au nom de la patrie ; c'est une mère qui assassine un grand nombre de ses enfans avec le poignard dont elle arma leurs frères. Dès lors le courage est séduit ; si le courage raisonnait, il se nommerait *valeur :* le soldat va combattre pour servir les passions de ceux qui le font marcher, et croit s'exposer pour son pays : si sa valeur était éclairée, elle lui conseillerait la fidélité, il ne s'armerait que pour elle ; il imiterait l'éléphant des Carthaginois qui, dans la plupart des batailles, se révoltait contre ses guides, et renversait les lignes de ceux qui l'avaient dressé au carnage.

On a très-mal dit, « malheur à l'état dont le » soldat raisonne ! » ce malheur n'existera que dans les cohortes révoltées. L'homme valeureux, l'homme d'honneur, l'homme juste n'a que la fidélité pour solution de son raisonnement ; cesse-t-il d'être fidèle, c'est à ce même raisonnement à l'éclairer sur son crime.

Lorsque dans sa colère, l'Éternel fait naître un prince faible, c'est le châtiment qu'il inflige à un état ; l'amour de la patrie ne peut en être altéré ; un orage, quelque violent qu'il soit, ne change point la surface de la terre ; il n'enlève que ses fruits.

C'est quand on l'a perdue, qu'on prise la santé ; c'est durant la tempête qu'on apprécie un ciel serein ; c'est quand il n'est plus, que l'on sent, que l'on déplore la perte d'un bon roi : mais toujours égal, l'amour de la patrie ne doit point éprouver

de variations ; il lie par les générations l'homme vivant à l'homme mort, et l'homme qui doit naître à celui qui existe ; leurs obligations, leurs devoirs, ont été, sont et doivent être les mêmes ; les interrompre, c'est attaquer le bonheur social, c'est ouvrir la digue qui contient les passions, et qui va former une cataracte de crimes.

La gloire serait une chimère si les héros qu'elle élève au-dessus des hommes, si les grands talens qu'elle célèbre, devaient perdre leur éclat au cri de la rebellion ! Que peuvent les hurlemens des factieux sur la mémoire d'un Marc-Aurèle, d'un Henri IV, d'un Pierre-le-Grand, d'un Turenne, d'un Richelieu, d'un Bossuet, d'un Racine ! L'amour de la patrie s'unit aux actions héroïques et vertueuses, au génie, au savoir de nos ancêtres : renoncer à leur gloire, c'est insulter à l'amour de son pays ! S'il était permis d'unir l'amour de la patrie à l'amour du sol, ce ne pourrait être que par respect pour les cendres de nos pères !

Un homme fidèle n'est plus le compatriote d'un révolté ; la patrie tient moins au lieu qui nous vit naître, qu'à l'amour raisonné que nous lui portons ; quoiqu'ils naissent parmi nous, notre pays est-il la patrie des Juifs ?

Ne soumettons pas les principes de l'honnêteté à la fougue de nos passions renaissantes ; ne fesons consister l'amour de la patrie que dans l'observation des devoirs, de la loyauté, de la fidélité, des vertus

qui ont le plus contribué à sa gloire, que dans un dévouement constant à ce que ses lois nous prescrivent, que dans une disposition habituelle de sacrifier nos intérêts personnels à ceux de notre pays. Si au contraire nous nommons *amour de la patrie* l'égoïsme, le trouble et la rebellion, nous arrachons les plus belles feuilles de notre histoire pour les remplacer par un tissu de crimes, nous insultons à la mémoire de nos aïeux en ne les imitant pas, et nous répondons des malheurs des générations présentes et futures.

Les souverains n'ont qu'un moyen de faire aimer la patrie, c'est d'être constamment fermes dans l'exécution du pacte social qui les unit à leurs sujets. Quand on viole un contrat originairement consenti par une nation, on commence par affaiblir son esprit, et bientôt on le détruit. Chaque peuple a une courbure naturelle, que ses mœurs et ses lois lui ont donnée; inclinez-la davantage, n'importe en quel sens, le ressort cassera. L'amour de la patrie doit être toujours séparé des mesures extrêmes; ce qui cesse d'être naturel lui devient étranger; même pour ajouter à sa gloire, il faut savoir réfléchir, combiner, peut-être même éviter de brillans résultats, fondés sur des moyens violens. (1)

---

(1) On doit se méfier de tous ceux qui affectent dans leurs discours un grand attachement pour leur patrie et pour les lois qui la gouvernent : il n'est qu'une manière de prouver qu'on les respecte, c'est de leur obéir.

La ville qui nous a vu naître, les lieux où notre enfance a coulé des jours heureux, les compagnons de nos jeux innocens, la première beauté qui porta dans nos sens le trouble, l'agitation, le désir et le bonheur, sont des souvenirs éternels : c'est le beau lointain de l'horizon de la vie, mais cela ne peut constituer l'amour de son pays : c'est pour elle qu'il faut aimer sa patrie, et non pour soi; on doit la considérer comme une réunion de gens fidèles, soumettant également à ses intérêts celui qui commande et ceux qui obéissent. On doit l'envisager comme la source du bonheur général d'où naît le bonheur particulier, puisque les variations qu'on lui ferait éprouver ne seraient indifférentes pour personne.

CHAPITRE XII.

Continuation du précédent.

La bonne foi régnait-elle dans l'abandon que les protevons firent de leur république en faveur de Mithridate? il est vraisemblable que non. Conduits par une nécessité impérieuse, ils lui obéissaient en choisissant le moindre de deux maux. Les magistrats se jetaient dans les bras du roi de Pont, comme dans un naufrage on saisit le premier objet qui se présente : c'était aimer sa patrie que d'empêcher sa destruction prochaine, et c'était agir bien sagement que de gagner un temps précieux : l'événement prouva qu'ils avaient bien raisonné.

(113 *ans avant* J.-C.) *Sciluros*, roi des Tauriens vers l'Occident, préféra opposer la force, et méprisa la politique : il comptait sur son courage, sur son expérience militaire, sur les secours de ses cinquante fils (1), et principalement sur sa réputation nouvellement assurée par la défaite des Scythes.

La place occupée par l'ancienne Chersonèse forme une partie de l'isthme qui unit la petite presqu'île à la grande; (2) une muraille élevée par les Héracliens fortifiait le passage qu'il fallait forcer; *Sciluros* avait de plus trois fortes citadelles, *Palacium*, *Cafum*, *Néapolis*. (3)

Tous ces obstacles s'opposèrent en vain au génie de Mithridate dirigeant des troupes bien disciplinées. *Sciluros* (4) périt avec ses fils. Le roi de Pont se rendit maître de la Tauride, et fit ajouter six cents tours à la muraille qui défendait l'isthme.

Par l'abdication de Paerisadès, Mithridate réunit aussi le royaume de Bosphore à la république de

---

(1) Apollonius lui en donne quatre-vingts; Plutarque aussi, *Traité du trop parler*, c. 29; Possidonius ne lui en accorde que cinquante. *Voyez* Strabon, l. 7.

(2) Cette muraille aboutissait au-dessus de Taphros; Assandre l'éleva.

(3) *Forma Léoni*, t. 2.

(4) C'est de ce roi que les Hollandais ont emprunté leur devise. Il présenta une baguette à chacun de ses fils, l'invitant de la rompre. Il unit toutes les baguettes et offrit le faisceau qu'on ne put briser. Plutarque, *ubi supra*.

Cherson ; il donna ces nouveaux états à *Macharès*, l'un de ses fils.

Cependant les choses changèrent de face en Tauride, par la victoire que *Lucullus* remporta sur le roi de Pont. Ce prince, dans une nécessité urgente, fait demander des secours aux Tauriens et aux Bosphoriens; mais *Macharès* préféra de trahir son père, au risque de perdre une couronne qu'il n'était pas digne de porter. Les Scythes de l'occident du Pont-Euxin aimèrent mieux s'expatrier sous la conduite d'Odin, que prendre parti dans une guerre dont le but était de les asservir. Odin quitta les bords du Borysthène et alla conquérir la Scandinavie. (1)

Pompée remplace Lucullus, bat Mithridate, s'empare d'Aspis (2), où étaient ses trésors. Toujours redoutable, puisqu'il ne perdait jamais ni le courage ni l'espoir, Mithridate hasarde un second combat, il est battu de nouveau, il se retire sur le Bosphore. Son fils prévoit la vengeance d'un père irrité, et se donne la mort. (3)

Par les mêmes motifs qui avaient déterminé

(1) Le nom d'Odin a été révéré en Suède, en Norwège et en Danemarck; il paraît beaucoup plus ancien que l'époque citée; il se rapportait aux héros de ces pays, et même à leurs divinités. Le chef des Scythes ne l'a vraisemblablement porté que plus tard. Nous y reviendrons.

(2) Plutarque, *in Pomp.* Appian, *in Mithrid.*

(3) Strabon, *ubi supra.*

Cherson à ouvrir ses portes à Mithridate vainqueur, elle les ferma au monarque vaincu; Théodosie, Phanagorie, tout le Bosphore l'imitèrent et se rendirent aux Romains.

(64 *ans avant* J.-C.) Pharnace, un autre fils de Mithridate et celui qu'il aimait le plus, abandonna son père. L'exemple de Pharnace entraîna la révolte de l'armée. L'horrible Pharnace oblige son père à s'empoisonner; ses états sont livrés aux Romains (1)

A jamais soit méprisée cette politique atroce qui récompense le parricide! Pharnace, dégouttant du sang de son père (2), est applaudi par Rome et nommé roi tributaire du Bosphore. Quelle confiance pouvait-on avoir dans un allié qui avait violé ce que la nature, la religion et la reconnaissance ont de plus saint? Aussi ce fils dénaturé fut-il un perfide qui essaya de secouer le joug de Rome. Jules-César (3) le battit, et Assandre, usurpateur

---

(1) Velleius Paterculus, l. 2, c. 40. Il faut lire ce dernier auteur pour prendre une idée des richesses qui devinrent la proie des Romains.

(2) L'effet du poison fut très-lent, Mithridate s'y était accoutumé : son fils le trouva encore respirant et lui plongea son épée dans le cœur. Quelle devait être la forte constitution de ce roi ! il s'était déjà poignardé, et par son ordre, un Gaulois lui avait traversé le corps avec son arme. *Voyez* Appien, *Mithrid.*, §. 117.

(3) Ce fut alors que César écrivit ces mots si fameux : *Veni, vidi, vici.*

du Bosphore, le tua par trahison (1). César aimait particulièrement un fils naturel de Mithridate, et aurait désiré le voir maître du Bosphore; mais il succomba en perdant une bataille contre Assandre. Celui-ci fut oublié sous le triumvirat; usurpateur d'un petit état, il profita de la lutte pour l'usurpation du plus grand des empires, et finit ses jours sous Auguste, aussi heureux que lui.

C'est ici le lieu d'observer combien cette époque de la défaite de Mithridate accéléra la chute de la république romaine, et combien elle fut fatale aux bonnes mœurs : un luxe effréné naquit des richesses immenses que valut la conquête de tant de provinces qui avaient alimenté le commerce de l'Orient et du Nord. On n'a jamais assez parlé des trésors de Mithridate. Ce prince, avec la hardiesse, l'intrépidité d'Annibal, avait comme lui voué une haine éternelle au peuple romain; mais son avarice et sa cruauté obscurcissaient ses talens militaires et la force de son caractère indomptable. On oubliait le grand homme, quand on le voyait piller les temples; on détestait ce caractère inflexible, quand on savait que son but était de tout s'approprier. Ce que l'Asie renfermait de plus rare, en bijoux, en pierres précieuses, Mithridate l'avait exigé de chaque prince avec lequel il traitait secrètement, et comme nantissement de son traité.

(1) Appian., *in Mithrid.*

Il avait su inspirer aux Asiatiques une si grande aversion contre la domination romaine, qu'il n'eut qu'à rendre public son projet de les combattre pour faire entrer dans ses caisses tout l'or dont l'Asie pouvait disposer (1). A ces moyens de ramasser des richesses immenses, il faut ajouter les confiscations qu'il se permettait, et la cupidité avec laquelle il traitait les vaincus. Pour concevoir jusqu'où allait son luxe personnel, il ne faut citer que le fourreau de son épée, estimé quatre cents talens (2), c'est-à-dire environ un million neuf cent mille livres de notre monnaie.

Si Lucullus s'enrichit, Pompée enrichit l'armée; les chefs rapportèrent à Rome les vases les plus riches, des urnes d'or entourées de pierreries. Les simples soldats avaient dans deux ou trois bijoux, de quoi faire la fortune de leur famille : le temple de Saturne, à Rome, regorgea de richesses, quoiqu'il ne renfermât pas la dixième partie de ce qu'on avait pillé. (3)

---

(1) Quel devait être le pouvoir de Mithridate en Asie : il s'appropriait son or et ses effets précieux; il disposait de la vie des Romains répandus sur son territoire au point d'en faire égorger quatre-vingt mille dans un jour; quinze mille Asiatiques étaient dans le secret, qui ne fut pas violé. Dion, Valer. Maxim. et Appian.

(2) Pline, l. 25, c. 2.; Plutarq., *Vita Pomp.;* Ammien Marcellin, l. 16.

(3) Velleius Paterc., l. 2, c. 40. *Fragmens Scyth.* du comte

Avec une aussi grande abondance de superfluités, les Romains acquirent le luxe des arts, sans néanmoins former des artistes; de même qu'un possesseur d'une belle galerie a le luxe des tableaux sans être peintre.

(54 *ans avant* J.-C.) Les Gètes s'emparèrent de Borysthénis : nous citons cet événement pour faire observer que le nom *gète* ou *goth* fut donné par les Romains, au même peuple que les Grecs avaient appelés *Scythes*.

Depuis que Cherson est devenue province romaine, jusqu'au règne d'Adrien, elle ne peut nous fournir que des faits relatifs à l'histoire ecclésiastique; plein de respect pour ces objets de notre culte, nous craindrions de ne pas les rapporter d'une manière digne de leur importance. Auguste avait envoyé Scribonius pour commander l'armée dans le Bosphore; ce chevalier romain épousa *Dynamis*, vieille princesse et veuve du dernier roi; il espéra, et par ce mariage et par la qualité qu'il prit de petit-fils de Mithridate, de monter sur le trône qu'Auguste l'avait chargé de surveiller. Les Bosphoriens le laissèrent agir, et l'égorgèrent dans le temps où il comptait le plus sur leur amitié. Scribonius était faible; un chef sans énergie est un pilote sans boussole.

Potocki, p. 80, t. 1. Pompée plaça dans le temple du Capitole la collection des pierres gravées. Pline, l. 37, §. 5; Strabon, l. 12 et 14.

Pendant le triumvirat, Antoine avait donné à son ami Polémon les royaumes d'Arménie et de Pont; Auguste y ajouta celui de Bosphore : le nouveau monarque épousa aussi cette *Dynamis*, dont la main semblait être un des attributs de la couronne. (1)

(14 *ans avant* J.-C.) Théodosie faisait alors partie des états du Bosphore ; Polémon ruina *Tanaïs* située à l'embouchure du fleuve de ce nom, mais il fut surpris par les Scythes qui occupaient la côte orientale des Palus Méotides, et qui le firent périr.

Pythodorès ou *Pithédinas*, seconde femme de Polémon, lui succéda; après elle vint *Cotys*, fils du roi de Thrace, qui fut remplacé par Sauromate I[er] (2). Sauromate II vécut sous Trajan; cet empereur fit en personne la guerre contre les Daces. « La Moldavie, la Valachie, les bords du Dniester, du » Bog, du Dnieper, reçurent des garnisons romai» nes. Trajan fut surnommé *le Dacique*, en faveur » de la victoire qu'il remporta sur *Décébale*, dernier

---

(1) Dynamis avait alors cinquante ans. Polémon était fils du rhéteur Zénon. *Voyez* Strabon, l. 12, p. 578; Dion, p. 407 et 538.

(2) Nous avans déjà annoncé que nous passerions sous silence les règnes sur lesquels nous manquons d'autorités : il doit en être ainsi des Rhespucoris I[er] et II[e], qu'on ne connaît que par deux médailles d'or.

» roi des Daces, et la colonne trajane fut élevée en » mémoire de cette expédition. » (1)

Pompée enrichit l'état par la guerre de Mithridate; les victoires de Trajan l'appauvrirent. Pompée combattit un ennemi puissant et possesseur de riches provinces; Décébale n'occupait que des déserts; il fallut les garder avec des garnisons d'autant plus fortes, que les Daces combattaient à la manière des Scythes, et qu'ils se réunissaient quand on les attendait le moins. La dépopulation de l'Italie fut causée par des transmigrations que Trajan autorisa : des soldats romains furent transportés jusqu'au bord du Tanaïs; là, bien loin de goûter cette heureuse indépendance, après laquelle soupire le vainqueur chez un peuple soumis, ils

---

(1) Pour saisir cette partie de l'histoire, il faut être bien fixé sur les noms des peuples, et ne pas faire occuper par les uns ce qui était le patrimoine des autres. Quelques auteurs prétendent que les Daces habitaient les bords du Danube, d'où ils se retirèrent en Norwège; peut-être ont-ils confondu cette émigration avec celle d'Odin. D'autres les confondent avec les Gètes, et par conséquent en font des Scythes.

Les Daces, vaincus par Trajan, avaient la même langue, les mêmes usages, les mêmes mœurs, que les Gètes et les Thyri-Gètes. On peut, je pense, assigner pour véritable situation à la Dacie, la Haute-Hongrie, la Transylvanie, la Valachie et la Moldavie. Par cette position, on ne la confondra pas avec la Dacie aurélienne, colonie fondée par Aurélien entre les deux Mœsies.

furent sans cesse en alarmes et harcelés par des nations grossières, mais jalouses de leur liberté. A ces désagrémens se joignirent ceux d'un climat différent et des privations multipliées. Ces conquêtes, après avoir coûté beaucoup de guerriers, beaucoup d'or, après avoir arraché à l'Italie ses ouvriers et ses cultivateurs, ne rapportèrent, comme le dit un moderne (1), que la connaissance d'un pays ignoré jusque-là et qu'on payait trop chèrement.

(*An* 123 *de notre ère.*) Adrien plaça Cotys II sur le trône de Bosphore. Cet empereur resserra les limites de l'empire, et leur donna pour bornes, à l'orient et au nord, l'Euphrate, le Phase et le Borysthène. La Méotide, la Tauride, les côtes septentrionales de la mer Noire furent abandonnées à des rois tributaires : Théodosie devint un désert, Dioscuriade cessa d'être l'entrepôt de la Tauride ; les Sarmates régnaient dans ce pays.

Cherson sentant combien il était intéressant pour elle, non-seulement de ne pas fléchir sous le joug de ces peuples, mais même de rester inséparablement attachée à Rome, refusa de recevoir des étrangers, et continua à se déclarer tributaire des Romains.

(*An* 132.) Antonin disposa deux fois du Bosphore : en premier lieu en faveur de Rimitaliès ou

(1) *Forma Leoni*, t. 2, p. 56.

Rhametaliès ; il l'accorda ensuite à Eupator (1). A dater de ce règne jusqu'à celui de Sauromate, fils de Rhescuporis, nous n'avons rien de bien avéré. (2)

(*An* 292.) Sauromate, quatrième fils de Rhescuporis (3), fut un conquérant. Son courage peu réfléchi lui fit entreprendre tout ce que l'ambition, dirigée par un génie ardent, peut oser. Il subjugua le Bosphore, franchit les bornes qui le séparaient de l'empire romain, battit Constance leur général, et défia Dioclétien leur empereur.

Constance conseilla à son maître d'ordonner à la république de Cherson de prendre les armes, et de porter la guerre dans le Bosphore.

Nous répétons cet ordre pour faire cesser le vide que nous avons trouvé jusqu'ici sur l'histoire de Cherson, et pour en tirer une conséquence bien naturelle. Puisque le chef de l'empire invite Cher-

---

(1) Lucien, dans *Toxaris*, raconte un roman qui ne peut se rapporter qu'à Eupator.

(2) Sauromate fut le premier roi sarmate; c'est vers ce temps que les Chersonites embrassèrent la religion chrétienne. Krünitz, *Encyclop.*, 53 ; Thoil, *Scite*, 415.

Ce fut à la mort de Cotys II qu'Arrien envoya à l'empereur Adrien son Périple du Pont-Euxin: Arrien, *in Periplo Ponti-Euxini.*

(3) M. Cari réfute un passage de Const. Porph., c. 57, *de Admin. imp.*, où il nomme Criscon, fils d'Or, à la place de Sauromate, quatrième fils de Rhuscoporis. *Hist. des rois du Bosphore*, p. 80 et 81.

son à combattre un ennemi déjà vainqueur des Romains, il est évident que cette république avait alors des forces proportionnées à l'accroissement de son territoire et de son commerce. Ainsi le silence gardé par les historiens ne prouve rien contre cet état; tout porte à le croire déjà puissant. Il défit les Sarmates et reconquit le Bosphore.

En récompense de la fidélité et du courage de la république de Cherson, Dioclétien supprima le tribut qu'elle payait à Rome, lui accorda divers privilèges, et la combla de marques de son estime. (1)

La paix avec les Sarmates ne fut pas de longue durée, puisqu'il paraît que Sauromate IV fut battu par Dioclétien (2). Peu après, les Chersonites défirent Sauromate V, et conquirent une portion de ses états.

Des succès plus brillans encore étaient réservés aux Chersonites : l'empereur Constantin les appela à son secours; ils battirent les Scythes sur les bords du Danube, et reçurent en récompense une statue d'or revêtue du manteau impérial. (3)

Cherson eut une autre guerre à soutenir contre les Bosphoriens : nous trouvons à cette occasion un exemple fameux de ces combats en champ-clos, institués par Satyre. Sauromate VI et le protevon

(1) Pline, *Hist.*, l. 4, c. 12.

(2) Hist. de la Tauride, t. 1, p. 383.

(3) Const. Porph., *de Admin. imp.*

de Cherson entrèrent en lice; le roi succomba, et les Bosphoriens furent affranchis (1). Cet état d'indépendance ne fut pas long, les Sarmates reparurent ayant Assandre à leur tête; mais ce dernier roi de Bosphore fut détrôné par les Huns. (*An* 376.) Avant de continuer l'histoire de la Tauride, il faut faire connaître ce peuple. (2)

---

(1) Const. Porph., *de Admin. imp.*, c. 53, donne le détail de ce combat. On le trouve aussi dans M. Cari, *Hist. des rois de Thrace et du Bosphore cimmérien*, p. 85.

(2) En terminant l'histoire du Bosphore, il faut regretter les lacunes qui se sont si souvent répétées. Ainsi l'Iconographie ancienne doit venir à notre secours; elle nous fait connaître les rois Rhuscoporis, Ininthimérus, Técranès, Tholhorses; mais on ne peut lier des événemens avec des noms propres. On a fixé à l'année 330 l'extinction des rois du Bosphore, et nous l'attribuons à l'an 376, sous le règne d'Assandre. Const. Porph., l. 53, p. 214, dit formellement que ce roi régnait sur le Bosphore.

Il est impossible de réfuter le témoignage d'une médaille reconnue pour antique; mais il faut aussi ne pas perdre de vue que dans chaque guerre, chacun prenait un titre à son gré, et que les divers partis frappaient des médailles au nom de leurs chefs. Il est de même très-possible que, suivant l'usage des Romains, les rois du Bosphore associassent leurs fils ou leurs frères à l'empire. Mais que conclure de toutes ces observations, si ce n'est que l'historien doit être exact, qu'il lui faut des preuves, et qu'il ne doit rien accorder aux probabilités.

La suite des rois du Bosphore, par le secours des mé-

CHAPITRE XIII.

Des Huns.

L'EMPIRE des Huns fut fondé par *Tchung-Goei* environ douze cents ans avant notre ère. Jusqu'à l'époque où régna *Démétrius Poliorcète*, fils d'*Antigonus*, on ne sait presque rien de ce qui concerne les Huns. Après la mort d'Alexandre, ses capitaines opprimèrent la Grèce. Dans cette confusion générale, sous le règne de l'ambition commune aux chefs de tous les partis, la Macédoine était restée au premier occupant; Pyrrhus, Poliorcète, Lysimaque, Séleucus se succédèrent presque sans interruption. Les Huns habitaient la partie de la Scythie qu'ils venaient de conquérir, et qu'on nomme *Tatarie*. Profitant des troubles qui divisaient les grandes nations, ils dévastèrent la portion de la Tatarie où ils ne s'étaient pas encore fixés, et poussèrent leurs conquêtes jusqu'aux rives de la mer Caspienne.

(*An* 376.) Sous le règne de *Valens* (1), ils se dirigèrent sur les *Palus-Méotides*, et laissant après eux des traces de sang et de flammes, livrant des combats toujours à leur avantage, traversant les

---

dailles, a été donnée par M. Cari, et après lui par M. Visconti.

(1) Ammien Marcellin, l. 2 et 4.

Palus, portant l'épouvante et la désolation chez les riverains du Tanaïs, ils conquirent la Tauride, subjuguèrent les Ostrogoths, s'emparèrent des provinces situées au midi du Dniester et au nord du Danube.

Les Huns faisaient partie de cette masse d'hommes qui se répandait par torrens, ne respirant que le pillage et le désordre. On les a vus sous Attila pénétrer dans l'occident de l'Europe, passer le Rhin, conquérir le nord des Gaules, prendre Orléans, et périr aux champs de Mauriac sous les coups d'Aëtius et de Théodoric.

Attila seul était aussi à redouter que son armée; sauvé du massacre général, il se retire en *Pannonie;* il fait partir des émissaires qui reparaissent bientôt avec des nuées de combattans; ce fut alors que les Huns donnèrent à ce pays le nom de *Hongrie*.

Avec ces forces nouvelles, Attila conçut des projets encore plus vastes, et communiqua son énergie à des hommes disposés à partager tous ses périls; il les lia par les sermens en usage entre eux, et fondit sur l'Italie. A la vue de cette race de gens inconnus, à leur costume, à leurs cris féroces, tout trembla devant eux : Aquilée fut détruite, Milan pillée, Pavie désolée; et celui qui se qualifiait *le fléau de Dieu*, tourna ses pas vers Rome. La dominatrice du monde eut recours aux prières et à l'humiliation; Valentinien acheta la paix par tous les sacrifices possibles, et la superbe Rome s'abaissa

jusqu'à devenir tributaire d'un barbare énergiquement féroce.

Attila rendit formidable le nom des Huns; il revint sur le Danube, où il forma le plan d'une nouvelle invasion des Gaules; sa mort renversa ce projet et laissa respirer l'humanité : il célébrait une orgie qui prostituait le nom de *fête*, et fut suffoqué par des liqueurs fortes dont il avait bu avec excès. (1)

Quels hommes devaient être ceux qui avaient un chef tel qu'Attila! Tout ce que l'art le plus horriblement barbare pouvait inventer pour rendre affreux était employé par les Huns. La beauté, que la nature leur avait refusée, car ils étaient petits et mal faits, aurait pu être remplacée par une tenue guerrière et par une grande propreté. Loin de là, ils se déchiraient le visage de manière que la barbe ne poussât qu'entre les cicatrices; ils découpaient la peau de leur front afin qu'elle retombât sur le nez, quelquefois elle couvrait les sourcils. Mauvaise foi, fourberie, haine éternelle, parjure, cruauté, violence, n'inspiraient parmi eux aucun sentiment de reproche, aucun sujet de mépris; ils ignoraient jusques aux mots de religion et d'humanité. Une seule vertu pour eux c'était l'amour de la guerre.

---

(1) Consultez les *Fragmens sur la Scythie*, ouvrage rempli d'instruction, du comte Jean Potocki, t. 2, p. 60.

Lisez sur les Huns, Prosper, Gibbon, Jornandès, Procop.

Leur vie était errante, les plus grandes fatigues ne leur coûtaient rien, l'espoir du pillage aplanissait tout et faisait tout supporter. C'est ainsi qu'une passion dominante entraîne toujours les hommes, et embellit jusqu'aux difficultés qu'ils doivent surmonter pour la satisfaire.

Quelques racines, et de la chair crue ou seulement mortifiée sous la selle de leurs chevaux, composaient leur nourriture : ils combattaient sans ordre en poussant de grands cris; leurs chevaux légers les fesaient disparaître un instant, puis ils retombaient par milliers sur l'ennemi qui les croyait en fuite et vaincus (1). Des chariots couverts de tentes transportaient leurs femmes et leurs enfans : souvent, dans une mêlée, les femmes abandonnaient le camp et marchaient à l'ennemi ; leur costume différait peu de celui des hommes auxquels elles ne le cédaient ni en courage ni en malpropreté.

Une beauté devait avoir la tête large, les épaules carrées, la taille forte et la jambe très-fournie : il faut convenir que les Italiennes qui suivirent, de bonne volonté, les Huns dans leur retraite, avaient ou une grande envie des voyages, ou des goûts bien dépravés.

---

(1) Les Romains redoutaient cette méthode de combattre; aussi ils ne campèrent plus sans se fortifier, même en pleine marche.

CHAPITRE XIV.

Depuis la destruction du royaume de Bosphore jusqu'à la révolte de Cherson contre l'empereur Michel Ducas.

Un intervalle de près de deux siècles sépare les événemens concernant Cherson. *Constantin Porphyrogenète* s'est égayé en faisant le récit d'une conspiration que son invraisemblance ne nous a pas permis de décrire. (1)

Les empereurs d'Orient étaient les suzerains de Cherson; ils ne changèrent ni son gouvernement, ni ne portèrent atteinte à ses priviléges.

Cependant, depuis la domination d'Attila en Tauride, on trouve encore des peuples nouveaux désignés sous vingt noms différens : ceux qui eurent le plus de succès furent les Hongres, les mêmes que les Huns, et qui sont la vraie souche de la nation Hongroise. Ces Hongres étaient les plus vaillans de leur temps; ils furent recherchés des Romains, des Persans, et très-redoutés.

(*An* 536.) Les Huns, Hongres, ou Ongres, mirent le siége devant Cherson; cette ville eut à

---

(1) Il était libre à cet historien de faire des contes, il nous est également libre de n'y point croire. On trouve ce roman dans l'histoire de la Tauride; le sage auteur de cette histoire en doute aussi. Tom. 1, p. 278 et suiv.

souffrir et les horreurs de la famine et la férocité des attaquans qui y pénétrèrent plusieurs fois, sans en rester absolument les maîtres. Aidés par Justinien, les Chersonites réparèrent leurs pertes.... Nouveau silence de l'histoire sur Cherson ; nous ignorons même si les *Chazares* s'en emparèrent, après avoir expulsé les Hongres.

(*An* 695.) Justinien II fut exilé à Cherson, mutilé par Léonce qui usurpa le souverain pouvoir, et qui, non content de l'exil de son prédécesseur, le fit raser et renfermer dans un monastère.

Absimare Tibère succédant à *Léonce*, Justinien sentit renaître une espérance que quatre années de détention n'avaient pas détruite. Les Chersonites pensèrent qu'il était de leur politique de l'empêcher de fuir, pour ne pas s'exposer à la vengeance de Tibère. Instruit de leurs mauvaises intentions, Justinien les prévint, et se réfugia chez *Busiros*, roi des Chazares, dont il épousa la sœur.

(*An* 701.) Cette jeune princesse l'avertit que les ambassadeurs de Tibère exigeaient à prix d'argent qu'il fût livré mort ou vif. Elle ajouta qu'il était inutile et même dangereux de tâcher de gagner son frère ; il aimait trop l'argent pour que l'amitié, la parenté, l'hospitalité violée balançassent chez lui l'amour de ce métal. Justinien, heureux dans toutes ces retraites précipitées, se rend chez le roi des Bulgares, qui lui fournit une armée, et l'aide en peu de temps à remonter sur le trône.

En évitant le récit de la prétendue conspiration contre Cherson, nous avons craint de rapporter un roman : ce qui précède y ressemble beaucoup; mais tant d'autorités l'appuyent qu'il faut bien y croire, quoique avec quelques observations. Les Chersonites ne savaient pas garder un secret; ce Justinien devait être très-leste, quoique mutilé; Buziros ne savait que faire de sa sœur, pour la donner à un proscrit; on peint ce monarque comme aimant l'argent, et il s'allie à un prince dépourvu de tout; changeant de principe, il va consentir à sacrifier son beau-frère; la jeune princesse accepte sans opposition un époux proscrit, disgracié, défiguré, elle que son âge et son rang destinaient à un meilleur choix; le roi des Bulgares a une armée prête à marcher, des généraux habiles, et de grandes victoires à leurs ordres; puisqu'un vaste empire ne se conquiert pas en vingt-quatre heures, telles sont nos objections : il est constant que Justinien remonta sur le trône en 701; prit-il cette route? (1)

A peine rétabli, son ingratitude se montra dans toute sa noirceur; il trahit le roi des Bulgares, et, animé du désir de la vengeance, il jura la ruine de Cherson.

Autant on souffre de voir un prince injuste, ingrat et cruel, trouver des instrumens à ses passions,

---

(1) Consultez Zonaras, t. 2; Nicephor Grégoras, p. 28; Théophanes, p. 313; Constantin Porphyr.

autant on jouit de voir ses projets odieux retomber sur leur auteur. Le protevon de Cherson et les principaux magistrats, chargés de fers, sont conduits devant l'empereur. Il demande si la jeunesse a été égorgée; on lui répond qu'on la réserve pour recruter l'armée qui a beaucoup souffert, et que le reste sera réduit en esclavage. Furieux, il expédie contre Cherson de nouvelles forces; une violente tempête engloutit ses vaisseaux avec soixante-dix mille hommes (1). Rien ne peut arrêter cet homme féroce, ni une ville désolée, ni des campagnes ruinées, ni des milliers d'innocens égorgés, ni la perte subite de son armée submergée; il prépare de nouveaux moyens de carnage et de destruction.

Cependant Cherson a eu le temps de se reconnaître, de se fortifier, de s'allier avec le roi des Chazares; le malheur public crée des soldats, les femmes partagent les travaux; les voisins accourent pour éviter un sort commun. Le désespoir bien dirigé est capable de tout; il sauva Cherson.

Justinien avait exilé dans cette ville un Arménien nommé *Bardanès*, homme d'esprit, bon militaire, et qui avait rendu de grands services à l'empereur. Les Chersonites le choisirent pour leur chef, et ce fut lui qui, tempérant leur courage,

---

(1) On se persuade avec peine qu'il fallût tout ce monde pour réduire cette ville déjà soumise, sans armes et sans chefs.

les conduisit à la victoire par la bonne intelligence et la discipline. Élie, autre chef des Chersonites, avait été général des gardes de l'empereur; c'était un capitaine franc et loyal, qui ne flattait jamais : on réussit rarement dans les cours avec un caractère pareil. Élie avait déplu et fut exilé.

Aussitôt que Justinien apprit que Cherson se préparait à une vigoureuse résistance, et que le roi des Chazares embrassait sa cause, il acheva de se déshonorer en livrant en sa présence la femme d'Élie aux plus vils de ses gens, et en envoyant son chancelier faire des excuses au roi, lui proposant de partager l'empire avec lui.

Quand un souverain a violé des traités, lorsque son caractère ambitieux, féroce, vindicatif, est généralement connu; lorsqu'il ajoute l'ingratitude à ses autres défauts, il ne peut exciter que la terreur s'il est le plus fort, que le mépris s'il succombe. Le roi des Chazares répondit « qu'il n'avait » point d'excuses à recevoir puisqu'on ne l'avait » pas offensé; mais qu'il perdrait plutôt sa cou» ronne que de l'augmenter de tout l'empire d'O» rient en commettant une injustice (1). » La générosité de Buziros fait encore mieux ressortir la turpitude de Justinien.

(1) C'est ce même *Buziros* auquel on fait jouer un rôle bien différent dans cette fuite de Justinien, et que nous avons taxé d'invraisemblance.

Maure, son général, donne l'assaut à Cherson. Le roi des Chazares vole au secours de la place; l'empereur demande à négocier : on lui fait dire que chaque traité consenti par lui est un acte de perfidie de plus; les troupes de Justinien sont taillées en pièces; Bardanès est salué empereur par les Chersonites et les Chazares réunis. Ces mêmes hommes, naguères au désespoir, triomphent aujourd'hui; ils poursuivent Justinien jusqu'à Constantinople, où il perd la vie pour le repos des nations et le bien de l'humanité. (1)

Il paraît que l'union continua d'exister entre les Chazares et les Chersonites jusqu'à la destruction de la république de Cherson.

Ennuyé de la forme du gouvernement de Cherson, un certain *Pétronas* conseilla à l'empereur de le réformer : ce conseil n'avait pas le bien de l'empire pour but principal. On apprit bientôt que Pétronas ne désirait faire établir des préteurs à Cherson que pour être nommé à cette place.

(*An* 840.) « L'empereur goûta cette idée, en » récompensa l'auteur en le nommant gouverneur, » et érigea la province de Cherson, composée de » toutes les villes grecques de la Tauride et de la » Zichie, soumises à la domination impériale jus-

(1) *Voyez* sur tout ce qui précède, Nicephor Grégoras, p. 20; Zonaras, t. 1; Glycas, p. 281.

» qu'à la rivière de Couban, quoiqu'elles payassent » un tribut aux Chazares. » (1)

(*An* 988.) Depuis ce temps l'histoire de Cherson est fondue dans celle de l'empire; il n'existe que peu de faits qui lui soient propres; et parmi ceux-ci, le plus remarquable et celui qu'il convient le mieux à mon sujet de traiter, c'est la conversion du grand-duc de Russie, Wladimir-le-Grand.

Présenter un événement comme certain, quand on a des motifs de douter du lieu où il s'est passé, c'est en imposer aux autres ou se faire illusion à soi-même. Le doute n'existe point sûr la conversion du prince, ni sur l'époque où elle arriva, mais uniquement à l'occasion de la ville qu'il assiégeait alors. Sans rien décider, nous allons rassembler les faits.

Cette ville était-elle Cherson ou Théodosie? Les historiens sont partagés à cet égard; mais ils s'accordent sur le temps et les travaux faits devant la place (2). Ils conviennent tous de la trahison d'un moine, qui attacha un billet à une flèche pour instruire Wladimir du moyen de couper la communication des eaux aux assiégés.

S'il est égal, pour la rectitude des événemens suivans, que ce fût l'une ou l'autre de ces deux villes, cette égalité cesse, et pour la vraisemblance

---

(1) Hist. de Tauride, p. 296.

(2) *Voyez* Lomonossow, année 988, p. 205.

et pour l'exactitude dans l'exposition des faits.

Taman appartenait aux Russes; Théodosie avoisinait cette île. Il est probable que l'expédition devait commencer par la ville dont il leur était le plus facile de faire les approches. L'avis donné par le moine s'accorderait même avec la distribution des eaux dans les fontaines de la ville, par le grand réservoir encore existant, et auquel les montagnes fournissaient un volume d'eau très-considérable.

D'un autre côté, les Russes pouvaient conquérir Caffa ou Théodosie, sans en être plus avancés pour cela. C'eût été en pure perte qu'ils eussent sacrifié du temps et des hommes : le siége de Cherson était d'une bien autre importance, et la prise de cette place assurait la conquête de la Crimée dont elle était le boulevard.

Il ne fallait être ni moine, ni magicien, pour instruire Wladimir de détourner les eaux de Cherson, puisqu'elles y venaient par des aquéducs souvent extérieurs.

Un autre fait est également mal présenté au sujet de cette conversion. On prétend que Wladimir demandait à main armée la sœur des empereurs Bazile et Constantin. (1)

---

(1) Il n'y a ici qu'une petite difficulté à lever, c'est que ces empereurs n'avaient pas de sœurs, et que la fille du roi des Bulgares, nommée *Anne*, était seulement leur nièce.

On ne peut nier que la conversion dont on va rendre compte n'eût lieu à Cherson, que ce fut dans cette ville que la princesse Anne se rendit et fut épousée par Wladimir. (1)

Le grand-duc de Russie était pour son siècle ce que Pierre-le-Grand fut pour le sien; il ne bornait pas son ambition à savoir vaincre, il voulait, de plus, gouverner sagement. Un obstacle éternel s'opposait à ses vues ou en arrêtait les progrès: cet obstacle était le paganisme; il n'offrait aucun frein à l'humeur farouche de ses soldats; il manquait à leur âme courageuse ce lien d'amour, d'espérance, de subordination, que le christianisme seul peut donner.

Wladimir avait fait parcourir une partie de l'Europe par des gens éclairés; il leur avait recommandé de choisir des hommes sages dans chaque religion et de conférer avec eux. A leur retour il se décida pour la religion grecque.

Pourquoi veut-on sans cesse diminuer la gloire d'un grand homme? Qu'il est vil cet esprit de jalousie ou de contradiction, qui loin d'obscurcir les actions d'éclat ne sert qu'à les relever davantage! Pourquoi veut-on que celui qui a eu la sagesse d'éclairer son peuple, pour ajouter à son

---

Wladimir demanda cette princesse au roi son père, comme l'usage le prescrit dans tous les pays.

(1) L'historien Nestor ne laisse aucun doute sur ce fait.

bonheur, ait eu la faiblesse d'être uniquement séduit par la pompe des cérémonies religieuses? Les connaissait-il ces cérémonies, lorsqu'il forma la noble résolution d'établir des rapports religieux entre l'Éternel et son peuple? Si Wladimir eût été un prince que l'éclat seul pût séduire, il n'avait pas besoin de choisir des hommes instruits pour ses envoyés dans les cours étrangères dont il désirait connaître les cultes; il lui suffisait de faire voyager son maître de cérémonies.

Ce n'est pas que la pompe réunie à la pureté du dogme, à l'excellence de la morale, nuise à la religion; on ne saurait reconnaître par trop de magnificence ce qu'on doit à l'Être suprême qui nous accorda la faculté de penser, de l'adorer et de nous humilier devant lui. Mais si la religion grecque n'eût eu que de l'appareil, elle n'aurait jamais atteint le but que le grand homme se proposait dans l'exercice public de son culte.

Plus ridiculement encore, on a essayé de jeter un vernis de plaisanterie sur la manière dont le grand-duc de Russie s'y prit, pour avoir des prêtres et se procurer des instructions sur la religion chrétienne. On a cru avoir bien de l'esprit, avoir fait un grand effort d'imagination en disant, « qu'à la pointe de son épée il avait conquis le » christianisme, en déclarant la guerre aux em» pereurs de Constantinople. » Dans quelle piscine de bêtise a trempé sa plume, celui qui le

premier traça ces absurdités! ignorait-il les principes de cette religion sainte, dont les pontifes allaient au-devant des catéchumènes qu'ils instruisaient avec zèle et admettaient avec transport au sein des croyans en Jésus-Christ? De quelle nécessité fallait-il employer les armes pour être admis au nombre de ces mêmes fidèles réunis par l'esprit de paix?

Avec un certain nombre de réflexions aussi sensées que celles que nous venons de combattre, on composerait une histoire en forme de diatribe, et accommodée aux passions de celui qui l'écrirait.

Romain, fils de l'empereur Constantin, conclut un traité avec le grand-duc; il se trouve dans toutes les histoires de Russie. Ce traité eut lieu par la crainte des armes russes, qui, à l'occasion de divers griefs, menaçaient la Crimée. Lorsque le grand-duc eut retiré ses troupes, l'empereur de Constantinople recommença ses tracasseries, et c'est de cette époque que datent les projets hostiles de Wladimir.

(*An* 988.) Maître de la Crimée, il pouvait y dicter des lois; il ne demanda qu'une alliance. Ayant reçu le baptême des mains de l'évêque Michel, il épousa la princesse Anne, nièce des empereurs. Son armée embrassa la religion chrétienne; il abandonna ses conquêtes, et rapporta dans ses états ces principes du christianisme, applicables à tous les gouvernemens, parce que

le caractère divin qui les constitue, a pour but le bonheur de tous les hommes.

On éprouve de nouveau une interruption dans l'histoire de Cherson.

(*An* 1078.) Les Chersonites se révoltèrent contre l'empereur Michel Ducas. On donne plusieurs motifs à cette révolte; aucun n'est prouvé.

Nous touchons maintenant à l'époque où les Génois déployèrent dans la mer Noire leur courage, leur industrie commerciale, et peut-être cette subtilité qu'on leur a long-temps reprochée; aussi tous les événemens qui vont amener la destruction de Cherson serviront-ils à élever la domination génoise.

CHAPITRE XV.

Établissement des Génois en Tauride; suite de l'histoire de Cherson jusqu'à la conquête que les Génois en firent.

Combien il eût été intéressant de pouvoir lier à l'histoire de la Tauride en général, celle de Théodosie ou Caffa! Comment est-il arrivé que des auteurs si diffus, pour conter des fables, se soient tus sur une ancienne colonie à qui l'heureuse situation et la fertilité avaient mérité le surnom de *Don de Dieu*. (1)

---

(1) Scylax de Cariandre, p. 7; Strabon, l. 7, p. 309.

On a déjà vu que l'événement le plus ancien concernant Théodosie remonte à quatre cent sept ans avant notre ère, c'est-à-dire au siége qu'en fit le roi de Bosphore (1). On se rappelle également qu'il fut le port où Leucon embarqua d'immenses fournitures en grains destinées pour Athènes.

Ce furent les Mylésiens qui la fondèrent (2). La nuit des temps couvre et cette fondation et les siècles qui la suivirent.

Tandis qu'on a beaucoup de détails sur Cherson et le royaume de Bosphore, tandis qu'on retrouve cent fois ces deux noms dans l'histoire de la Grèce, l'étonnement redouble de ne jamais rien lire de relatif à une ville considérable, très-peuplée, et située de manière à attirer à elle le commerce des deux côtes de la mer Noire, comme elle devait favoriser celui des Palus-Méotides.

Quelle est l'époque où les Génois s'établirent pour la première fois en Crimée? C'est une question bien difficile à résoudre. Les Génois ont été meilleurs négocians qu'historiens.

Est-ce sur les ruines de Théodosie que Caffa s'est élevée? On est généralement convenu de le croire, quoiqu'il y ait quelques opinions contraires. (3)

---

(1) *Voyez* le chap. II de ce vol.

(2) Scylax, *ubi supra.*

(3) Vossius, p. 143; Le Quien, *Orbi chris.*, t. 3, p. 1103; Sanson; Georg. Stella, *Annal.*, an 1357; Giustinian., *Annal.*, l. 4, ignorent l'époque de cette révolution.

Sans prétendre fixer irrévocablement le temps où les Génois prirent possession de Théodosie et de son territoire, on croit néanmoins pouvoir le faire remonter à la fin du onzième siècle; on pourrait même l'affirmer par des faits historiques : mais puisque plusieurs écrivains retardent l'époque de cet établissement, il faut motiver notre opinion.

Vers la fin du onzième siècle, on se croisa pour la guerre de la Palestine. Les Génois y déployèrent de grands talens pour la navigation; mais ils en possédaient de plus grands encore pour le commerce. L'expédition sainte fut malheureuse pour tous les croisés, les seuls Génois surent la rendre utile : ils virent des yeux de la foi tout ce qui se rapportait à elle, et découvrirent avec les yeux de l'intérêt ce qui se rapportait à lui; ils acquirent dans le Levant les connaissances qui leur manquaient; ils spéculèrent non comme des héros, mais comme des marchands. De là naquirent leurs vues sur la Silicie, l'Ionie, l'Archipel et la Propontide, où ils fondèrent des colonies. Loin de rester en aussi beau chemin, ils renforcèrent l'esprit de calcul par l'esprit de probabilité; car il était vraisemblable que les marchandises de leur pays, que les ouvrages de leurs fabriques auraient également cours sur les rives de la mer Noire; ils y entrèrent. Cette mer, si redoutée par l'inexpérience, ne leur offrit aucun obstacle : ils visitèrent le golfe du Bosphore, et ré-

solurent d'accaparer le commerce des Scythes (1). Ce fut par les meilleurs procédés, par les prévenances les plus multipliées, qu'ils se concilièrent la bienveillance des chefs et qu'ils obtinrent un petit territoire ; on pouvait s'en rapporter à eux pour savoir choisir sa situation.

Avec du courage, de l'adresse, des moyens insinuans et des marchandises nouvelles pour les peuples qui les reçurent, ils eurent le talent de les persuader, et trouvèrent les occasions de s'agrandir. S'intriguer, se rendre utile, savoir profiter de la simplicité des Scythes, n'était qu'un jeu pour des Génois.

En arabe, le nom *caffer* voulant exprimer un infidèle, on pourrait supposer que le nom de *Caffa* ne fut pas donné par les Génois, qu'ils le reçurent ou des Arabes ou de ceux qui leur permirent de s'établir chez eux. Que leur importait le nom? ils s'en tenaient à la solidité de la colonie qu'ils fondaient.

(*An* 1093.) Un fait dont tous les historiens conviennent va jeter quelque lumière sur cette fondation, et la faire remonter à la fin du onzième siècle ; Wladimir II conquit une grande partie du pays environnant Caffa, et vainquit dans un combat singulier le général des Génois, le fit prisonnier, s'empara de son bonnet enrichi de brillans, de sa

(1) Nicéphor Grégoras, lib. 13, c. 12.

ceinture et d'une chaîne d'or. Cette chaîne fut consacrée à l'inauguration de ses successeurs, et se nommait *barme* (1). On objecte que « le grand- » duc Waldimir II ne fit jamais la guerre en Tau- » ride (2); qu'il mourut en 1125, n'ayant régné » que douze ans, et que, par conséquent, le défi » de l'an 1093 ne peut le concerner. » Je pense, au contraire, que ce fut Wladimir II qui combattit. Je vais appuyer mon opinion.

Wladimir II mourut âgé de soixante-onze ans (3); il abandonna en 1093 une expédition commencée avec honneur, pour marcher au secours de *Sviatopolk* (4); celui-ci fut complétement battu par les *Polovtzys* à la bataille de *Trépole*.

L'expédition de Wladimir avait lieu en Tauride; la principauté de *Tchernigof* était l'apanage du prince et voisine de Tauride; en 1093 il ne régnait pas et n'était âgé que de trente-neuf ans : il est donc bien vraisemblable qu'un homme, dans la force de sa constitution, en tue un autre. S'il est mort à soixante-onze ans, en 1125; s'il n'a régné que douze ans, il n'est monté sur le trône que vingt ans après avoir défait en champ clos le général génois. Tout se concilie, et non-seulement il

---

(1) Herberstein, *Comment.*, p. 22.

(2) Schtscherbatow.

(3) Nicou.

(4) Fils d'Iziaslaw.

n'y a plus d'anachronisme; mais je trouve se confirmer par là l'opinion que j'ai adoptée, de placer l'établissement des Génois à la fin du onzième siècle. (1)

Ce qui a induit à erreur les historiens que je viens de réfuter, c'est qu'ils ont ignoré sans doute que Caffa étant tombée dans les mains des Tatars, les Génois ne la reconquirent qu'en 1266 (2). C'est bien certainement cette seconde conquête qu'ils ont cru être la première prise de possession. (3)

Les Génois seraient-ils venus avec une flotte pour attaquer les naturels du pays, les vaincre et s'etablir chez eux de vive force? Alors les procédés honnêtes, les attentions délicates qu'on attribue aux Génois tombent d'eux-mêmes. Quel vainqueur a des égards outre mesure pour des vaincus? Ces mêmes Génois n'ont-ils pas débuté dans la fondation de toutes leurs colonies par des voies de douceur et en mettant en jeu les intérêts d'un commerce réciproque? A d'aussi grandes distances de leurs foyers, d'où ils ne pouvaient attendre que des secours tardifs, n'eût-il pas été très-impolitique de pretendre s'établir par la force? Un début de ce genre eût effarouché tous les riverains, ils n'auraient vu alors que le but bien déterminé de les

(1) Uberti, p. 626; *Hist. univ. de la soc. anglaise*, l. 24.
(2) Hist. univ., t. 16, p. 590.
(3) Olderico, p. 126-144.

asservir sous le prétexte de commercer avec eux.

Après avoir essayé de démontrer l'époque à peu près précise de la fondation de Caffa, passons à son gouvernement, à son commerce et à ses exploits.

Un consul, deux conseillers, un chancelier composaient, dans le principe, les magistrats de cette colonie. Leur nombre s'accrut par la suite avec l'augmentation du territoire, du commerce et du pouvoir.

On n'est pas d'accord sur la durée des consulats : étaient-ils changés tous les ans, ou seulement après trois années d'exercice ? Le grand nombre des consuls ferait croire à la première version : l'exemple du doge *Montaldo* le prouverait. Il envoya à Caffa, Spinola, Cazano et Grimaldi, afin qu'ils se succédassent dans le consulat. (1)

Le pouvoir de ce consul était très-étendu. On en peut juger par la lettre qu'écrivait au pape Eugène IV le consul Paolo (2) ; ce fut lui qui contribua à la réunion de l'Église arménienne à la latine (3). Le pape le fit son écuyer d'honneur et le créa comte palatin.

Le consul de Caffa était le chef de tous les établissemens des Génois dans la Tauride. Les dignités de chapelain, de syndic, de commandant, de

---

(1) Stella, *Annal.*

(2) *Act. concil. Florent.*, part. 3, p. 1215.

(3) *Galanus de Armenis*, t. 3, c. 30, p. 523.

maître de Caffa, ne furent créées que lorsque les fonctions se multiplièrent par l'accroissement de la population.

Ces syndics, nommés *sindicatori*, avaient divers caractères : les uns étaient envoyés de Gênes pour scruter la conduite du consul; souvent même ils étaient revêtus de pouvoirs ministériels, comme le prouve le traité qu'ils conclurent avec les Tatars, en 1387; les autres s'élisaient à Caffa, et leur juridiction embrassait soit le maintien des lois, soit le bon ordre de la colonie.

Deux autres magistrats, sous le nom d'officiers de la campagne et d'officiers de *Gazaria*, terminaient les petites contestations dans l'intérieur du pays et à Caffa même (1). Il est vraisemblable que ces officiers étaient spécialement chargés de la police.

Le commerce que les Génois faisaient à Caffa était très-étendu. Il fournissait l'Europe des marchandises du Nord, et versait de grandes richesses dans les caisses de la mère-patrie. On voyait accourir à Caffa des marchands de toutes les régions environnantes, pour y recevoir les objets venus de Gênes et y transporter ceux que les Génois exportaient (2). Cette ville fut alors le magasin de la mer Noire et de celle d'Azow. Les blés y abondaient avec une telle profusion, que ce commerce seul

(1) Giustiniani, l. 5, fol. 179.

(2) Gregor., l. 4, c. 7,

eût enrichi plusieurs villes. Elle se constitua l'entrepôt des pelleteries; elle fournit des peaux tannées, des laines, des poissons secs, du miel et tout le sel que rendaient les lacs de Pérékop (1). Les caravanes d'Astracan prirent cette direction et apportèrent à Caffa les marchandises de l'Inde.

Non contens d'autant de ressources, les Génois y ajoutèrent le trafic des esclaves; l'intérêt l'emportait sur l'humanité : ils citaient l'exemple des Grecs qui avaient autrefois suivi avec succès ce commerce repoussant, sur les mêmes côtes et dans les mêmes vues. Les Génois portèrent leur avidité si loin dans ce genre de coupable industrie, que le sultan d'Égypte fut tenté d'en partager les profits. Il obtint de l'empereur Michel Paléologue la permission de faire entrer une fois l'an ses marchands dans la mer Noire : d'abord ils y prirent en échange de leurs marchandises des hommes de bonne volonté pour composer la milice égyptienne, puis ils acquirent des esclaves vendus par leurs maîtres, ou par de plus forts qu'eux (2). Bientôt après ils n'eurent que les Génois pour commettans, et des milliers d'infortunés allèrent arroser de leur sueur et de leurs larmes un pays brûlant qui ne fut pour eux qu'une terre de souffrance.

Depuis long-temps Cherson s'était emparée du commerce de presque toutes les villes de Crimée.

(1) Broniow.

(2) Gregor., l. 4, c. 7.

Mieux gouvernée, plus forte, plus riche, il était naturel qu'elle profitât de tous ces avantages. *Soudag* s'élevait néanmoins. Aussitôt Cherson sollicita des priviléges exclusifs, qui lui furent refusés; Caffa eut tout le profit de cette lutte : la nouveauté de son commerce attira les étrangers. L'amour du nouveau séduit toujours les hommes, l'expérience ne les en guérit point. Eh! combien de charmes ajoutent à cette nouveauté l'intelligence, la souplesse, la prévenance de ceux qui savent la faire aimer! Dès lors Cherson déclina, et Caffa sa rivale s'enrichit de ses pertes.

(*An* 1289.) La décadence d'un état n'est qu'un assemblage d'événemens qui lui sont funestes; une imprudence, un acte de faiblesse, un esprit d'égoïsme, une faute en politique, avancent sa chute avec une rapidité proportionnée à la pente vicieuse de son esprit public. Nous ignorons ce qui se passa à Cherson pendant plus d'un siècle : nous pouvons néanmoins conjecturer que cette république déclinait sensiblement, puisqu'en 1289 Paul Doria, étant consul à Caffa, en imposait déjà à toute la Tauride, et donnait des lois aux hordes des Tatars dont elle était environnée.

Cette même année, la ville de Tripoli (1) fut assiégée par le soudan d'Égypte : les habitans de Caffa décidèrent d'aller au secours des assiégés; ils

(1) Oderico, p. 164.

équipèrent trois galères, et s'engagèrent à supporter les frais de cette expédition, si le gouvernement de Gênes la désapprouvait. Arrivés en Chypre, ils apprirent la reddition de la place; ils firent voile vers l'Arménie, et s'emparèrent d'un vaisseau maure.

Gênes, alors en paix avec l'Égypte, blâma la conduite de Caffa, mais elle satisfit aux frais de l'armement.

On trouve dans ce fait une preuve certaine du degré de puissance que Caffa avait atteint. On n'est point redoutable à ses voisins, et l'on ne peut disposer de ses forces pour en transporter une partie comme auxiliaire, sans avoir déjà acquis une consistance très-importante. De bonne foi, obtient-on cette consistance dans les commencemens d'un établissement? Ne faut-il pas beaucoup de temps pour s'installer, s'organiser, assurer son existence politique par la création de lois sages; sa force, par leur exécution? Ne faut-il pas que cette force soit devenue assez redoutable pour inspirer du respect à ses voisins, et pour être en état de secourir un autre état, à plus de quatre cents lieues d'éloignement? Ceux dont nous combattons les opinions sur l'époque de la fondation de Caffa, ne lui accordent que vingt-quatre ans d'existence, quand ces choses se passèrent. (1)

(1) Schtscherbatoff, d'après plusieurs autres, dit que les

(*An* 1296.) En 1296, les Vénitiens, conduits par *Superanzo*, attaquèrent Caffa avec vingt-cinq galères : l'amour des richesses nuit souvent aux précautions nécessaires pour les conserver. La plupart des bâtimens génois étaient sur la Méditerranée lorsque les Vénitiens surprirent la place. Elle fut emportée et livrée au pillage. La rudesse de la saison fut fatale aux Vénitiens; ils ne purent se procurer des vivres, et recoururent aux Tatars. Ceux-ci, souvent trompés par les Génois, se méfièrent des Vénitiens, et ne voulurent pas traiter avec eux. La famine commença à se faire sentir dans la flotte, et une révolte générale succéda à la famine. Neuf des galères perdirent leur équipage; le reste de l'armée demanda son rappel. En vain les Vénitiens voulurent-ils se maintenir à Caffa, ils furent obligés de l'abandonner l'année suivante. (1)

(*An* 1318.) Avec l'activité des Génois, avec le désir de réparer les dernières pertes, le gouvernement y parvint bientôt, la colonie fut renforcée. Le pape Jean XXII l'érigea en évêché (2), et le

---

Génois ne s'emparèrent de Caffa que quarante ans après Wladimir.

Wladimir mourut en 1225; Caffa n'aurait été fondée qu'en 1265; par conséquent, en 1289, elle n'aurait eu que vingt-quatre ans d'existence.

(1) Dandolus, t. 12, p. 406; Sabellicus, l. 7.

(2) Wading, t. 6, p 548; Rainald. *Hist. eccles.*, ann. 1318, n. 13.

moment de sa ruine apparente devint celui de sa splendeur.

Cherson existait encore, mais dans une situation pénible, dans une décadence convulsive, que n'empêcha point l'arrivée de l'évêque Richard.

Les Turcs, devenus formidables sur la mer Noire, y croisaient sans cesse en s'emparant de tout ce qui se présentait. Douze de leurs galères et des bâtimens de moindre importance portaient au commerce assez de tort pour faire craindre sa prochaine destruction. Maîtres de *Synope*, ils couraient indistinctement sur les Vénitiens et les Génois.

(*An* 1340.) *Simon de Quarto* rassemble tout ce qu'il peut de galères et de petits vaisseaux, attaque les Turcs, les défait, et reprend tout le butin dont ils s'étaient emparés. (1)

Cette victoire devait donner la paix à la Tauride; mais une rixe entre un Tatar et un Génois (2) fit recommencer les hostilités. Après plusieurs petits combats, les Tatars eurent de l'avantage, puisqu'ils obligèrent les Génois à se renfermer dans Caffa.

La ville est assiégée et les événemens de ce long siége sont très-variés. (3) Les Génois, après deux

---

(1) Stella, *Annal.*

(2) Cantakusenus, l. 4, c. 26; Gregor., l. 13, c. 12.

(3) Un bref du pape Clément VI, adressé à Humbert de Viennois, commandant la flotte chrétienne dans le Levant, l'invite à secourir de toutes ses forces la ville de Caffa,

ans de résistance, réduits à la dernière extrémité, tentèrent une sortie de nuit, qui leur réussit au-delà de toute espérance. Cinq mille Tatars restèrent sur la place; l'épouvante dispersa les autres; les machines de guerre, les armes, les munitions, tombèrent au pouvoir des Génois, et la paix qu'ils accordèrent rendit au commerce sa première activité.

Gênes florissante augmenta de fierté dans la même proportion qu'elle augmentait de puissance; elle dicta des lois aux villes maritimes impériales, leur défendit d'expédier des vaisseaux à Cherson, et fixa le Danube pour limite de leur navigation.

Cherson se relevait à peine des maux soufferts trente ans auparavant par l'invasion des Lithuaniens; elle implora le secours de ses ennemis naturels, puisqu'ils étaient Tatars.

Les protevons n'existaient plus, et l'énergie qui avait autrefois sauvé Cherson s'était dissipée avec son antique constitution : les Tatars se présentèrent en maîtres, mirent la ville à feu et à sang; et comme la barbarie ne sait rien respecter, plusieurs monumens publics furent détruits de fond en comble : une fuite pénible retarda de quelques jours seulement la mort de plusieurs habitans; le reste fut égorgé ou vendu. Constantinople s'embellit des

---

assiégée par les Tatars et les Sarrazins. Le bref est daté de l'an 1349.

ruines de cette ville infortunée. Les marbres travaillés, les colonnes, les statues furent transportés dans cette capitale, pour y décorer des édifices qui, un siècle plus tard, éprouvèrent le même sort. (1)

Quelques beaux vestiges indiquèrent encore la place que Cherson occupa : le temps est un abîme toujours ouvert pour recevoir chaque état; la chute n'est retardée que par la force, l'adresse, le bonheur, la sage administration, la politique du moment; mais le temps, toujours impassible, attend les empires que la succession des âges doit lui rendre.

CHAPITRE XVI.

Continuation de l'histoire de Caffa, jusqu'à la conquête qu'en fit Mahomet II.

La guerre de l'an 1344, où nous avons vu les Génois vaincre les Tatars, se ralluma de nouveau; on est privé du récit des expéditions qui se firent des deux côtés. Oderico nous apprend, d'après Stella, que les Génois conquirent *Soldaia*, aujourd'hui *Soudak*. (2)

Soldaia avait été tributaire du khan de *Kipchiak*; puis elle avait dépendu des Tatars. Pendant ces deux époques, elle fit un commerce considérable.

---

(1) Constantinople, comme on le verra dans la suite, fut prise par les Turcs en 1453.

(2) Oderico, p. 231.

Les Génois la fortifièrent pour s'en assurer la conservation; ils s'emparèrent aussi de *Cembalo* (Balaklava de nos jours), de la *Chazaria*, de *Taman*, et de quelques autres lieux.

C'est ici qu'il faut s'armer de confiance, car l'instruction manque. On ne sait à quoi s'en tenir sur cette partie de l'histoire de Tauride; il ne peut être permis de coudre des faits qui manquent de liaison, pour leur donner une apparence de marche historique. Aussi allons-nous rapporter ce que nous avons recueilli, sans méthode ni garantie. (1)

(*An* 1385.) « En 1383 et 1387, il y eut des » traités de paix entre les Tatars de *Kipiack* ou » *Kiptschak* et les habitans de Caffa.

» *Tamerlan* ou *Timur-Beg* troubla leur alliance.

» Ce conquérant rendit au khan *Toctamich* la » principauté de Kiptschak; Toctamich prit le » temps où Tamerlan était occupé à de nouvelles » guerres, pour s'emparer, en 1395, de quelques-» uns de ses états. Il en fut puni, et dans le ra-» vage des propriétés de ce prince ingrat, un des » généraux de Tamerlan assiégea et prit Caffa.

» Par la défaite de Toctamich, la Russie se » trouva ouverte et exposée aux incursions de Ta-

(1) « La concision de nos écrivains, en parlant de la co-» lonie de Caffa, est surprenante; j'ai voulu suppléer à » leur silence, je me suis donné bien de la peine, mais en » vain. » *Oderico*, lettre 16, p. 164.

» merlan, qui y commit beaucoup de désordres. »

(*An* 1399.) Quel parti tirer de ces éclaircissemens, lorsqu'on est partagé d'opinions sur la situation des états de Toctamich? d'un autre côté, il paraît certain qu'en 1399 les Génois étaient libres possesseurs de Caffa et de ses dépendances, sous le consulat d'Antonio-Marini. (1)

Malgré tout le pouvoir de Gênes, malgré les ressources que les habitans de Caffa reçurent de la mère-patrie, malgré le crédit dont ils jouissaient parmi les peuples d'alentour, on apprend néanmoins, par Cromerus (2), que vers l'an 1434 toute la colonie génoise était tributaire des Tatars. Ces révolutions, aussi répétées qu'exécutées avec promptitude, exigeraient des détails qu'il n'est pas en notre pouvoir de donner.

Cependant, nous fixons à cette époque l'établissement de la famille de *Ghéraï*, en Crimée. Tous les historiens s'accordent à donner pour chef aux Tatars un prince de ce nom, mais que chacun estropie d'après la prononciation de sa langue.

Ainsi, Adgi-Ghéraï, qui régnait alors en Crimée, est nommé *Ezigérès* par un Polonais; *Atzi-Guéraii*, par un Italien; et, dans une version latine, Polodinus (3) l'appelle *Adjigueraius*.

---

(1) Oderico, p. 189.

(2) Cromerus, l. 22, p. 343.

(3) Paulodinus ou Polodinus, l. 5, p. 172, *de Hist. Bizant.*

La diminution de son pouvoir et de son commerce présageait à Caffa une prochaine chute. Des colonies aussi éloignées de leurs fondateurs n'en reçoivent pas les secours nécessaires précisément à l'époque où ils sont indispensables. Ces colonies n'ont de succès qu'autant qu'elles n'éprouvent pas de rivalité. Ce fut ainsi que Cherson, première rivale de toutes les villes de la Tauride, les supplanta; Caffa effaça Cherson, et la conquête de Constantinople par les Turcs va faire crouler toutes les puissances subalternes, entraver le commerce, et livrer un des plus beaux pays de l'Europe et de l'Asie, à l'ignorance, à la paresse, au fanatisme, aux préjugés d'un peuple follement superstitieux.

Conduits par la chaîne des événemens à cette cruelle époque, le pays que nous décrivons ayant fait partie des conquêtes des Turcs, et l'histoire de ceux-ci se liant avec leur croyance, il est nécessaire de les rassembler toutes les deux, aussi brièvement que possible.

Des Turcomans.

Mahomet, né à la Mecque en 570, reçut de la nature une grande souplesse de caractère, une âme forte, une éloquence rare: les qualités d'Ulysse, d'Alexandre et de Démosthènes s'étaient réunies pour former un homme plus célèbre qu'eux. Ce

ne fut pas à l'aide de plusieurs vertus de ces grands personnages que Mahomet réussit; il n'eut d'eux que leurs talens, sa fourberie fit le reste. Il avait quarante ans lorsque, abusant de la faiblesse, de l'ignorance, de la superstition de ses concitoyens, il feignit des révélations et se constitua prophète. Ses disciples, persuadés de l'excellence de sa doctrine, s'élevèrent dans quatre ans au nombre de cent.

Mahomet sut parer sa morale des principes admis dans la religion des peuples civilisés; il ne voulait pas heurter l'opinion, mais asservir ses prosélytes, en les assujettissant à des cérémonies sans nombre. Cette méthode leur faisant perdre beaucoup de temps, il n'en restait pas assez pour sonder et démasquer le faux prophète : il défendit le vin, permit la pluralité des femmes, et assura, pour une autre vie, la jouissance continuelle des voluptés si passagères dans celle-ci.

Persécuté à la Mecque, sa fuite, nommée hégyre, fut le signal de sa puissance : à la tête de ses disciples, il gagna Médine, combattit et défit les habitans de la Mecque qui étaient venus l'assaillir. Vaincre avec une poignée d'hommes parut être un pouvoir surnaturel et accordé par celui au nom duquel il combattait. C'en fut assez pour accréditer sa mission; les troupes grossirent sous la bannière du fanatisme que portait le plus adroit et le plus fourbe des législateurs. Le glaive dans les mains

de l'enthousiasme devient l'arme de la victoire; il conquiert l'Arabie.

Que l'exemple de toutes les vertus, que les modèles de charité, de patience, de paix, de douceur, de désintéressement persuadent d'autres hommes; c'est avec le fer et la flamme que Mahomet fonde sa doctrine, et qu'il affermit son pouvoir! Politique et guerrier à la fois, le prophète invite les potentats à partager sa croyance. Quelques esprits étroits ou timorés, quelques princes chancelans sur leur trône et redoutant des succès aussi multipliés qu'extraordinaires, reçurent le Koran et pratiquèrent l'islamisme. (1)

A soixante-trois ans, le cours des victoires de Mahomet est arrêté par sa mort, et les prodiges préparés qui la suivirent augmentèrent le nombre des sectateurs.

Abubeker, son beau-père, lui succède. Omar remplace Abubeker et devient le fléau de l'humanité. Tandis qu'il subjugue Damas, la Syrie, la Phénicie, ses généraux tuent le roi de Perse, conquièrent ses états, abolissent la religion des mages, repassent en Égypte et s'en emparent. Le calife Omar est assassiné. Otman, qui le remplace, a le même sort. Aly, gendre de Mahomet, n'est élu que pour périr de cette manière. Le second Aly

---

(1) Cette résignation à la volonté de Dieu était un parti très-prudent à conseiller à ceux qu'on détrônait.

est élevé au califat; il abandonne Médine et transporte le siége des califes sur les bords de l'Euphrate.

Les califes et les conquêtes se multiplient, la puissance que Mahomet a fondée déborde en Europe, et la menace d'une invasion totale. Une partie de l'Espagne, le Portugal, l'Aragon étaient déjà subjugués; la France allait succomber, si Charles-Martel n'eût régné.

Almanzor, second calife de la dynastie des Abassides, prit Bagdad pour capitale; sa domination s'étendit d'Espagne aux Indes, de la mer Noire au fond de la Lydie.

La religion de Mahomet infectait l'Orient, quoique les Turcomans eussent renversé l'empire des califes.

Ces Turcomans, nommés *Turcs* par abréviation, venaient du *Taurus*; ils en étaient sortis par torrens en débouchant par toutes les portes (1) de cette immense chaîne de montagnes.

---

(1) On exprime par le nom de *portes* les grands passages des montagnes : ainsi on dit les *portes arméniennes*, *caspiennes*, etc.; mais pour la Cilicie, on se sert plus souvent du terme de *pyles*.

Le mont *Taurus* change de nom suivant les pays qu'il traverse : l'*Immaüs*, l'*Émodus*, le *Paropamisus*, le *Paréade*, le *Caucase*, l'*Hyrcams*, etc., sont des branches du Taurus. Pline dit que les Grecs les renfermaient toutes sous le nom générique de *Montes ceraunienses*.

L'origine des Turcomans et des Tatars est le secret de la barbarie : sans lois, sans mœurs, l'esprit de rapine renfermait toute leur science ; ils multipliaient comme ces plantes parasites qui, ayant épuisé un champ, sont jetées par les vents sur d'autres champs qu'elles détruisent. Les Turcomans débordèrent dans la Moscovie ; ils couvrirent les rives de la mer Noire, des Palus-Méotides et de la mer Caspienne ; ils subjuguèrent les Arabes, et embrassèrent le mahométisme. *Togrul-Beg* était à leur tête, à la prise de Bagdad : il s'empara de toute l'autorité, ne laissa aux califes que le soin du spirituel sur les nations conquises, et forma la tige des Ottomans.

Saladin illustra son pays, tandis que la maladie des croisades dépeuplait l'Europe. Il était réservé à Tamerlan d'humilier, d'abaisser les Turcs : on n'ose rapporter le nombre des victimes que ses victoires immolèrent ; on paraîtrait exagérer, car c'est au-dessus de tout calcul probable. Les Turcs se relevèrent sous les successeurs de *Bajazet*, et reprirent ce qu'on leur avait enlevé.

Continuation de l'histoire de Caffa, jusques à la conquête des Turcs.

(*An* 1453.) Mahomet II, fils d'Amurath, donna au nom musulman une célébrité qui jeta l'épouvante en Europe : on avait jusque-là méprisé les Turcs

comme des barbares; Mahomet les fit redouter comme conquérans. Ses projets étaient plus vastes encore, que ses moyens n'étaient grands. Il avait pour principe qu'on ne doit jamais rien entreprendre sans l'avoir bien réfléchi, et qu'aussitôt que l'entreprise paraît utile, c'est folie d'y renoncer. La conquête de Constantinople flatta son ambition, et son orgueil sourit d'avance à la réputation que cet exploit lui donnerait.

Dans cette idée, il fit construire des forts sur la mer de Thrace, pour intercepter les secours que Constantinople pourrait recevoir de la Méditerranée. Il équipa une flotte nombreuse, exerça lui-même ses matelots, assigna leur poste à chacun de ses officiers, leur fit part d'une partie de son plan, sans leur communiquer tous ses moyens de succès.

Au commencement de 1453, il cerna la ville et l'attaqua au mois d'avril par terre et par mer. Ce fut alors qu'on ressentit l'effet foudroyant de canons d'une grosseur démesurée, que Mahomet avait fait fondre pour ce siége : chaque fois qu'un boulet portait, il renversait un pan de muraille : les assiégés, préparés à la défense, employèrent, pour conserver la ville, tout ce que le courage et l'art purent leur suggérer.

Le 29 mai, Mahomet donna un assaut général et emporta la place; tout ce qui opposa de la résistance fut égorgé. L'empereur Constantin Paléologue périt en défendant vaillamment sa couronne.

Cette conquête du Turc alarma la chrétienté; le pape donna des bulles; le commerce du Levant allait disparaître, et les marchandises d'Orient cesser d'arriver en Europe.

Philippe II, dit *le Bon*, duc de Bourgogne, possédait une grande partie des Pays-Bas. Ses villes maritimes se ressentaient de la stagnation du commerce; il jugea à propos d'expédier une flotte dans la mer Noire; ce fut un peu avant la conquête des Turcs. A ce propos, nous pouvons donner une idée de la puissance des Génois sur cette mer, par quelques phrases d'un écrit du doge Raphaël et du sénat de Gênes, adressé au même duc. « Votre » amiral *Gottfried* a été pris par les barbares, qui » l'ont enchaîné; c'est nous qui avons brisé ses fers. » Ce même officier a couru sur nos galères; sachez » que si elles étaient montées par des hommes » qu'on nomme des Infidèles, ces hommes sont » nos sujets. Ne sait-on pas que depuis plus d'un » siècle la mer Noire est sous la domination des » Génois? etc. etc. » Certes, c'est parler bien haut à un prince puissant! Revenons à Mahomet. Il s'empara de Péra, possédé par les Génois; dès lors le commerce de Caffa fut annulé.

Gênes, trop occupée dans ces circonstances, ne put envoyer des secours à ses colonies; elle céda à l'ordre de Saint-Georges (1) Caffa et toutes

---

(1) L'ordre de Saint-Georges, à Gênes, portait une croix

ses dépendances en Tauride. L'abandon de cette souveraineté avait l'air d'un jeu : on donnait à des chevaliers ce qu'on ne pouvait plus garder, et ce qu'on ne leur aurait jamais offert sans la réduction de Constantinople. Nous ne voulons pas soupçonner le sénat de Gênes de mauvaise foi; aussi croyons-nous que donnant sans regret, on perdait toute espérance de revenir un jour sur cette donation, par un de ces moyens qui se présentent d'eux-mêmes quand on est le plus fort. Les Génois voulaient-ils mettre la valeur des chevaliers à de nouvelles épreuves, ou espéraient-ils qu'un ordre religieux exciterait le zèle de la chrétienté? pensaient-ils qu'on s'armerait, qu'on se croiserait en Europe pour les défendre, et que de leur guerre particulière et indifférente aux autres, naîtrait une guerre de religion intéressante pour tous?

Le danger prévu par les Génois se manifesta la même année de la donation. Le Turc somma Caffa de lui payer un tribut; on s'y soumit avec résignation. (1)

Cependant le pape *Pie II*, sollicité par les chevaliers de Saint-Georges, rendit un bref accordant des indulgences à tous ceux qui favoriseraient les Génois. (2)

---

tréflée surmontée d'une couronne ducale au milieu du *croison* supérieur; cette croix était suspendue à une triple chaîne d'or.

(1) Bosius, *Hist. de Malte*, t. 2, p. 243.

(2) Rainodaldus, *Annal. eccles.*, ann. 1455, n. 6.

(*An* 1463.) Casimir, roi de Pologne, autorisa les habitans de Caffa à faire des levées dans ses états. Elles prirent, en effet, la route de la Tauride; mais s'étant permis des excès dans la ville de *Braclaw*, elles furent taillées en pièces sur les bords du *Bog* par les naturels du pays. (1)

Caffa, plus embarrassée que jamais, envoya Doria au pape *Paul II*; ce voyage n'eut pas d'effet.

(*An* 1475.) Mahomet, instruit des projets hostiles de ses tributaires, expédia une flotte et des troupes de débarquement, pour s'emparer de la Tauride et pour s'y établir. Les Turcs ne trouvèrent point la résistance à laquelle ils devaient s'attendre; le siége n'eut lieu que pour la forme. Il paraît que les magistrats voulurent sauver quelques propriétés personnelles aux dépens de la chose publique (2). La Tauride subit le joug du vainqueur, et les Génois n'eurent plus que les regrets de l'avoir perdue.

CHAPITRE XVII.

De Tana, colonie vénitienne.

Afin de ne pas embrouiller une narration que les lacunes de l'histoire obscurcissent et laissent imparfaite, on a cru devoir séparer la colonie vé-

(1) Cromerus, l. 25, p. 379.
(2) Oderico, p. 194.

nitienne de Tana; plus encore, on a dû s'y déterminer, puisque malgré son ancienneté et les exploits des Vénitiens, Tana n'a jamais dominé les peuples de Tauride.

Elle était située dans les Palus-Méotides, près de l'une des embouchures du Tanaïs, sur l'emplacement même de l'ancienne ville de ce nom. (1)

Tana était bien antérieure à Caffa. Sa situation avait renouvelé l'ancien projet des Romains de porter dans la mer Noire les productions de l'Inde, en communiquant par le Phase et le Cyrus. Les Romains, plus guerriers que marchands, avaient conquis le commerce de l'Inde; les Vénitiens, aussi marchands que guerriers, conçurent le même projet, lorsque leur commerce fut entravé par les circonstances malheureuses que les croisades occasionnèrent.

Il faut faire une bien grande différence entre le calcul des Romains et celui des Vénitiens. Les premiers jouissaient de leurs victoires, ils considéraient le trafic avec l'Inde comme une conséquence utile, mais ils n'ajoutaient aucune extension à cet avantage. Tout devait réussir par la terreur de leurs armes; de sages mesures, pour assurer le com-

---

(1) Le Tanaïs ou Don est un des beaux fleuves de l'Europe : il arrose des provinces fertiles; son poisson est très-renommé : il a donné son nom à des tribus de Kozaks nommés du *Don*.

merce, étaient au-dessous de leur grandeur. Au contraire, les Vénitiens n'aspiraient qu'à se créer un passage, bien résolus de déployer toute leur industrie pour la réussite d'un projet sur lequel ils fondaient avec raison de grandes espérances.

Vers l'an 1203 ils possédaient Tana, ancienne colonie des Cariens.

Maîtres des bouches du Don, ils donnèrent à la mer d'Azow une nouvelle célébrité, et la mer Caspienne, oubliée depuis long-temps, rappela les ressources qu'on avait négligées.

Constantinople devint l'entrepôt d'une partie du globe, et surpassa en magnificence toutes les villes asiatiques. Les arts y fleurirent, leurs succès accrurent le commerce de l'Inde, le luxe fut porté à son comble; le despotisme ne put ralentir ni sa marche progressive, ni arrêter le cours des richesses qui s'accumulaient par ce commerce; phénomène inexplicable, car c'est le propre du despotisme d'anéantir les fortunes par les impôts arbitraires et outre mesure, par les confiscations, par le silence imposé aux anciennes lois en dictant celles qui lui conviennent. Les profits immenses des négocians semblaient devoir fixer son attention et réveiller sa cupidité. Il faut le répéter, ce phénomène arriva, et les particuliers jouirent en paix de leur fortune et de leur état civil. En revanche, les mœurs reçurent une atteinte pénible à décrire, la licence la plus effrénée y succéda. Les vertus, rétrécies par

l'avidité, disparurent sans retour; la soif de l'or remplaça tout, la possession de l'or tint lieu de tout.

Lorsque le vœu de s'enrichir est en proportion du travail, de l'industrie, de la décence dans le gain, c'est une émulation commerciale dont le gouvernement profite. Lorsqu'on dépasse toutes bornes, lorsque l'abondance afflue par des gains illicites, que les lois de l'honnêteté sont méprisées, que l'industrie s'exerce par des moyens honteux, toujours voisins d'un grand luxe et d'une plus grande dépravation de mœurs, alors l'état trouve sa ruine dans le discrédit public qui amène le sien : on ne découvre pas tout d'un coup cette marche insensible, elle n'est rapide que lorsqu'elle approche de son terme.

Constantinople éprouva la vérité de ces principes. Une catastrophe aussi prompte qu'inattendue renversa le gouvernement et dissipa des richesses, objets de tant de soins.

Ces croisades, si fatales au zèle irréfléchi qui les conseilla, occupaient et troublaient toutes les têtes. Celles des Génois et des Vénitiens, mieux organisées sans doute, surent mettre à profit le délire général.

Tana fournit les vaisseaux qui transportèrent les croisés. Les Vénitiens s'unirent aux Français, et, de concert, ils conquirent Constantinople.

Dans le partage de cette conquête, les Français

conservèrent la ville, à l'exception d'un quartier affecté aux marchands vénitiens; il leur servit de dépôt pour le commerce de la mer Noire, qu'ils s'étaient réservé avec la franchise de toutes leurs marchandises.

Le titre d'empereur, la possession de la capitale du ci-devant empire romain, la conservation d'une cité excitant la jalousie des autres, parurent aux Français des avantages brillans; la possession d'un faubourg de la capitale, celle des îles et du commerce, se présentèrent aux Vénitiens comme des avantages utiles.

Dandolo, auteur du projet d'invasion, et chef des Vénitiens, réunissait au suprême degré la science tortueuse de la politique à la bravoure d'un général expérimenté. Autant les Français étaient confians, autant il était dissimulé. Il savait très-bien que, puisque la conquête de Constantinople avait aussi peu coûté, il serait facile aux Vénitiens de s'en emparer de nouveau : les Français n'avaient plus de marine; les vaisseaux qui les avaient portés appartenaient à Venise; elle était ainsi maîtresse de la mer. Garder Constantinople pour soi eût été une faute; car les Français ne l'auraient pas abandonnée sans répandre des flots de sang; encore n'était-il pas certain que les Vénitiens fussent sortis vainqueurs d'un combat où l'on se serait défendu en désespérés. Mais s'emparer du commerce était une opération sûre; il avait enrichi Constantinople,

on pouvait devenir riche à son tour. Dandolo jugea de même qu'il était prudent d'attendre les événemens que les croisades ameneraient, et de jouer pendant cet intervalle le rôle d'amis désintéressés; ce qui vaudrait à Venise l'admiration de l'Europe.

Cette délicatesse en apparence n'eut point lieu au sujet du pillage de la ville : les Français, devant la garder, se conduisirent avec modération; ils ménagèrent tout ce qu'ils purent; les Vénitiens, au contraire, s'approprièrent tout ce qui tomba sous leurs mains, et expédièrent une partie de leur butin à Tana, tandis que l'autre prit la route de Venise. Ce furent ces grandes richesses du pillage de Constantinople qui fixèrent le second mobile de la puissance vénitienne; l'industrie en était le premier.

En 1237, les Tatars s'emparèrent de la Tauride; les Vénitiens et les Génois, après des discussions très-vives, posèrent les armes pour se livrer uniquement à leurs intérêts commerciaux.

Les environs de Tana avaient été ravagés par ces peuples amis de la destruction, et pour qui toute industrie était un acte de lâcheté. Cependant ces Tatars avaient souvent remonté le Don; ils savaient que ce fleuve s'approchait de très-près du Volga, qui se jette dans la mer Caspienne. Les Vénitiens les engagèrent à profiter avec eux de cette utile observation. Dès lors les marchandises, passant par la Bactriane, eurent Samarcande pour entrepôt; Cazan et Astracan fu-

rent les débouchés de la mer Caspienne; Tana fut la dernière échelle qui, par la mer Noire, les distribuait à vingt nations.

Afin de bien sentir l'avantage du commerce de Tana, il faut se ressouvenir que les Vénitiens avaient apporté de Syrie l'art de teindre la soie et de fabriquer diverses étoffes; qu'ils avaient enlevé les ouvriers grecs, premiers Européens possédant la méthode de mélanger des fleurs d'or avec des dessins dans le tissu des soieries; qu'ils avaient arraché à l'Égypte son antique secret de la fabrication du verre, et l'avaient beaucoup perfectionné. Venise ne trouva point cet art à sa naissance parmi les Égyptiens; ils fabriquaient déjà le cristal le plus pur, ils donnaient au verre toutes les formes qu'ils jugeaient à propos, et lui faisaient prendre toutes les couleurs. Les Vénitiens ajoutèrent à cette découverte, ils la firent servir à l'ornement des temples : c'est de cette époque que datent ces antiques vitraux qu'on a admirés jusqu'à nos jours et qu'on néglige maintenant.

Tout était avantage du côté des Vénitiens : ils employaient les désœuvrés aux fabriques, ils donnaient la valeur qui leur plaisait aux choses manufacturées, ils n'avaient point de concurrens dans ce genre d'industrie, et l'avidité des Tatars à se procurer des objets aussi fragiles que peu dignes de leur admiration, en faisait quelquefois tripler le prix.

S'emparer de Constantinople était un triomphe que les Français ajoutaient à beaucoup d'autres; mais à la gloire près, qu'on ne peut mettre en parallèle avec rien, ils éprouvèrent un vide dans leur conquête; c'étoit l'incertitude de la conserver.

Les Vénitiens estimaient aussi la gloire, mais ils faisaient marcher leurs intérêts sur la même ligne qu'elle; les richesses s'accumulèrent sous leur administration, tandis qu'on ne vivait à Constantinople qu'au jour le jour, et qu'on ne tirait d'autre profit des liaisons avec Venise, que ce qu'il lui plaisait d'accorder. Tana devint florissante; les plaisirs, conduits par la sagesse, naissaient au sein d'une dépense généreuse, mais sans profusion; des fêtes bien entendues et souvent répétées, attiraient des étrangers en plus grand nombre, puisque le but du commerce était lié avec celui de l'amusement. Ce séjour fut délicieux; c'était un point de civilisation au centre de la barbarie, un temple, dans le désert, élevé à l'honneur du commerce par l'industrie et les arts.

Cependant les Tatars ne se bornèrent pas à l'irruption en Tauride, ils se répandirent dans la Russie. Les prétentions de *Kiow* avaient déjà coûté cher à son commerce. Le désir de s'agrandir avait fait oublier l'intérêt réel; on y voulait la guerre, et on n'y était pas préparé. Les Tatars, on le savait bien, n'attaquaient que ceux qui n'étaient pas

sur leurs gardes; on négligea de se fortifier contre eux, et l'on fut victime de cette négligence. Le prince russe André *Bogolubski* sentit ses fautes, mais trop tard; il transféra la résidence de sa cour à Wolodimir. Le commerce de Kiow avait décliné durant la guerre, il fut diminué par le départ du prince, et dès ce moment les attaques multipliées de l'ennemi le détruisirent entièrement. Kiow correspondait avec Tana, elle lui fournissait toutes les productions des provinces voisines, et recevait à son tour les objets manufacturés par les Vénitiens; mais Kiow subit le joug du vainqueur *Bathi*. (1)

Venise et Gênes conservèrent chacune leurs colonies; elles savaient plier à propos quand les Tatars étaient les plus forts : ce peuple grossier se prêtait à toutes leurs ruses sans les remarquer; ainsi, lorsque ayant pénétré en Russie, *Bathi* reçut de l'argent des colonies italiennes, avant de leur avoir rien demandé, il fit grand cas d'elles, et ne les inquiéta point.

Constantinople commençait à fermenter; on

---

(1) Ce chef mongol est nommé *Batu* par Friebe, t. 1, p. 27.

Par un second, *Bathi*, Forma Leoni, t. 2, p. 222.

Par un troisième, *Belu-Chan*, Hist. Taur., t. 2, p. 126.

Par un quatrième, *Bati*, Hist. de Russie, t. 2, p. 79, de l'Évêque.

Par un cinquième, *Basthi*, M. de Sowolop, p. 340.

trouvait le joug des Français insupportable; on les avait adorés les premiers jours; ce n'était alors que des égards réciproques, que des fêtes; la suite ne répondait pas à d'aussi heureux commencemens: on exigeait de l'argent avec beaucoup d'honnêteté, mais il fallait qu'il se trouvât; on débarrassait un époux d'une portion de son ménage en lui enlevant sa femme, si elle était jolie; on épargnait à un père le soin de la vigilance sur sa fille en l'emmenant de gré ou de force; on faisait un soldat d'un fils de famille destiné par ses parens à une éternelle paix; on tournait en ridicule les choses saintes, et les ministres du culte n'étaient pas toujours respectés.

Les Vénitiens ne troublaient point le repos des familles, mais ils leur coupaient les vivres; ils permettaient aux Grecs de trouver très-mauvaise la conduite des Français, pourvu qu'on leur laissât l'empire de la mer. Une flotte grecque eut le malheur d'appareiller, les Vénitiens la détruisirent; ils voulaient n'être gênés en rien dans leur commerce dont les opérations avaient des époques marquées.

Il partait tous les ans de Venise des vaisseaux armés qui se rendaient à Tana; c'était le rendez-vous général des marchandises de l'Inde et d'Europe. Il partait de Tana des petites galères parfaitement équipées et qui remontaient le Don. Tous les ans aussi les bâtimens qui avaient hiverné à

Tana, transportaient à Venise les marchandises destinées pour elle. On ne doit pas conclure de ces transports fixes qu'ils fussent les seuls, mais ils répondaient aux époques où, d'un côté, on réunissait les marchands étrangers aux foires de Venise, et de l'autre, les acheteurs ou troqueurs tatars à celles de Tana.

Un cabotage continuel versa dans la colonie vénitienne le plus réel des richesses des Tatars : il faut entendre par ce mot réel les objets enlevés par eux, car ils ne cultivaient point les champs, et tout leur commerce consistait à voler ici, pour vendre là. N'en déplaise aux habitans de Tana, cette méthode de marchés avec les Tatars se rapprochait un peu du recèlement; mais les actions de ce genre prennent d'autres noms quand c'est en grand qu'elles se traitent, et lorsqu'un gouvernement les autorise.

L'activité, la surveillance, la force des Vénitiens opposées à la nonchalance, à l'inattention, à la faiblesse des Grecs, devaient assurer aux premiers une longue jouissance de leurs succès, et promettre aux seconds une dépendance de la même durée..

« Il y avait déjà soixante-dix ans que les Français » occupaient le trône de l'empire d'Orient : les » Vénitiens en faisaient tout le commerce, et en » recueillaient les richesses. Cependant les Grecs » reprennent courage, leurs succès sont balancés, » ils luttent contre les forces divisées de leurs

» oppresseurs, et préparent le moyen de les exter-
» miner. Trois empereurs s'étaient formés au lieu
» d'un seul. Thessalonique, Nicée, Trébizonde
» avaient chacune proclamé un empereur grec.
» Toutes à l'envi soupiraient après le moment de
» recouvrer Constantinople, et toutes désiraient
» également la chute de ce simulacre d'empereur
» latin mal affermi sur le trône des Césars. Les
» Grecs connaissaient bien leur impuissance, mais
» ils nourrissaient un sentiment de haine impla-
» cable contre les Occidentaux usurpateurs de leur
» empire : ils virent la nécessité d'armer contre les
» Vénitiens un puissant ennemi, et les circonstances
» favorisèrent les desseins de leur politique.

» Les Génois, chassés de toutes les mers, an-
» ciens rivaux du commerce des Vénitiens, jaloux
» de leur fortune et de leur grandeur presque gi-
» gantesque, osèrent se mesurer sur mer avec eux.
» Les premières hostilités avaient commencé six an-
» nées après la prise de Constantinople; mais ils
» furent si complétement battus, qu'à peine un
» demi-siècle de trève fut suffisant pour rétablir
» leurs forces navales. Ils tentèrent alors derechef
» le sort des armes, et une seconde fois ils furent
» entièrement défaits.

» Les Grecs, charmés de voir les Vénitiens aux
» prises avec une autre puissance, ont recours pour
» le reste à la ruse, ancien héritage de leurs pères.
» Une trame ourdie dans le plus grand secret

» ouvre les portes de Constantinople à Michel Pa-» léologue, et détruit le faible empire des Latins » en Orient. » (1)

Ce n'est point cet empire d'Orient que les Français perdirent, mais une ombre d'autorité, puisqu'ils n'avaient ni forces pour la faire respecter, ni commerce pour l'entretenir, ni flottes pour se ravitailler.

Ce colosse de la puissance vénitienne croula; Tana changea de maîtres.

Au service signalé des Génois succéda une protection immédiate des empereurs, qui les rendit maîtres absolus du commerce de la mer Noire. « A peu près vers ce temps, dit le savant archevêque » de Mohilow (2), le noble Doria releva la ville » de Caffa. »

Nous citons d'autant plus volontiers le passage de ce respectable prélat, qu'il confirme l'opinion que nous avons avancée sur la fondation de Caffa, antérieure aux temps que d'autres ont fixés: s'il eût été question d'établir une colonie à Théodosie pour la première fois, on dirait que sur ses débris les Génois bâtirent Caffa; mais dire qu'on releva cette dernière ville, c'est convenir qu'elle avait existé sous le même nom.

---

(1) *Forma Leoni*, t. 2, p. 127.

(2) Histoire de la Tauride, t. 2, p. 141.

FIN DE L'HISTOIRE ANCIENNE DE LA NOUVELLE RUSSIE.

CHAPITRE XVIII.

Confusion des noms des peuples et des pays, dans le cours de cette première époque.

Avoir donné un état de la Tauride sous chaque peuple qui s'en est emparé, c'eût été répéter dans chacun des siècles, les faits déjà tracés du siècle précédent; c'eût été montrer l'oppression nue et dégouttante du sang qu'elle répandait sans avoir la possibilité d'établir une succession exacte dans les faits. Des hordes se succédaient, s'égorgeaient les unes les autres, enlevaient tout ce qui était susceptible de l'être, et destinaient à un esclavage pire que la mort ceux qui étaient en état de servir. Enivrés de forfaits, rassasiés de carnage, surchargés de butin, ces hordes abandonnaient sur un sol dévasté une partie des leurs, tandis que la masse de la nation victorieuse allait écraser de son poids les peuples voisins sur les terres desquels elle se répandait. Ces inondations successives d'hommes féroces semblaient n'avoir d'autre but que celui de s'exterminer les uns les autres.

L'histoire du Bosphore, de Cherson, de Tana et de Caffa étaient les seules exceptions à ces scènes sanguinaires. On a vu trois de ces états se maintenir, fructifier, et même dominer la Tauride à

certaines époques et chacun à son tour. On les a vu se rapprocher, s'unir, faire cause commune contre les ennemis, et par une fatalité liée à l'intérêt, on les a encore vu se livrer de sanglans combats, imiter la férocité de leurs voisins, et s'entre-détruire comme eux.

La marche de l'histoire dans cette première époque, était par elle-même, par sa monotonie, par les vides qu'on rencontre à chaque pas, assez traînante, assez décousue, pour ne pas l'embrouiller encore en ajoutant à ce qu'on a su de vraisemblable, des faits incertains, même fabuleux, concernant tant de peuples qu'on dit avoir habité la Nouvelle Russie : aussi avons-nous préféré de parler de ces peuples à la fin de l'histoire ancienne. Nous allons, avant de les nommer, présenter quelques réflexions que nous jugeons nécessaires.

Si l'on espère calculer les époques et traiter des principaux événemens d'une grande nation et en en général, il est possible que d'immenses recherches conduiront en partie au but qu'on se propose. Si c'est d'un peuple très-ancien que l'on s'occupe, la difficulté me paraît insurmontable, et je m'appuierai à cet égard d'un des hommes les plus instruits et les plus éloquens du siècle dernier (1). Si la trace de ces anciens peuples est perdue, où

(1) « On ne voit plus aucun reste, ni des anciens Assy-« riens, ni des anciens Mèdes, ni des anciens Perses, etc. La

retrouver celle des nations errantes ? Il n'y a ici ni traditions, ni chroniques, ni histoire à consulter : on retrouve des citations d'auteurs qui se sont contredits, qui voulaient en savoir plus qu'Hérodote qui les a précédés, et qui seul pouvait jeter de loin en loin quelques rayons d'une lumière vacillante sur la première partie de l'histoire ancienne de ces provinces : à plus forte raison, combien ne doit-on pas être sur ses gardes quand on trouve des filiations de peuples anciens arrangées par des modernes ?

Avant la fondation des colonies grecques, et même long temps après, les peuples qui occupaient précairement le territoire qui constitue la Nouvelle Russie, ne vivaient que de brigandages ; ils se réunissaient par hordes lorsqu'ils attaquaient un ennemi plus puissant, ou quand ils projetaient la conquête d'un état : leurs femmes, leurs enfans, les vieillards les suivaient sur des chariots ; c'était toute une nation en mouvement ; il aurait fallu se trouver sur son passage pour s'informer d'où elle venait et vers quels lieux elle portait ses pas.

Une horde nouvelle, plus cruellement dévastatrice que la première, lui succédait bientôt, et sans se contenter du pillage d'un pays déjà dévasté, elle en enlevait les premiers habitans, ou les forçait

» trace s'en est perdue. » Bossuet, *Disc. sur l'Hist. univ.*, t. 1, p. 371.

de s'unir à elle pour conquérir de compagnie.

Les premiers occupans ne différaient des dévastateurs que par le nom; ils avaient les mêmes mœurs, la même cruauté, la même ignorance et surtout la même avidité; plus encore, ils étaient aussi des nomades. Quelquefois des masses d'hommes chargées de dépouilles, harassées, désiraient jouir de quelques années de repos. Elles s'arrêtaient de lassitude, elles voulaient jouir en paix du fruit de leurs rapines; mais cette injuste jouissance était troublée à l'improviste par l'approche d'une horde nouvelle.

Qui a pu suivre ces peuples errans? Qui est remonté à l'origine de chacun? Où a-t-on trouvé les preuves nécessaires pour les distinguer les uns des autres, les classer sans les confondre, les désigner par leurs vrais noms? Heureux ceux qui possèdent ce talent! il manquait aux anciens Grecs. Ils donnaient aux Scythes vingt noms pour un, ils les confondaient tous sous le mot de *Barbares*, en ajoutant le nom du lieu qu'ils habitaient; mais ces peuples changeant sans cesse de demeures, le nom restait au pays et augmentait la confusion: les Romains ont renchéri, en substituant encore des noms nouveaux, et en latinisant les autres.

Hérodote a nommé les plus anciens de ces peuples; il a décrit leurs mœurs, leur manière de vivre, leurs usages, leur religion, mais non leur histoire. Diodore de Scicile vivait sous Jules-César;

Strabon écrivait sous Tibère; Pomponius Méla à peu près son contemporain; Pline florissait sous Vespasien : il y a bien loin de la date de leurs écrits aux faits qu'ils indiquent, en s'en rapportant toujours à Hérodote, qui ne donne aucune histoire (1). Quant à Ptolémée, Dion Cassius, Denis d'Halicarnasse, on est convenu d'être circonspect en les lisant.

Ouvrez l'histoire des Goths de Jornandès et d'Isidore de Séville, vous trouverez qu'en 344 les Sarmates habitaient la Tauride. Quelqu'un qui l'a ouverte aussi, s'appuie de Procope, *de Bello gothico*, l. 4, c. 5, pour démontrer que Jornandès est en défaut.

Un autre entre en lice, c'est Callidius, t. 3, p. 481, il dit tout uniment « que Jornandès, Isidore de Séville, Procope même, sont des compilateurs ignorans; qu'en 344, Attila réunissait sous ses étendards tous les Sarmates et les Huns. » Et nous qui sommes si difficiles à persuader, nous répondons que c'est un malheur pour les écrits de Callidius, qu'Attila soit né cinquante-cinq ans plus tard.

En donnant les noms des peuples qu'on prétend avoir dominé anciennement en Nouvelle Russie, on légitimera les motifs du silence qu'on s'est im-

(1) C'est seulement dans le quatrième livre d'Hérodote que l'on trouve ce que j'ai dit plus haut.

posé, pour éviter une confusion aussi fastidieuse, que l'existence de ces peuples en Tauride est incertaine.

Noms des peuples qu'on dit avoir occupé la Nouvelle Russie.

Les Abiens.
Les Acatzires.
Les Agathyrses.
Les Alains.
Les Alysones.
Les Amaxampes.
Les Amazones.
Les Anthropophages.
Les Antikiles.
Les Ardingues.
Les Asiatiques, sous Mithridate.
Les Avares.
Les Borysthénites.
Les Bosphoriens.
Les Budins.
Les Bulgares.
Les Callipides grecs.
Les Chazares.
Les Chersonites.
Les Chrobates.
Les coalitions asiatiques.
Les Comanes.
Les Crares.
Les Cymmériens.
Les Génois.
Les Gépides.
Les Goths, ou Gètes.
Les Grecs.
Les Halizones.
Les Hérules.
Les Huns ou Hongres.
Les Lèches.
Les Macédoniens.
Les Mélanchlènes.
Les Messagètes.
Les Neures.
Les Obotrites.
Les Olviopolites.
Les Ostrogoths.
Les Perses.
Les Petschenègues.
Les Polowces.
Les Romains.
Les Roxolans.
Les Russes.
Les Sarmates.
Les Satagaires.
Les Sauromates.
Les Scolotes ou Skolotes.
Les Scyres.
Les Scythes.

Les Scythes de Gerrhos.
Les Scythes laboureurs.
Les Scythes nomades.
Les Scythes royaux.
Les Scythes du Thiras, ou Tyri-Gètes.
Les Scythes anciens.
Les Scythes du désert.
Les Scythes du Tanaïs.
Les Serves.
Les Sindes.
Les Slaves.
Les Slaves latins.
Les Tatars mongols.
Les Tauriens.
Les Trapézistes.
Les Turcomans.
Les Tytraxètes.
Les Tyverses.
Les Uturgures.
Les Uzes.
Les Vénitiens à Tana.
Les Visigoths.
Les Xites ou Tetraxites.
Les Zichiens.

CHAPITRE XIX.

Abrégé historique des principaux peuples qui ont occupé la Nouvelle Russie.

Ainsi que nous l'avons annoncé, il nous a paru plus raisonnable de ne parler de certains peuples, dont nous n'avons qu'une connaissance incertaine, qu'après avoir dit ce que nous savions sur l'histoire ancienne de la Nouvelle Russie.

Les races d'hommes qui peuplèrent anciennement l'Europe n'en sont pas moins nos pères, malgré l'épithète de barbares dont nous les gratifions.

Ces premiers peuples étaient les Celtes, les Ibériens, les Sarmates et les Scythes (1). Commençons

(1) Les savans, et même ceux qui ne le sont pas, ne sauraient payer par trop de reconnaissance les travaux de

nos recherches pár ces derniers, puisqu'ils ont habité le pays dont nous parlons. Il sera facile de les trouver auteurs de grand nombre d'autres peuples, connus depuis sous divers noms. Afin d'élaguer et d'abréger autant que possible, établissons des distinctions entre ces Scythes et les trois autres nations déjà nommées.

Les Celtes habitaient l'occident de l'Europe, les Ibériens, originaires d'Afrique, occupaient l'Espagne et le midi de la France, connu sous le nom d'Aquitaine. Les Sarmates, dont on parlera plus tard, possédaient en Asie un pays très-considérable; mais dont la position est incertaine, puisqu'on la désigne à la fois à l'est et au sud-ouest de la Tatarie. Les Scythes étaient originaires de Perse.

Distinguons maintenant les Tatars des Scythes, car les Tatars n'ont commencé à être connus que depuis l'irruption des Huns en Europe, l'an 376.

Des Scythes.

Les Scythes possédaient depuis quinze cents ans une grande partie de l'Asie, lorsque Ninus les vain-

---

M. le comte Jean Potocki sur les recherches de l'antiquité des peuples; nous y renvoyons ceux qui désirent remonter à la source des choses; ils y puiseront des lumières que notre insuffisance ne peut leur fournir.

quit, délivra les peuples du tribut annuel (1) et fonda le premier royaume d'Assyrie.

Un peuple nomade trouve sa patrie partout où ses troupeaux paissent abondamment. Ceux des Scythes qui se soumirent aux lois de Ninus, continuèrent d'habiter leur pays, les autres se dispersèrent.

Quoiqu'on ne soit pas très-certain de l'époque où les Scythes passèrent de la Perse dans le Bosphore cimmérien, cependant on sait par Hérodote qu'on la jugeait de son temps comme remontant à une très-haute antiquité, et que la tradition de leur venue de Perse était conservée. (2)

Ce ne fut pas seulement la partie du Pont Euxin servant de limite à la Nouvelle Russie, que les Scythes occupèrent, ils envahirent le Caucase et les pays d'alentour. les Palus Méotides, les régions considérables habitées depuis par les Ostrogoths et les Visigoths ; c'est-à-dire l'espace séparant cette longue étendue de pays, renfermé entre le Tanaïs et la mer Caspienne, ainsi que celui qui se trouve entre ce même Tanaïs et le Danube : pays immense et dont la population devait être prodigieuse.

Les Gètes ou Goths, les Ostrogoths, les Visigoths ne sont que le même peuple Scythe diver-

---

(1) Justin., l. 1, c. 1; l. 2, c. 3.

(2) Hérodote, l. 4, c. 2, dit qu'ils traversèrent l'Araxe.

sement nommé. La plus ancienne notion qu'on ait des Goths ne remonte qu'à l'an 179, ils étaient alors sur le Danube; à la fin du second siècle, ils occupaient la *Thrace*; sous Décius, ils entrèrent en Macédoine; et en 256, sous Valérien, ils fondèrent l'Illyrie. Tout porte à se persuader que les Goths étaient les mêmes que les Gètes; le mot *Gète* n'est passé chez les autres peuples que donné par les Grecs. On ne peut attribuer cette différence dans le nom qu'à la manière de le prononcer, puisqu'on leur accorde le même lieu pour demeure, le même langage, les mêmes mœurs, les mêmes habitudes, le même costume; et si l'on se refusait à reconnaître leur identité, il faudrait au moins nous apprendre ce que seraient devenus ces Gètes : comment auraient-ils disparu tout d'un coup? d'où venaient ces Goths qui les ont remplacés?

Spartien, écrivant cinquante ans après l'expédition des Goths en Illyrie, c'est-à dire en 306, dit dans la vie de *Caracalla* et dans celle de *Géta* son frère, que les Gètes et les Goths sont le même peuple (1). Un auteur moderne dit : « Les Goths au- » trefois appelés *les Gètes*. (2) »

(1) Jules Capitolin, Claudien, Prudence, saint Jérôme, sont du même avis.

(2) M. de Bossuet, p. 96, année 158, dans son *Disc. sur l'Hist. univ.*

Les Grecs portaient l'abus de ce nom Scythe jusqu'à le donner à tous les peuples qu'ils ne connaissaient pas; ainsi les Russes étaient des Scythes (1) pour eux. Qu'ils eussent été humiliés ces Grecs si fiers, s'ils eussent bien voulu réfléchir qu'ils descendaient eux-mêmes des Scythes! Tout barbares qu'étaient ces mêmes Scythes, ils se glorifiaient de leur ancienneté et se disaient antérieurs aux Egyptiens. (2)

Si l'on veut se rappeler la fuite d'Odin (3), on trouvera qu'une partie de Scythes l'élurent pour chef, et allèrent s'établir, sous ses ordres, dans la Scandinavie. On sait également que c'est de ce pays que les Goths débordèrent quand on ne parla plus des Gètes.

Une difficulté se présente, non dans cette émigration, que l'histoire atteste, mais dans la personne du chef qui la conduisit. On assure que les Goths nommaient *Odin* la divinité qui présidait aux combats, c'était le dieu Mars des autres peuples; on lui offrait des sacrifices avant l'action, on chantait des hymnes à sa gloire, on le priait de répandre sur toute la nation ce courage bouillant qui ne pouvait émaner que de lui.

---

(1) *Annal. comnen.*, Nicéphor, Georges, *Descript. des peuples de Russie.*

(2) Justin., l. 2; Eschyle, dans *Prométhée.*

(3) Continuation du Chap. II de cette première époque.

Cette difficulté n'en est une que sur l'origine du nom d'*Odin*. Était-il donné par les Scythes avant leur départ des bords du Borysthène et du Thyras? A-t-il pris naissance en *Scandinavie*? Comme nous savons qu'*Odin* était révéré par les *Goths*, et que l'histoire nous apprend qu'il quitta le pays situé entre les deux fleuves déjà désignés, nous pouvons en augurer que le nom vient des Scythes. (1)

Nous habitons dans ce moment le point d'où les Scythes partirent, et nous n'y retrouvons aucune trace d'antiquité, si l'on en excepte les *courgans* ou tombes élevées en forme de monticules; encore est-il bien incertain de savoir si ces mausolées ne sont pas l'ouvrage des Tatars.

Quelques personnes, trompées par le nom de l'île de *Goth-Land*, ont pensé que c'était la véritable patrie des Goths, et que ces peuples ne l'avaient quittée que par la surabondance de leur population. Il était plus vraisemblable de dire que, répandus sur toute la Scandinavie, ils occupaient aussi l'île à laquelle ils ont donné leur nom. (2)

L'identité étant prouvée entre les Gètes et les

---

(1) Richer, 28e partie, c. 3; Mallet du Pan, *Mythol. des Anciens*, p. 202; Pinkerton, *Recherches sur l'origine des Scythes et des Goths*.

(2) Nous connaissons l'île de Goth-Land, et nous pouvons assurer qu'elle n'a pas assez de surface pour avoir contenu les Goths rangés en bataille, à l'époque où ils commencèrent leurs incursions.

Goths, essayons de remonter aux Scythes par les Gètes.

Les Grecs nommaient indistinctement ces peuples Scythes ou Gètes; dans leurs poésies ils se servaient alternativement de ces deux dénominations. Ovide dit plusieurs fois, « que les peuples » qui l'environnent sont des barbares parlant deux » langues, la gétique ou scythique et la sarmate. »

D'autres auteurs disent que les Gètes et les Scytes sont le même peuple, et n'ont entre eux aucune différence marquée (1). Cette opinion est également celle de tous ceux qui ont cherché à approfondir leur origine. (2)

Il est néanmoins des objections qu'on doit avoir la bonne foi de se faire. *Ninus*, avons-nous dit, chassa les Scythes de la Perse; cette époque est antérieure à notre ère d'environ 2300 ans. Observons que l'écriture sainte ne dit qu'un mot du premier royaume d'Assyrie; qu'elle ne parle pas de *Ninus*, mais seulement de *Phul*, un de ses successeurs; objectons encore que le déluge de Noé arriva l'an du monde 1656, par conséquent 2348 ans avant *Jésus-Christ*; ainsi il y aurait, religieusement parlant, un anachronisme. Si les anciens auteurs profanes nous égarent, c'est aux auteurs sacrés à nous ramener.

---

(1) Ammien Marcellin, Ptolémée, Strabon.

(2) Voyez, à cet égard, les ouvrages de M. le comte Jean Potocki; ils peuvent fixer plus sûrement qu'aucun autre.

Ces Scythes ou Gètes, que nous avons dit avoir habité les régions de l'est, du nord et de l'ouest du Pont-Euxin, se répandirent, avec le temps, en Thrace, en Grèce, en Germanie, en Scandinavie. Ainsi, n'en déplaise aux anciens Grecs, si jaloux de leur origine divine, ils étaient des Scythes ou Gètes; ainsi la noblesse allemande, dont les titres sont si bien conservés et les races sans mésalliances, remonte directement aux Scythes ou Goths, si ce n'est aux Visigoths, désignés ainsi comme Goths de l'Orient. (1)

Il est hors de doute que les Scythes, Gètes, ou Goths quittèrent les bords de l'Euxin pour aller occuper la Scandinavie, d'où la faim les chassa et les obligea de se répandre par masses sur les terres qu'ils dévastèrent. On doit supposer à une grande population un sol fertile, et par conséquent une grande facilité dans les moyens d'exister. Un peuple nomade jouissait de cet avantage dans les provinces qu'il n'abandonna que pour n'être pas subjugué par Mithridate. La Scandinavie suffit à peine de nos jours à la subsistance du petit nombre de ses habitans; aurait-elle pu en nourrir une masse innombrable, à une époque où les forêts privaient

(1) Les Ostrogoths occupaient le pays renfermé par le Tanaïs, les Palus-Méotides, le Caucase et la mer Caspienne. On les nommait *Ostro*, ou nation de l'est. Les *Visigoths*, ou nation de l'ouest, habitaient l'espace entre les Roxolans, les Sarmates et le Pont-Euxin.

l'agriculture des deux tiers des fonds cultivés de nos jours ! Les Goths n'y séjournèrent que peu de temps, et y laissèrent, suivant l'usage de ces peuples, une petite portion des leurs.

Des Sarmates.

Les Sarmates n'étaient point des Scythes, par conséquent il faut les distinguer des Gètes ou Goths (1); ils venaient d'Asie, où ils avaient habité l'ouest de la Grande-Tatarie. L'époque de leur passage en Europe est inconnue, elle a précédé celle des Scythes. Sont-ce les Sarmates que les Grecs ont nommés *Sauromates?* est-ce bien eux qu'ils appelaient encore *Syromèdes?* Dans ce cas, ils descendent des Mèdes, et remontent à deux mille cent ans avant notre ère. On a dit qu'ils occupaient une grande partie de l'Asie; où est la garantie d'une aussi ancienne origine? Nous l'ignorons. (2)

On leur accorde le nom de *Sauromates*, c'est-à-dire *yeux de vipères* (3). Leurs possessions d'Europe étaient situées au nord des Messagètes : elles embrassaient la Russie européenne et presque toute la Pologne ; c'est une erreur de croire les Germains issus des Sarmates : si l'on excepte la guerre en Tauride, où Tauros fut pris, les Scythes ont eu

---

(1) Hérodote, l. 4, c. 57.

(2) Pline, l. 4, c. 12 de son *Histoire;* Hérodote, l. 6.

(3) Pline, l. 6, c. 7, parle de leur arrivée de Médie.

dans tous les temps les liaisons les plus intimes avec les Sarmates. On a vu la cavalerie de cette nation combattre contre Darius à côté des Scythes. Lorsque les Romains dans leurs guerres contre les Goths avouèrent avoir trouvé un ennemi formidable et difficile à vaincre, c'était cette même cavalerie sarmate couverte d'une cotte de maille.

Des colonies sarmates habitaient en bonne intelligence au milieu des Scythes, comme on voit de nos jours des colons allemands en Russie et en Espagne : ces colonies conservant leurs mœurs, leurs usages, leur costume, leur langage, ont induit à erreur quelques écrivains qui ont pris les *Jazyges*, colonie sarmate sur les bords du Thiras, pour la nation sarmate elle-même. Voilà ce qui justifie ce que nous avons cité d'Ovide dans le cours de ce chapitre.

Sous Néron, en 63, les Sarmates commencèrent à inquiéter les Romains. Ils furent successivement battus par Marc-Aurèle, Carus et Constantin. En 398 et 407, ils firent une irruption dans les Gaules, en se mêlant avec d'autres peuples; Attila les subjugua.

Quoique le caractère des Sarmates fût porté à la férocité, quoique leur costume fût effrayant, ils avaient cependant moins de cruauté que les Scythes, et plus de recherche dans leur ajustement. Leur habit était long, suivant l'usage des Mèdes; leurs armes bien entretenues, et leurs chevaux pas-

saient pour l'élite de tous ceux qui combattirent les Grecs et les Romains.

Des Slaves ou Slavons.

Les Slaves ou Slavons sont d'origine sarmate ; ils furent tellement confondus avec les Vénètes, qu'ils parurent ne former qu'un peuple ; et ce fut de concert qu'ils firent beaucoup de conquêtes vers la fin du cinquième siècle.

Les Slavons occupèrent bientôt toute la Bohème, la Luzace, la Silésie, la Poméranie, la Pologne, la Servie, la Bosnie, la Dalmatie et une partie de la Russie. Les plus anciens habitans connus de la Russie européenne étaient Slavons, et les mœurs des Russes étant celles qui se sont le plus long-temps conservées, par le peu de fréquentation avec les Européens, avant le règne de Pierre-le-Grand, voyons si ces mœurs ont encore quelque ressemblance avec celles de ces peuples, dont ils descendent.

Le Slave, dit Procope, est bon, quoique grossier; s'il rencontre quelqu'un, il le salue ou l'embrasse. Accueillir un étranger, c'est pour lui un principe de devoir : il lui offre sa table, sans y attacher aucun mérite; c'est un prêté rendu; il s'attend à recevoir la même hospitalité quand il sortira de chez lui (1). Son attention perpétuelle,

(1) Mohsens, *Geschicte der Wissensch*, Scit. 65. Le même

celle qui paraît innée chez ce peuple, c'est de soulager la pauvreté : à peine voit-on des mendians par la précaution qu'il a d'aller au-devant des besoins des malheureux (1). Le courage des Slaves est indompté et n'est pas susceptible de direction, parce qu'il est fondé sur l'audace qui ne réfléchit point. (2)

Les Slaves avaient reçu des Grecs quelques notions de religion, qu'ils arrangèrent à leur guise : ils multipliaient leur dieux à l'infini, et offraient un culte particulier aux nymphes des bois et des eaux (3). Cette quantité de dieux nécessitait un prodigieux nombre de fêtes, dont les principales étaient consacrées au printemps et à l'automne.

---

auteur ajoute qu'aucun peuple ne surpasse le Slave en hospitalité.

(1) Chron. slavica, p. 202.

(2) Pomponius Mela, l. 3.

(3) Je ne dois m'en prendre qu'à ma mémoire, si je ne peux rapporter le nom d'un gentilhomme courlandais, qui m'a assuré avoir habité quelque temps un très-petit village, dont les paysans étaient pleins de vénération pour un vieux chêne; ils s'y rendaient en secret, et y faisaient des prières.

M. de Thom a vu en Pologne un peuple immense à genoux et priant devant une fontaine. Ne pourrait-on pas faire remonter aux Slaves l'origine de beaucoup de superstitions que les druides pratiquaient?

Voyez encore ce que dit M. le comte de Potocki dans son *Voyage en Basse-Saxe*. C'est l'auteur qui renvoie lui-même à cet écrit dans ses *Fragm. sur la Scythie*, t. 2, p. 104.

Les Slaves ne faisaient que deux repas, l'un à neuf heures du matin, l'autre à quatre heures après midi. Leur nourriture était grossière et mal apprétée (1) : le couteau qui servait à couper leur viande était une arme qu'ils employaient à l'armée : ils le tenaient suspendu à une ceinture. (2)

Ils savaient brasser la bière (3), et buvaient d'une liqueur fermentée qu'ils tiraient de l'écorce de bouleau. Les bains faisaient leurs délices ; ils les jugeaient indispensables pour l'entretien de leur santé, et cette habitude était introduite chez eux depuis leur existence en corps de nation. (4)

On conduisait les époux à l'église dans un chariot : ils étaient précédés d'une musique champêtre et d'un homme portant un plat, où il y avait du pain et du sel.

Parmi les plus anciens Slaves, on ne distinguait les saisons que par des expressions qui leur fussent relatives : cette méthode est bien dans la nature. Ainsi ils nommaient le printemps la jeunesse de l'année ; elle commençait avec lui ; leurs calculs sur le cours des temps avait pour base les mois lunaires. Moins paresseux que les peuples dont ils étaient entourés, l'agriculture était leur occupation pen-

---

(1) Procop.
(2) Fortis, p. 101.
(3) Mohsen, p. 210.
(4) Nestor, p. 43.

dant la paix; d'où l'on peut conclure que tous les hommes en état de travailler prenaient les armes en temps de guerre.

Différens des Sarmates dans l'art de combattre, ils étaient presque tous fantassins (1); une épée, un couteau et un bouclier composaient originairement leurs armes. Ils y joignirent dans la suite l'arc, la lance, et la massue; ils ont toujours cru que la Divinité combattait pour eux. (2)

Quand le chef d'un pays voyageait, il était porté par ce qu'il y avait de plus grand dans ses états (3). Ils ne considéraient la guerre, ni sous le rapport d'illustrer leur nation par une gloire durable, ni par des motifs de vengeance fondés sur une injustice reçue; mais uniquement comme le grand art de devenir rapidement riches : ils donnaient le nom de *bagatir* à ceux qui avaient fait fortune par leur valeur, et sous la protection du dieu Mars.

Ils commençaient l'attaque par des cris affreux, et le chant de la victoire était celui de toute la nation. Leurs chefs étaient pris parmi ceux qui avaient le plus vaillamment combattu; leur général se nommait *Woja-Woda*. L'humanité se refuse à

---

(1) Procope, *ubì suprà*.

(2) Constant., *de Administ. imper.*, c. 31, p. 98.

(3) Théophanes, p. 367.

croire ce que Procope raconte de leurs cruautés envers leurs ennemis vaincus. (1)

On représente la nation Slave, en général, comme composée d'hommes forts, très-robustes et bien bâtis; leurs cheveux blonds, leurs traits de caractère, leur manière de se tenir, imprimaient à ces peuples une teinte nationale qui les faisait facilement reconnaître. (2)

Quelque divisées que fussent leurs tribus, le langage était le même partout : leurs habitations étaient misérables, presque ensevelies sous terre; ils étaient peu jaloux de la propreté, et vivaient assez misérablement. A quoi leur servait-il de faire des conquêtes?

Ils promettaient à la divinité de leur ménage, car chacun se choisissait un dieu particulier, indépendamment de celui de la guerre, qui était, ainsi que ceux des bois, des eaux et des saisons, commun à tous les Slaves; ils promettaient, dis-je, le sacrifice d'un animal, chaque fois que leur vie était exposée (3). Ainsi, leur principale prière était à peu près conçue en ces termes: « Divinité bien- » faisante, protégez ma vie dans ce combat; à ma » place je vous donnerai un bœuf. — Délivrez-moi

---

(1) Procop., *de Bell. Goth.*, c. 38, p. 558.

(2) *Idem*, l. 3.

(3) Lomonossow, d'après Procope de Césarée, c. 4; Procope, l. 4, c. 14.

» de la maladie qui m'accable, je vous ferai présent » d'un veau. » Tel est le sens de ce que nous lisons dans Procope. Le même auteur ajoute (1) qu'ils n'obéissaient point à un roi, mais qu'ils vivaient sous un gouvernement populaire, et que les intérêts de la nation, discutés publiquement, se décidaient en commun.

A cette forme d'administration, nous pouvons néanmoins opposer diverses tribus Slaves, soumises à un chef ou prince, telles que les Slaves *maharensès*, *bohèmes*, *wilzes*, et les *obotrites*.

« Il y avait, sous Justinien, des forteresses en » Illyrie qui passaient pour imprenables, anciens » monumens sans doute du règne des Scythes; les » Slaves résolurent de s'en emparer; ils traversè» rent le Danube, firent non-seulement des con» quêtes en Illyrie, mais ils s'y plurent davantage » que chez eux, et donnèrent au pays, entre la » Save et la Drave, le nom de *Pannonie slavienne;* » c'est ce qu'on appelle à présent *Esclavonie.* »

Des Tiwerzes.

Ils habitaient les environs de l'Hyppanis, et furent chassés par les Petschenègues. Je ne cite ce peuple que comme un exemple du peu de données que nous avons sur cette liste de nations déjà rapportée.

---

(1) Procop., *de Bell. Goth.*, l. 4, c. 14.

Cette phrase unique se répèterait pour presque toutes.

Des Petschenègues, ou Patzinaces.

Ce nom barbare convenait parfaitement au peuple qui le portait. Il est hors de notre sujet de nous étendre sur les événemens qui ont signalé l'histoire de ces demi-sauvages, jusqu'au temps où ils passèrent en Nouvelle Russie.

Sous le règne d'Igor, on vit arriver des bords de l'Iaïk et du Volga une multitude innombrable, portant avec elle la terreur et la destruction. Ce fléau se répandit indistinctement sur les terres de Russie. Igor vainquit ces peuples farouches, mais il ne les subjugua pas. Il les prit dans la suite à son service, pour exécuter ses projets sur la Grèce; un traité de paix l'arrêta en Tauride (1); c'est vraisemblablement alors que les Petschenègues qui l'avaient suivi, s'arrêtèrent aux environs de Cherson.

On prétend aussi que battus par les Uzes, ils se dispersèrent sur divers points : il est néanmoins fort souvent question d'eux depuis cette époque, et l'histoire de Russie est pleine de leur férocité. En ne parlant plus des Petschenègues, on leur fait

(1) Nestor, Nicon. (auteurs russes). *Voyez*, sur les *Petschenègues*, Striffer, Zonaras, Constantin Porphyrogénète, Cedrenus, Lomonossow, 2e partie, c. 3, etc.

succéder les Polowtzi ou Polowces, habitant également les rives de l'Iaïk. (1)

Il ne faut pas confondre les Petschenègues, assiégeant Kiow sous Sviatoslav Ier, et subsistant depuis comme nation, avec une colonie du même peuple rivalisant d'industrie avec les Chersonites; mais très-éloignés de rivaliser de profits. Vainement a-t-on voulu se persuader que le commerce qui passait par leurs mains les avait enrichis; vainement leur a-t-on accordé la qualité de facteurs, comme on la donne de nos jours aux juifs de Pologne; le titre ne change pas l'état, et c'est beaucoup s'il en modifie l'amertume : nous voyons tous les jours, dans les villes de commerce, une légion de porte-faix, par les mains desquels toutes les marchandises passent, sans qu'ils en soient pour cela plus riches. Où serait la vraisemblance que les Grecs de ce temps-là se fussent choisis des associés parmi des hommes dont ils ne pouvaient faire que des crocheteurs ?

Une autre portion des Petschenègues dominait en Tauride, dans le dixième siècle. Ce n'était plus les facteurs des Chersonites, mais un corps de nation laborieuse, travaillant avec intelligence,

(1) Les *Polowtzi* paraissent être les mêmes que les *Petschenègues*, mais ayant un surnom.

L'Évêque, *Hist. de Russie*, t. 1, année 1061. *Voyez* aussi Constant. Porph., *de Admin. imper.*, c. 37.

cultivant les terres, faisant pour son compte et sans associés un commerce considérable, et méprisant ceux des leurs qui se vouaient aux colonies grecques. Ce furent ces hommes actifs qui portèrent tort à Cherson, et non les malheureux qui leur servaient de bêtes de somme. Nous ne pouvons dire, ainsi que quelques historiens l'avancent, qu'ils furent subjugués par les Polowtzi, puisque nous avons pensé que ce n'était qu'un même peuple.

Des Chazares.

Cette nation, dont il est souvent parlé dans l'histoire de Tauride, était une tribu sarmate. Les Grecs, oubliant que les *circonstances* font les hommes, comme elles décident quelquefois des empires, se jouèrent du malheur de ces peuples expatriés, et les nommèrent émigrés. (1)

Ces Chazares n'eurent à combattre ni l'aveuglement des passions, ni le fanatisme de la fausse liberté, ni la rage des assassins, ni le delire frénétique de l'inconstance, ni le machiavélisme des cours; ils furent bien servis par des *circonstances* différentes des premières, et fondèrent un royaume

---

(1) Comme il est puissant, le pouvoir de l'habitude! Les Grecs nommaient ces peuples *Métanaste*, qui veut dire *émigré;* les Slavons, d'après l'usage grec, les appelaient *Chasar*, qui, dans leur langue, renferme la même signification.

qui eut beaucoup de pouvoir et de réputation.

On est disposé à croire que la plupart des peuples nommés dans le chapitre précédent, tiraient leur origine des Scythes et des Sarmates, que ce mélange leur valait des noms divers, et ajoutait à la confusion qui a suivi.

Des Tatars.

Les Tatars sont une classe distincte des Mongols: les uns et les autres paraissent avoir une origine commune avec les Turcs.

Cet Tatars et Mongols ont eu à différentes époques des succès incroyables. Le pays qu'ils occupaient en Asie embrassait à peu près la septième partie du monde. Les Turcs ne s'élevèrent que par la chute des Mongols.

L'Asie devint trop étroite pour satisfaire l'ambition des fils de Jenguys-Khan, ils conduisirent leurs Tatars en Europe et y firent des conquêtes. La Tauride, ainsi que nous l'avons remarqué, devint la proie de ces étrangers. Nous aurons souvent occasion de parler d'eux dans la seconde époque de cette histoire.

CHAPITRE XX.

Du commerce en général; du commerce établi par les colonies sur les bords de l'Euxin, renfermant tout l'intérêt commercial de cette première époque.

Le but principal de cet ouvrage étant de donner au commerce de la mer Noire toute l'extension dont il est susceptible, cette partie de mon travail nécessite un grand développement. Aussi pour y répandre le plus d'ordre et de clarté possible, j'ai divisé le commerce de la nouvelle Russie en trois époques, ainsi que son histoire, en terminant chacune de ces époques par l'aperçu commercial qui la concerne; j'ai tâché de faire mieux ressortir et la marche et les avantages que ce commerce présente.

Du commerce en général.

Le commerce en général est la communication réciproque du produit des terres et de l'industrie.

Les besoins factices que les hommes se sont créés ont rendu le commerce dépositaire des objets d'opinion comme de ceux de première nécessité; c'est ainsi que le luxe n'est qu'une jouissance comparative des choses superflues.

L'influence du commerce sur le corps politique d'une nation est une de ces grandes vérités que

l'histoire de chaque peuple démontre : l'Egypte en fournira la preuve dans le cours de ce résumé.

Considéré sous le rapport politique, il est de l'essence du commerce de faire utilement circuler dans toutes les provinces de l'état les productions qui leur sont nécessaires, et d'exporter leur superflu : de même il doit importer les productions et les marchandises étrangères, soit pour l'usage de ces mêmes provinces, soit pour les réexporter avec avantage.

La première opération commerciale a eu lieu en Asie, parce que cette partie de notre globe a été la première peuplée; aussi par succession de temps est-ce vers l'Asie que tous les peuples aboutirent, parce que le commerce y avait introduit un luxe effréné. Les Phéniciens illustrèrent le point de la Syrie d'où ils partirent pour braver les dangers des mers, et accumuler les richesses de l'Orient dans *Tyr* et *Sydon*. Cet exemple fut bientôt imité; il en est de même de tout ce qui est couronné par le succès, avec cette distinction importante, que l'avidité aveugle souvent.

Il est plus que vraisemblable que les premières opérations commerciales se traitèrent par des échanges : l'impossibilité des transports, la variété dans les objets de convenance, les goûts opposés de divers peuples, la concurrence même, tous ces motifs, dis-je, donnèrent de l'âme à l'industrie; les métaux devinrent des richesses de convention; ils

représentèrent les marchandises aussitôt qu'ils furent eux-mêmes reconnus pour telles.

Ces progrès dans le commerce introduisirent le change qui le vivifia. En 1181, les juifs inventèrent les lettres de change. Ces hommes ingénieux, devenus eux-mêmes un objet de commerce, étaient bannis, rappelés ou tolérés dans différens états, selon les besoins des gouvernemens qui les imposaient. Pour mettre leur fortune à l'abri des poursuites continuelles, leur industrie enfanta un projet, qui, fondé depuis sur la confiance publique et particulière, est devenu l'âme du commerce.

Le prix du change n'étant qu'une compensation momentanée des monnaies de deux pays, en raison de leurs dettes réciproques, la balance du commerce sera la portion qui restera due par l'un des deux, lorsque ces dettes réciproques seront acquittées.

Il résulte de cette compensation momentanée, que l'abondance ou la rareté des créances d'un de ces pays sur l'autre, fait la hausse ou la baisse du change. A cette considération, il s'en joint habituellement une autre, qui est la proportion dans le crédit public.

Commerce par les colonies.

Fonder des colonies devint une branche de commerce, que la politique conseilla à l'intérêt des gouvernemens. L'excès de la population devait faire

redouter des désagréables conséquences au pays trop resserré ou trop peu fertile pour la contenir. Tant qu'il est possible d'occuper les bras à l'agriculture, l'état et le commerce en profitent; lorsque ces bras restent oisifs et qu'ils ne peuvent être distribués dans les fabriques, le commerce et l'état en sont grevés.

L'idée de conquête serait faussement supposée à l'établissement des premiers colons. La mère patrie a dû traiter les hommes comme une production trop abondante dont l'intérêt général demandait la séparation.

Ainsi le premier vœu a été de se débarrasser d'une multitude à charge, et par conséquent dangereuse; le second de la rendre utile, en lui fournissant les secours nécessaires à la culture : le commerce paraît n'avoir été que la troisième intention.

Qu'on veuille bien ne pas perdre de vue que je viens de parler des premiers colons; ne confondons pas l'établissement de la colonie avec les effets qui en ont résulté : c'est pourquoi, lorsque le commerce a remarqué des avantages réels dans les relations entre la mère patrie et les colons, il a pu concevoir l'idée d'établir des colonies uniquement fondées dans les intérêts du commerce.

Toute colonie qui peut se passer de sa métropole, non-seulement cesse de lui être utile, mais elle est à la veille de s'en séparer. Ainsi en éloignant de la grande famille une partie des individus qui la

composaient, la métropole a dû se réserver les moyens de diriger, de gouverner ces individus; elle a dû faire dépendre leur prospérité de ses soins continuels. C'est ainsi qu'on a vu Gênes non-seulement nommer à toutes les places civiles et militaires de Caffa, mais encore y envoyer des commissaires pour inspecter les gouverneurs et les magistrats.

Épuiser les colonies, c'est les disposer à s'affranchir du joug, que l'art de l'administration devrait leur rendre insensible. Ne jamais retirer d'elles tout ce qu'on aurait le droit d'exiger, est le moyen le plus sûr de les maintenir dans la dépendence : on n'attache un homme a un sol nouveau, à un climat qui n'est pas le sien, qu'en lui assurant une existence plus agréable que celle qu'il abandonne. Il y aurait bien de l'injustice de ne pas calculer pour l'homme simple et de bonne foi, les dangers auxquels il s'expose, le sacrifice de son pays, peut-être celui de sa santé. L'intérêt l'a décidé, il n'a vu que la promesse qu'on lui a faite, il serait affreux de ne pas la remplir, de ne pas veiller sur lui, de ne pas récompenser sa confiance par des avantages certains.

On doit distinguer la colonie politique commerciale de la colonie politique de conquête. Alexandre-le-Grand perfectionna celle-ci. Ce prince, aussi sage politique que vaillant capitaine, distribuait les vaincus sur les états de sa domination, et les remplaçait par un certain nombre de ses sujets. Les

Romains adoptèrent ce genre de colonies, et en retirèrent de si grands avantages que ces déplacemens leur réussirent partout, excepté en Scythie, sous Trajan. Cette dernière manière de fonder des colonies étant étrangère à mon sujet, je n'en parlerai pas.

Les excursions de tant de peuples, dont il a été traité dans cette première époque, ne peuvent être considérées comme des colonies. C'était un fléau dévastateur qui parcourait une portion de l'hémisphère, jusqu'à ce qu'il fût détruit par la mésintelligence de ses chefs, ou par le fer des nations réunies.

L'excessive population de la Grèce fit plus pour son commerce que ses exploits; il est vrai que ceux-ci servirent à protéger les colonies, dont cette population était la première cause; le commerce concourut au bien-être des colons, et fut la récompense des soins administratifs que dirigeait la prudence de la mère-patrie.

Si quelque chose pouvait dédommager du sang que firent verser les victoires d'Alexandre, ce serait la révolution, si favorable au commerce des Européens, qu'elles amenèrent. Généralement parlant, il est rare que le commerce d'un pays acquière une prépondérance marquée, sans porter atteinte au commerce d'un autre. Alexandre détruisit Tyr et la navigation de Syrie. L'Egypte qui refusait jusque-là de communiquer avec les

étrangers, fut forcée de correspondre avec eux.

Alexandre en donnant son nom à la plus belle cité de l'Egypte, la constitua reine du commerce de l'Inde et de tout l'Orient.

Les Ptolémées, successeurs du héros macédonien, suivirent ses traces, et l'interruption de ce commerce n'a cessé qu'aux époques dont je vais rendre compte en liant ce qui précède avec le commerce de la mer Noire.

CHAPITRE XXI.

Du commerce ancien de la mer Noire ou Pont-Euxin.

VOULOIR remonter à une époque antérieure à celle de la fondation des colonies grecques, pour établir la premiere existence du commerce de la mer Noire, ce serait se perdre dans la nuit et l'ignorance des temps, ce serait bercer de chimères l'attention du lecteur impartial, qu'on doit savoir respecter.

Ce serait ainsi perdre beaucoup de temps que de s'arrèter aux fables qu'Aristée mit en vers au retour de son voyage en Scythie, où le commerce l'avait attiré. On ne peut exiger de nous des détails très-étendus : quand on n'a pas des notions bien suivies, bien exactes, bien constatées, sur l'histoire d'une ou de plusieurs nations antiques, où trouverait-on celles de leur commerce?

J'ai déjà rapporté, suivant les circonstances qui se sont offertes, les points principaux des spéculations des Grecs sur le Pont-Euxin; dans ces temps reculés, les objets de première nécessité fixaient seuls les opérations commerciales; ils consistaient principalement en grains, sel, poisson séché, cuirs, cire, miel et fourrures. L'avidité y joignit l'achat des esclaves, et la férocité des riverains multiplia tellement le nombre des victimes, qu'on les transporta chez l'étranger pour les revendre avec plus de bénéfice.

Phanagorie, Panticapée, Théodosie, Cherson, Tanaïs, Taphros, Olbia, Ophiuse furent les premiers entrepôts du commerce. (1)

Après les victoires de Lucullus et de Pompée, les Romains ajoutèrent à leur système de conquête le projet momentané de les faire fleurir par le commerce. Pompée ayant subjugué le royaume de Pont, offrit à Rome une source de richesses dans le commerce de la mer Noire. Jusque-là les Égyptiens, maîtres de celui de l'Europe et de l'Asie, fixaient, à leur gré, le prix que les Européens devaient donner des productions de l'Inde.

Les échanges avaient lieu dans les spéculations des Égyptiens, parce qu'ils étaient tous à leur

---

(1) On trouve, dans les *Plaidoyers* de Démosthènes contre Phormion et contre Lacritus, les preuves de ce commerce.

avantage. Cela se conçoit, en réfléchissant qu'ils n'avaient point de concurrens dans la livraison des marchandises de l'Inde, et que les acheteurs arrivaient de tous côtés en Égypte avec celles de l'Europe. Ainsi ils recevaient de l'or, de l'argent, du cuivre, du fer, du plomb, du laiton, des draps, des vins, du soufre, de l'alun, des cuirs, de l'ambre, du mastic et autres articles; puis ils donnaient en retour des pierres précieuses, des drogues, des parfums, de l'ivoire, des étoffes de soie, des toiles peintes d'Orient et des épiceries.

Le projet de Pompée fut d'établir une communication plus directe, plus facile que celle qui existait entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne; non-seulement il voulait suivre le plan de commerce qui avait si bien réussi aux colonies grecques, mais il comptait encore se servir de la voie de l'Euphrate. Ce fleuve prend sa source en Arménie et se jette dans le golfe Persique.

Rome, en adoptant les vues de Pompée, ruinait le commerce de l'Égypte. Mais dans un gouvernement purement militaire, les idées commerciales sont soumises à toutes les vicissitudes de l'esprit du moment; voilà pourquoi Rome abandonna ce projet, à peine conçu, et revint à son système de prédilection, celui des conquêtes.

En effet, il était plus aisé aux Romains de vaincre que de spéculer; enfans gâtés de la victoire,

ils se présentèrent en Égypte et la soumirent à leur domination.

Dans des circonstances subséquentes, les Égyptiens se vengèrent des idées profondes d'un grand homme, en assassinant Pompée. Vindicatifs et flatteurs, ils espérèrent faire leur cour à César, et ne lui inspirèrent que le mépris.

Cette conquête de l'Égypte fut plus utile au commerce des Romains, que ne l'eussent été les projets de Pompée, de prendre la route de la mer Caspienne et du Pont-Euxin pour correspondre avec l'Inde; c'est pourquoi Rome abandonna aux Asiatiques et aux Grecs le commerce de la Tauride et de toutes les côtes de la mer Noire.

Les bords de l'Hyppanis recevaient encore quelques marchands romains; mais ce n'était plus que ceux qui, ayant des relations entamées, terminaient leurs anciennes spéculations pour n'en plus former de nouvelles.

Byzance profita de ce que Rome dédaignait. Son heureuse situation entre la Méditerranée et le Pont-Euxin, en fit le point central du commerce de ces deux mers. Ce fut une faute bien grande que les Romains commirent, de se priver de débouchés aussi considérables. Qu'au sein de l'abondance un commerçant sache se borner, c'est un principe sage pour des particuliers; il cesse de convenir à un état puissant : celui-ci doit pousser sa bonne fortune commerciale aussi loin que sa

force le permet, puisque les gains que le commerce procure sont le nerf de la durée de cette force.

Les mêmes denrées que les Grecs avaient l'habitude de tirer de leurs colonies, refluèrent à Byzance; les peuples d'Italie y apportèrent leurs vins et leurs huiles, et l'Archipel tripla ses bénéfices sur les objets manufacturés.

Plus tard, des communications nouvelles s'ouvrirent avec la Russie; le siége de l'empire romain transporté à Constantinople par l'empereur qui donna son nom à la ville, fit accourir tous les riverains du Pont-Euxin et des Palus-Méotides. Les habitans des bords des fleuves navigables redoublèrent d'efforts et d'industrie. Tout le monde voulut s'enrichir; le goût du commerce devint général. Smolensko chargea des bateaux sur le Borysthène. Le courage des Russes surmonta les obstacles que la nature mettait à leur industrie, par les cataractes du fleuve, et dompta les peuples fainéans qui végétaient sur ses bords, qui n'étaient hommes qu'un jour de bataille, mais ignorans, pillards et paresseux le reste de leur vie.

Quelque justice qu'on rende à l'antique valeur des Russes, il faut neanmoins convenir que les profits de leur commerce intérieur devaient être bien considérables, pour leur faire mépriser les fatigues inouïes qu'ils devaient supporter. Pour en avoir une idée, il faut se représenter ces hommes

vigoureux, portant à bras et les barques et les marchandises qu'elles renfermaient, durant tout l'espace où la navigation était interrompue par les cataractes; il faut savoir de plus que c'était le moment choisi par les Petschenègues, pour tomber à l'improviste sur les caravanes; il fallait alors se battre pour conserver sa vie et ses marchandises : la perte du temps employé à disputer ce passage était la moindre de toutes. La continuation de ce commerce par les Russes, prouvait qu'ils étaient déjà soldats, marins et marchands.

A juger par l'espèce de marchandises que les Russes apportaient et par celles qu'ils recevaient en échange, on doit remarquer que les esclaves et les pelleteries étaient estimés au-dessous de leur valeur par des marchands peu experts et qui trouvaient déjà un grand bénéfice en les vendant vingt-cinq ou trente pour cent au-dessus de l'achat primitif. Ce bénéfice eût été considérable, si les objets qu'ils recevaient en retour n'eussent pas été portés dans l'échange à une valeur exorbitante. On échangeait, par exemple, un esclave mâle contre dix ou douze livres de poivre. On ne donnait que quelques bouteilles d'huile ou de vin pour une esclave femelle. Il fallait et des esclaves et des pelleteries pour obtenir des étoffes. Il est très-sûr qu'à leur retour dans l'intérieur de la Russie, ces marchands fixaient aussi, aux objets qu'ils rapportaient, un prix assez haut pour se dédommager et

de leurs fatigues et de l'intérêt de leurs capitaux.

Cette manière de traiter était trop défavorable à la Russie pour durer long-temps : ce n'était plus qu'une erreur dans le commerce, occasionnée d'un côté par la mauvaise foi, et de l'autre par l'ignorance. Aussitôt que les Russes remarquèrent l'empressement avec lequel on recherchait leurs marchandises; quand ils observèrent que celles des Grecs devenaient tous les jours plus considérables; qu'ils virent les habitans du Pont, toutes les colonies s'empresser autour d'eux; alors ils découvrirent qu'on les trompait. Les échanges furent presque nivelés, ou du moins plus de proportion s'établit dans les marchés.

Un peuple trompé dans ses premières spéculations, contracte un esprit de méfiance très-pardonnable. Malgré leurs profits, les Russes crurent ne devoir plus s'en rapporter à ceux qui venaient de bien loin pour leur faire des avances. Ils se déterminèrent à trafiquer eux-mêmes dans l'étranger, à exporter leurs marchandises, et ce moyen infaillible fit rétablir en leur faveur la balance du commerce, qui, jusque-là, avait été toute à leur désavantage.

La paix qu'ils conclurent avec les Petschenègues ne troubla plus leurs utiles opérations. Ils redoublèrent d'activité et jouirent bientôt du fruit de leurs travaux et de la combinaison plus exacte que l'expérience enseigna à leur industrie.

Ainsi que je l'ai avancé au commencement de ce chapitre, le commerce influe puissamment sur le corps politique d'un état; il lui donne la richesse, d'où naît le crédit; les états voisins passent de la jalousie à la confiance qu'ils lui accordent, et sa force augmente en raison du besoin que les autres ont de lui. Le commerce éleva l'Égypte à un point de grandeur qui effraya Rome, et à un degré d'opulence qui établit sa primauté sur toutes les puissances commerçantes : le commerce fut aussi, dans ces temps reculés, la cause première de l'agrandissement de la Russie.

Ce serait une erreur de croire que les avantages procurés par le commerce se bornent à la jouissance des objets qui manquent à un pays et à l'exportation de ce qu'il a de superflu. En suivant cette époque de l'agrandissement de la Russie, on trouve qu'elle étendit, par le commerce, l'horizon de ses connaissances, qu'elle acquit les premières notions des arts, qu'elle forma des marins, créa une marine et croisa sur le Pont-Euxin, en 936, avec une flotte montée par dix mille hommes (1). Le grand-duc Igor la commandait, et mille vaisseaux sous ses ordres vinrent jeter l'effroi dans Constantinople.

Les succès ou les revers des Russes dans la mer Noire, pendant cette première époque, exigeraient

(1) Frièbe, t. 1, p. 22 et suiv.

des détails trop considérables et qu'on ne peut se permettre de donner, sans mêler l'histoire de la Russie en général avec celle de la Nouvelle Russie, que nous traitons. On ne s'écartera cependant pas de son but en observant que, même indépendamment des bienfaits accordés aux Russes par le commerce, leurs armes l'appuyèrent, l'agrandirent et lui donnèrent un essor rapide, que plusieurs siècles d'indolence n'auraient pu procurer. Ils battirent les Chazares, forcèrent les Petschenègues à la paix, puis ils les repoussèrent en Orient; enfin ils conquirent la partie de Tauride dont Tmutarakan était alors la capitale.

Le traité entre le grand-duc Igor et Constantin VI ne prouve point que la Russie n'eut plus de droits à réclamer sur toute la Tauride, il dit seulement « qu'elle renonce à ses droits, moyennant » une redevance. » Ce tribut fut mal acquitté, et c'est ce qui occasionna la prise de possession de la presqu'île par Swiatoslaw, fils d'Igor.

Un grand commerce que des armées protègent après des victoires, doit amener l'abondance et la prospérité publique. Kiow peut nous donner une idée de l'étendue et de l'utilité de ce commerce de la mer Noire, puisqu'on vit la capitale de la Russie faire circuler jusque dans la Baltique les mêmes marchandises que le Pont-Euxin lui avait fournies. Les habitans de Kiow durent plus de succès à la prudence de leurs combinaisons qu'au zèle com-

mercial qui les animait : ceci est d'autant plus sensible, qu'on voit ordinairement la même spéculation réussir très-différemment dans les mains de deux personnes ; l'une n'a pas réfléchi comme l'autre ; elle a plus accordé, soit à la probabilité, à la confiance hasardée, soit au moment de spéculer, qu'à la mesure de prudence qui indique les risques, les commettans, les lieux et les temps.

Le souverain encouragea les habitans de Kiow ; il fixa sa résidence dans leur ville ; huit foires par année y réunirent les marchands de tous les pays. Le luxe n'existait pas encore, mais l'aisance générale régnait sur un peuple heureux ; son imagination ne se fatiguait pas du désir des superfluités qui lui étaient inconnues, et le bien du moment donnait l'espoir d'être le bien de l'avenir, puisque les bonnes mœurs se conservaient intactes, et qu'une administration éclairée maintenait l'état en paix avec ses voisins.

Tant que des spéculations aussi favorables durèrent, Kiow marcha de succès en succès ; mais la prospérité aveugle plus souvent qu'elle n'éclaire, et je ne crois point errer en rapportant l'origine de l'esprit de conquête qui ruina Kiow, à l'époque dont je parle.

Quelque heureux que soit un état, il est dans la nature de le voir chercher à s'élever plus haut : l'amour du changement a trompé et trompera toujours les hommes, tant qu'ils ne sauront pas se

persuader que ce qu'ils connaissent vaut souvent mieux que ce qu'ils désirent. L'affluence des étrangers, la diversité de leurs marchandises, la richesse de certains costumes, le prix qu'on attache aux choses qu'on voit pour la première fois, la jalousie de les voir entre les mains de ses égaux, le désir de les posséder, ces motifs altérèrent les mœurs; le luxe naquit. Si le luxe favorise le commerce, si les fabriques qui l'entretiennent ne sont pas dans le pays, ce luxe alors est utile aux commerçans en raison de ce que les particuliers et l'état perdent. Les seigneurs furent distraits des soins qu'exigeaient leurs domaines; bientôt, cessant de trouver dans leurs revenus de quoi satisfaire à leurs goûts nouveaux, ils contractèrent des dettes, et l'agriculture, cette source si intéressante pour le commerce, reçut une atteinte qui retomba sur lui. La pente établie, tout va suivre sa direction; des propriétaires plus empressés de jouir que d'assurer la jouissance, soit dans sa durée, soit dans ses objets, vendirent mal des terres déjà négligées; le besoin naquit à côté de l'impuissance de satisfaire le désir des surperfluités, le souverain ne put fournir à l'avidité de tous ceux qui l'obsédaient : dès lors la nation fonda son unique espoir d'acquérir de nouvelles richesses, sur son courage, qu'il eût été bien plus sage de n'employer que pour les conserver; l'esprit de conquête passa des officiers jusqu'au chef, et descendit du chef jusqu'aux dernières classes de la société. Tout

le monde voulut obtenir, les armes à la main, la possession des superfluités qu'avait créées le luxe; l'industrie et le commerce ne parurent que des ressources lentes et douteuses; on annonça des projets hostiles avant de s'être assurés des armes et de l'argent nécessaire pour leur succès; Kiow se trompa dans ses calculs; la guerre lui fut aussi funeste que son commerce lui avait été utile.

Cette première époque du commerce de la Nouvelle Russie ne peut présenter les mêmes facilités que les suivantes : on n'exploitait pas encore les mines; des hommes peu exercés et méfians, n'apportaient pour leurs échanges que ce qu'ils trouvaient chez eux par un don de la nature, sans y ajouter les profits que les arts triplent. Ainsi le commerce honteux des esclaves et celui des pelleteries furent-ils les seuls qui provoquèrent la cupidité des étrangers : les cires, le miel, les cuirs, le poisson séché ou salé ne pouvaient être classés que comme très-subordonnés aux deux autres.

Dans ce que nous avons rapporté des diverses situations où se sont trouvés les Bosphoriens, les Vénitiens, les Génois et les Russes, se trouve aussi l'abaissement ou le progrès de leur commerce respectif. En joignant à ce tableau la férocité des peuples qui s'entre-détruisaient pour faire des prisonniers et hâter par là l'instant de leur ruine commune, on trouvera avec douleur les causes qui donnaient le mouvement à ces temps d'injustices et de cruautés.

L'époque était arrivée où les sciences et les arts allaient s'agrandir, l'étude cessait de se fixer aux stériles spéculations des anciens philosophes. Elle se livrait aux recherches sur la physique expérimentale et sur la chimie. Le commerce allait acquérir des lumières nouvelles, l'aimant devait étendre son cours (1), et la décomposition découvrir les secrets de la nature; aussi, depuis la glace où la coquette s'admire (2), jusqu'à l'horloge qui lui marque le temps qu'elle perd, et la fonte des caractères (3) qui pouvaient en améliorer l'emploi, tout va devenir un objet de commerce.

CHAPITRE XXII.

Explications.

Il nous a paru utile, pour l'intelligence de ce qui suivra, de donner une table des noms successifs qu'ont eus les principales villes de Crimée. Comme nous l'avons dit, les Grecs et les Romains se sont plu à les remplacer, soit par des noms nouveaux, soit par des surnoms multipliés, ce qui n'a pas peu contribué à rendre bien des choses inintelligibles; ce qui, encore, a fait chercher des villes qu'on n'a plus retrouvées, par la seule raison que

(1) La boussole.
(2) L'étain.
(3) L'imprimerie.

le nouveau nom n'avait pas été assez accrédité pour se transmettre, et que le pays ou la ville ont repris l'ancien.

Les mers et les fleuves ont aussi éprouvé des changemens de noms qu'il faut indiquer.

MERS.

Mer Noire.

— Inhospitalière *ou* Pontos-Axenos.
— Hospitalière *ou* Pontos-Euxenos.

Palus-Méotides.

Temerinda, parmi les Scythes.
Zabach.
Azow.

Mer Pourrie, entre la Crimée et la mer d'Azow.

Sivache.

FLEUVES.

AUTREFOIS.	AUJOURD'HUI.
Antikites, Hipanis, Vardanus	Le Couban.
Tanaïs	Le Don.
Danapris, Élicé, Borysthène	Le Dnieper.
Hyppanis	Le Bog *ou* Boug.

AUTREFOIS.	AUJOURD'HUI.
Thyras, Danastris, Cyrès, Turla	Le Dniester.
Ister	Le Danube.

VILLES.

AUTREFOIS.	AUJOURD'HUI.
Taphros, Tafré	Pérécop.
Eupatoria, Pompeïopolis, Geslevé	Kaslow.
Calamita, même nom donné au golfe Bachtzesaraï.	
Ctenos, Dori, Théodori	Inkerman.
Cherronisos, Cherone, Chersone, Tzortzina, Cherson	Sévastopol *ou* Achtiar.
	Simpheropol *ou* Ak-Metchet.
Souydaia, Lugira, Soldaia	Soudagh.
Tauros, Cembalo, Symbolon	Baluklava.

AUTREFOIS.	AUJOURD'HUI.
Solgat.	Crim *ou* vieux Crim.
Tolat.	
Carea.	
Caréonpolis.	
Ardanda.	Caffa.
Thewdosia.	
Theodosia.	
Yracleon.	Arabat.
Panticapeon.	Kertsch.
Gargasana.	
Bosphore.	
Wosphoro.	
Aspromonte.	
Parthenion.	Yenicale.
Gargaza.	
Mirmekion.	
Phanagorie.	Taman.
Tomi.	
Tamatarcha.	
Matriga.	
Tmutarakan.	
Tanaïs.	Azow *ou* Taganrog.
Tana.	
Azac.	
Asgar.	
Asgali.	

CHAPITRE XXIII.

Coup d'œil sur quelques restes d'antiquités dans la Nouvelle Russie.

Pendant l'automne de 1808, quelques paysans du village de Voukövary, dans le district d'Élisabethgrad, ayant fait des fouilles dans un des kourganes du Step, y découvrirent deux ailes d'oiseau, faites d'une feuille d'or qui enveloppait un morceau de bois. On y a trouvé en même temps un petit poisson fait de la même manière. Le bois était à demi pourri, mais la feuille d'or s'est bien conservée. Ces pièces curieuses ont été envoyées à Pétersbourg.

On a fouillé dans différens autres kourganes de la Nouvelle Russie : on y a trouvé des ossemens d'hommes et de chevaux, différentes armes, etc.; mais tellement altérés par le temps, que tous ces objets se convertissent très-souvent en poudre par le moindre attouchement.

Les kourganes du Step entre le Dnieper et la mer d'Azow, sont pour la plupart surmontés de statues en pierre d'un travail grossier.

On trouve dans plusieurs endroits du Step, qui environne Odessa, quelques médailles romaines impériales, tant en argent qu'en bronze. Il n'y a pas long-temps qu'on en a découvert quelques-unes sur le territoire de la ville d'Odessa, de même que

vers la source de la rivière du Tiligoul. On en a recueilli assez à Akkerman et dans toute la Bessarabie; de même qu'en Crimée et dans le gouvernement de Cherson.

Les ruines d'Olbia, ancienne colonie mylésienne, qu'on voit sur le bord du bourg non loin d'Oschakof, présentent beaucoup d'objets dignes de l'attention d'un antiquaire. On y découvre souvent des marbres avec des inscriptions grecques, des morceaux d'architecture, des débris de statues et des vases, des bas-reliefs, beaucoup de médailles, etc. Plusieurs inscriptions font voir que les pierres qui les portent avaient été placées dans le temple d'Apollon. Dernièrement on a découvert un long décret du sénat et du peuple d'Olbia, pour couronner un citoyen de cette ville nommé *Protogène*, qui avait rendu de grands services à la ville dans différentes circonstances.

Les ruines de l'ancienne Cherson, près de Sébastopol, offrent aussi quelques antiquités en fait d'inscriptions et de médailles.

Les monumens qu'on trouve à Caffa et à Soudagh datent, pour la plupart, du temps que les Génois étaient en possession de ces deux villes : on n'y voit rien qui atteste que les anciens Grecs aient eu dans ces lieux des établissemens considérables.

C'est à Kertch qu'on rencontre beaucoup de débris de l'ancienne Panticapée : des colonnes, des chapiteaux, des inscriptions, des bas-reliefs, des

médailles. Une des portes de la forteresse moderne de cette ville est ornée d'un griffon en bas-relief : ce même animal fabuleux se trouve aussi sur quelques médailles de Panticapée. On voit encore dans la même forteresse deux lions en marbre blanc ; et deux autres sur la rive opposée du détroit, dans la ville de Taman.

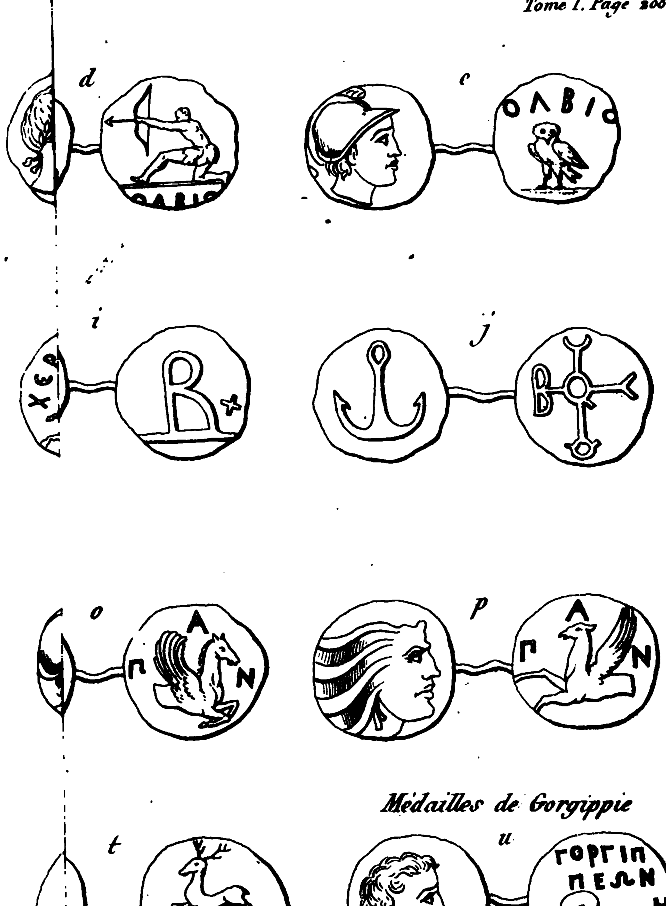
Cette dernière ville renferme aussi beaucoup de choses curieuses. Plusieurs marbres parlent de différens rois de Bosphore. C'est là que se trouve l'inscription de la reine Comossarye, épouse de Parisade I[er], connue par la dissertation qu'en a faite M. Kœhler. C'est aussi là qu'on conserve cette fameuse inscription russe, qui atteste que l'île de Taman faisait anciennement partie de la Russie, et composait la principauté de Tmutarakan.

Les médailles qu'on recueille dans l'île de Taman appartiennent en partie à la ville de Phanagorie, dont les ruines s'y trouvent, et pour la plus grande partie aux rois de Bosphore.

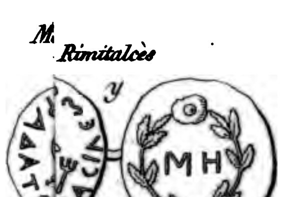
Il ne serait peut-être pas indifférent pour les amateurs de connaître les différens types des médailles frappées dans les anciennes villes de la Nouvelle Russie. Les voici :

Olbia, colonie mylésienne sur l'Hyppanis ou le Boug. Ses médailles autonomes représentent :

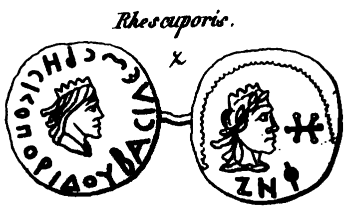
D'un côté, la tête d'Apollon, couronnée de lauriers. Sur le revers, une lyre et le nom de la ville, OΛBIO. (a)



M. Rimitalcès



Rhescuporis.



La tête de ce même dieu. — Un aigle déchirant un poisson.

La tête de Cérès couronnée d'épis. — Le même revers avec le nom d'un magistrat. (*b*)

La tête de Pan. — Un coryte avec l'arc, et une hache d'armes, avec le nom d'un magistrat et celui de la ville. (*c*)

Une étoile. — Une lyre.

La tête d'Hercule, avec la peau de lion. — Un coryte avec l'arc, la massue de ce demi-dieu, et le nom de la ville.

La tête de Cybèle, couronnée d'une tour. — Un homme qui tire de l'arc. (*d*)

La tête d'une divinité. — Un épi.

La tête de Minerve. — Un hibou. (*e*)

Il serait difficile de rassembler ici tous les types des médailles d'Olbia : nous nous bornons à ce qui nous est particulièrement connu.

CHERSONÈSE, dans la Tauride, colonie Héracléote. Ses médailles représentent :

La tête d'Apollon, sa lyre, et le nom de la ville, ΧΕΡΣΟΝΗΣΟΥ. Revers : Diane ou une nymphe poursuivant une biche. (*f*)

Un char traîné par quatre chevaux. — Un guerrier armé et prêt à donner un coup de lance, avec le nom de la ville, ΧΕΡ. (*g*)

Un taureau, donnant un coup de corne, avec la légende : ΕΛΕΥΘΕΡΙΑ, la liberté. — Une biche poursuivie par une nymphe, et le nom de la ville. (*h*)

Les médailles des derniers temps de cette ville portent, pour la plupart, une croix (*i*), ou une ancre (*j*), ou quelques monogrammes, avec différentes lettres sur le revers.

Théodosie, dans la Tauride. Il est assez particulier qu'on ne rencontre pas du tout de médailles à Théodosie. M. Kochler en cite cependant une qui, d'un côté, représente la tête d'une divinité, et de l'autre, un coryte, une massue, et la légende ΘΕΥΔ (*l*). Cette médaille, la seule qu'on connaisse, est dans le cabinet impérial de Saint-Pétersbourg.

Panticapée, sur le Bosphore. On voit sur ses médailles :

La tête d'Apollon. Revers : Un coryte avec l'arc et le nom de la ville, ΠΑΝ.

Un trépied. — Une étoile et le nom de la ville, ΠΑΝΤΙΚΑΠ, entre les huit rayons. (*m*)

La tête du dieu Pan. — Un arc et une flèche. (*n*)

La tête de ce même dieu. — Un cheval ailé. (*o*)

La même tête. — Un griffon. (*p*)

La tête de Pan. — Une gueule de lion et un poisson.

La tête de Pan. — La tête d'un bœuf. (*q*)

La tête d'Apollon. — Une charrue, avec la légende : ΠΑΝΤΙΚΑΠΑΙΤΩΝ, les habitans de Panticapée.

La tête de Pan. — Une corne d'abondance, et deux bonnets surmontés d'étoiles, attribut de Castor et Pollux, avec le nom de la ville. (*r*)

PHANAGORIE, ancienne capitale du royaume de Bosphore, en Asie. Ses médailles représentent :

La tête d'une divinité. Revers : Un arc, une flèche, et le nom de la ville, ΦΑ. (*s*)

La tête d'Apollon. — Une biche couchée, avec la légende : ΦΑΝΑΓΟΡΗΤΩΝ, les habitans de Phanagorie (*t*). Cette médaille appartient à M. le comte de Rastignac, à Paris.

La tête de ce même dieu. — Un trépied.

GORGIPPIE, dans le pays des Sindes. M. Kochler cite des médailles de cette ville, conservées dans le cabinet impérial de Saint-Pétersbourg. Elles représentent :

La tête d'Apollon. Revers : Un chevreuil et un thyrse orné de bandelettes, avec la légende : ΓΟΡΓΙΠΠΕΩΝ, les habitans de Gorgippie. (*u*)

La tête d'une divinité. — La proue d'un vaisseau, avec la même légende.

Les anciens *rois de Bosphore* faisaient aussi frapper des médailles. On en recueille beaucoup à Kertch, Yénikalé, dans l'île de Taman, à Anapa, et dans les terres qu'habitent les Kozaks de la mer Noire. Elles portent, pour la plupart, l'effigie du roi et son nom. Les revers sont assez variés : tantôt c'est une massue d'Hercule, avec la peau de lion et un trident (*v*) ; tantôt un bouclier et autre armure, ou bien une femme assise et tenant un globe dans la main. On voit encore sur les revers de ces médailles, un aigle portant une couronne dans son

bec (w) ; un cavalier courant à toute bride (x) ; les deux lettres MH entourées d'une couronne (y) ; une Victoire, etc.

Du temps où les rois de Bosphore reconnaissaient les empereurs de Rome pour leurs suzerains, ils faisaient représenter sur leurs médailles, d'un côté l'effigie du roi, et de l'autre celle de l'empereur avec l'année, datée depuis l'ère bosphorienne, qui commence deux cent cinquante-six ans avant la naissance de Jésus Christ (z). On voit encore sur le revers de ces médailles une chaire curule romaine avec une couronne, et autres attributs.

Nous passons sous silence plusieurs autres types. Nous ne citons que les plus communs. (1)

CHAPITRE XXIV.

Liaison des deux premières époques.

CETTE énergie que la Russie avait développée dans les commencemens d'un commerce qu'elle sut tourner à son avantage, fut éteinte par l'invasion des Tatars. Subissant le sort de tous les pays conquis, la Russie rentra pour quelques années dans l'engourdissement forcé dont son génie avait su l'arracher.

Après environ quatre-vingt-dix ans de cette nul-

(1) Odessa, juin 1812. Note fournie par M. le colonel de Stempkouski.

lité, Jean Wasiliowitsch monta sur le trône et secoua le joug des Tatars. Vers le même temps, Hadgi Ghéraï, de la famille de Genghis-khan, succéda en Tauride à Édigée Mangal, oncle de Tamerlan (1). Il avait su dompter les Goths et faire taire les Génois; mais sa souveraineté méritait à peine cette dénomination; quelques Tatars opprimaient le pays, et Hadgi était leur chef. Pendant ce fantôme de règne, le royaume de Kiptschak fut détruit : un voile obscur couvre cette partie de l'histoire de la Tauride. Ce n'est qu'au travers de quelques déchirures qu'on apprend qu'Hadgi fut détrôné, qu'il se réfugia en Pologne, d'où il revint pour monter de nouveau sur son trône, mais environné de plus d'éclat, revêtu de plus de puissance, par le secours du roi Casimir, et trouvant

(1) « Hadgi Ghéraï, prince mogol, descendait de Genghis-khan. Il naquit à Trocki, en Lithuanie, pendant l'exil de sa famille, et un paysan nommé *Ghéraï* le sauva avec peine du massacre ordonné par ses ennemis. A l'âge de dix ans, étant en Asie, des hordes mécontentes du gouvernement, cherchaient un prince du sang de Genghis-khan, pour s'en faire un chef : le paysan leur présenta Hadgi, et ne demanda pour toute récompense des dangers qu'il avait courus, que l'attribution de son nom à tous les descendans de Hadgi. C'est ainsi que *Ghéraï* devint le surnom de cette branche de Genghis-khan, et qu'il s'y conserve encore de nos jours. » *Hist. de la Tauride*, t. II, p. 199.

ses états agrandis de ce que les rebelles avaient abandonné de leurs anciennes possessions.

Le retour de ce prince peut être considéré comme l'époque de la fondation de la souveraineté de Crimée. Elle embrassa sous son chef une étendue de pays plus considérable que toute la Nouvelle Russie n'en renferme aujourd'hui ; puisque, indépendamment de la Tauride, elle confinait au duché de Kiowie, possédait les deux rives du Dnieper jusqu'à Krementchouk, et s'étendait même au-delà du Dniester.

Sous un chef sage, économe du sang et des biens de ses sujets, cet état acquit une certaine consistance : Hadgi ménagea le grand-duc de Russie et supporta avec fidélité les dures conditions que la Pologne lui avait imposées. Formé à l'école du malheur, il ne se laissa pas éblouir par la fortune, mais il sut fixer son inconstance par la sagesse de son administration.

La mort de Ghéraï faillit à renverser ce royaume naissant : huit fils d'Hadgi disputèrent ses états ; la Crimée fut un théâtre de carnage. Trois frères combattirent pour le trône et se le partagèrent, jusqu'à ce que Mengli, sixième fils d'Hadgi, fût protégé par les Génois, et, par leur secours, reconnu souverain de Crimée.

En donnant une couronne, les Génois s'en étaient réservé la puissance. Leurs vexations, leur avidité, leurs injustices révoltaient les Tatars :

Mengli seul était aveuglé par la reconnaissance; sa faiblesse prépara sa chute.

Mengli Ghéraï avait été fait prisonnier par les Génois, vraisemblablement lorsqu'ils reprirent Caffa, que le père de ce prince avait envahie précédemment. Élevé dans les mœurs italiennes, accoutumé aux bons traitemens de ses hôtes, Mengli s'attachait à eux, et les Génois songèrent à le faire régner, pour gouverner sous son nom; mais les Tatars souffraient impatiemment un joug qui devenait trop pesant; ils se révoltèrent, et choisirent Hayder Ghéraï pour les conduire.

Hayder était trop faible pour lutter contre les Génois et leurs alliés; il persuada aux Tatars qu'ils seraient plus heureux en offrant la suzeraineté de la Tauride à Mahomet II.

Cette époque, que nous avons choisie pour la seconde dans la division de cet ouvrage, renferme un grand intérêt pour l'Europe en général, et une calamité pour la Tauride et toutes les nations qui communiquaient avec elle. Non-seulement le commerce réciproque du superflu des états voisins allait être interrompu, mais la civilisation d'une grande partie du continent allait être retardée.

Des peuples invités au commerce, acquièrent avec lui des connaissances qui ne sont point étrangères à ses progrès; les arts s'inoculent, les mœurs se radoucissent, la férocité perd de son caractère odieux, la bonne foi se prépare à devenir la base

des spéculations, et la raison perce insensiblement les ténèbres de l'ignorance, qui retenaient des peuples entiers dans l'asservissement imposé par leurs passions renaissantes. L'empire du Turc va tout arrêter; il rejetera dans la barbarie ces mêmes hommes que le commerce avait commencé à éclairer.

Un peuple intolérant, par conséquent incapable d'apprécier les bienfaits d'un contrat social externe, devait indistinctement soumettre ses intérêts politiques aux principes religieux qu'il avait adoptés, sans réfléchir sur leur extravagance : ne pas être musulman lui paraissait un crime brisant tous les liens sociaux.

Un peuple, soumis aux préjugés, base fondamentale de ses lois, était voué, sinon à une ignorance profonde, du moins à un état d'incapacité suffisant pour éterniser ses principes vicieux, et étouffer sous le poids de sa volonté le génie qui cherchait à se développer chez ses voisins; bien plus encore, ces musulmans, maîtres de Constantinople, allaient engourdir les plus belles provinces de l'Europe et de l'Asie, et menacer les états à leur bienséance, d'une invasion prochaine. Ils disposaient de la communication des deux mers; n'était-ce pas annoncer au commerce sa prochaine destruction, et préparer aux nations voisines de l'Euxin des siècles de servitude et d'abrutissement?

Un peuple efféminé par l'esprit d'une religion

qui lui présente la volupté pour récompense éternelle quand il aura cessé d'être, est jaloux de satisfaire des désirs sans cesse irrités; mais il est peu soucieux des considérations morales ou civiles; l'apathie règne despotiquement sur lui, tous les intérêts se confondent à ses yeux; il ne connaît que la brutalité dans la jouissance, que la satiété dans des plaisirs dont il ne soupçonne pas la délicatesse; tout entier à la jalousie, c'est sa première passion; le repos est la seconde, mais un repos oisif, commandé par les excès, et n'entraînant avec lui ni le désir de s'instruire, ni le goût des réflexions solides; c'est un état de stupeur, dénué d'idées suivies et de sentimens élevés.

Un peuple brave, parce que la nature a donné la bravoure à presque toutes les nations, mais qui trouve dans le fanatisme l'arrêt irréfragable que sa croyance prononce, se battra avec fureur; mais par une conséquence tirée de ses principes, il s'occupera peu de méthode et de discipline; son premier feu sera redoutable, mais le défaut d'harmonie et de combinaison l'empêchera de durer. Il exterminera les plus faibles, égorgera les prisonniers, portera jusqu'au délire le raffinement de la cruauté, parce que l'humanité, pour être exercée, a besoin des raisonnemens que l'éducation fournit.

Un peuple ainsi constitué sera, même sans agir, la barrière de la civilisation; son existence nuira

à ses voisins; son influence morale ressemblera à ces miasmes infects, cause du plus grand des fléaux né chez lui, et dont il ne songera jamais à se garantir.

S'il venait un jour à exister chez ce peuple une âme fortement trempée, un homme supérieur aux autres par ses qualités et son savoir, qui voulût l'arracher à cet état de torpeur, le stimuler aux grandes choses, l'éclairer, le rendre à la civilisation de cette Europe dont il fait partie, lui proposer des réformes sages sur certains articles de sa croyance, source vicieuse d'un gouvernement vicieux, on verrait des flots de sang inonder les premières victimes des progrès de la raison; on verrait l'état redoubler de bêtise et de férocité, et tomber lourdement dans une situation pire que la première.

Les Polonais, tantôt aux prises avec leurs voisins, tantôt réunis avec eux pour des intérêts que les Turcs firent avorter, virent leurs plus belles provinces ravagées par les Tatars.

Les Russes, plus découragés qu'intimidés, n'entreprirent rien sur la mer Noire. Ce fut alors que le sentiment de sa propre défense dut l'emporter sur le désir de s'instruire et de s'enrichir. Kiow appartenait à la Pologne; le prince Jean Wassiliowitsch avait fait un grand pas : il restait néanmoins beaucoup à faire pour revenir au point de puissance d'où l'on était descendu.

La Tauride, courbée sous le joug de l'arbitraire, souffrait un peu moins, parce qu'elle s'était longtemps familiarisée avec lui; mais son état d'accablement prouvait le peu de résistance qu'elle opposerait à quiconque viendrait s'en emparer de nouveau.

Les Génois seuls conservaient de l'espoir, et cette erreur, fondée sur leur excessive fierté, leur fut cent fois plus funeste : aussi Caffa fut-elle traitée comme elle aurait dû s'attendre à l'être du peuple que j'ai essayé de dépeindre.

« Les bourgeois reçurent ordre de déposer leurs » armes dans la maison de ville et d'apporter vingt » mille ducats. Quarante mille Génois furent en- » voyés à Constantinople, pour y peupler un quar- » tier resté désert. Tous les esclaves passèrent au » grand-seigneur, et les naturels du pays se trou- » vèrent forcés de se racheter pour des sommes pro- » portionnées à leur condition. On ne leur laissa, » par grâce, que la moitié de leurs biens. Ils furent » assujettis à un tribut, et pour comble d'opprobre, » quinze cents enfans mâles, arrachés des bras de » leurs parens, allèrent grossir le nombre des vic- » times du sérail. Les maisons considérables, les » palais, les églises les plus majestueuses furent » rasées. Achmet ne conserva que les moins belles » pour les dévotions de ses musulmans. Huit jours » après la prise de la ville, il donna un grand dî- » ner au second étage du *Franc azur*, au bord de

» la mer, à tous les principaux Arméniens qui
» avaient trahi le pays; puis, en les congédiant, il
» les fit descendre l'un après l'autre par un escalier très-étroit, au bas duquel le bourreau les attendait la hache levée pour leur couper la tête. Il
» ne réserva que le perfide *Squarciafico*, le principal moteur de la prise de Caffa, qu'il envoya subir son supplice à Constantinople, où il transporta
» des richesses immenses. » (1)

Les Turcs prirent Soudagh, Soldaia, Baluclawa ou Cembalo, et Ctenos, aujourd'hui Inkerman, sans accorder de quartier, même aux étrangers réfugiés dans ces villes infortunées.

Tana, Bosphoro, Mancup furent détruits. Cherson, qui n'avait que des édifices pour attester sa

---

(1) Extrait de l'*Hist. de la Tauride*, t. II, p. 177, ainsi que l'anecdote suivante : « Pendant le trajet de Caffa à
» Constantinople, un Génois, nommé *Simon Formario*,
» conçut le projet d'une délivrance commune, et gagna ses
» compatriotes pour se jeter, à un signal convenu, sur leurs
» gardes, tuer chacun leur homme, et conduire le vaisseau,
» chargé de cinq cents garçons et d'un riche butin, à la ville
» d'*Akerman*, nommée autrefois *Moncastro*. Tout s'étant
» exécuté avec une adresse parfaite, ils partagèrent le butin entre eux; mais une dispute s'étant élevée, le commandant de la place, qui n'épiait qu'un prétexte pour
» s'emparer de la prise, nomma leur querelle un combat,
» leur arrivée un attentat formé contre la ville; s'empara de
» tout, renvoya l'équipage, et livra les cinq cents enfans à
» *Étienne*, prince de Valachie. »

grandeur passée, les vit tomber en partie sous des mains barbares et familiarisées avec la destruction.

Après trois ans de carnage, les Turcs, plutôt lassés qu'assouvis de répandre le sang, laissèrent un peu respirer la Tauride. Mahomet choisit le même Mengli Ghéraï pour le revêtir de la souveraineté de Crimée, sous le titre de Khan, se réservant les places fortes et la suzeraineté de tout le pays. Dès lors la Crimée et la plus grande partie de la Nouvelle Russie devinrent des provinces turques, dont le khan n'était que le gouverneur, quoiqu'il eût toutes les apparences du souverain pouvoir.

Dans les conditions que Mengli accepta, il promit respect et dévouement à Mahomet, s'engageant à ne faire la guerre ou la paix que d'après ses ordres; reconnaissant, de plus, ne tenir le trône que du grand-seigneur, et s'obligeant d'abdiquer aussitôt que cette abdication lui serait agréable. Dans les prières publiques, celles pour le khan ne devaient être faites que lorsqu'on aurait cessé de prier pour Mahomet et le salut de l'empire.

De son côté, le grand-seigneur s'engagea à ne placer sur le trône de la Crimée et de ses dépendances qu'un prince *de la famille de Genghis-khan*; il promit que ni lui, ni ses représentans ou successeurs ne pourraient condamner à mort un prince de cette race; que le khan jouirait du privilége de faire flotter l'étendard à cinq queues, et qu'on lui

payerait, en temps de guerre seulement, vingt mille ducats pour l'entretien de sa garde. Ces conditions furent jurées par Mahomet, qui promit de les faire scrupuleusement exécuter, se réservant néanmoins de les révoquer le jour où les khans cesseraient de lui être fidèles.

(*An* 1477.) On voit par ce traité, et surtout par cette dernière clause, que le khan n'était que l'agent du grand-seigneur. Parmi des hommes accoutumés à n'avoir de guide que leurs volontés, le prétexte d'infidélité pouvait naître des actions les plus simples, qu'on interpréterait à sa guise.

Ainsi fut changée la forme du gouvernement de Tauride; tout ce qui compose aujourd'hui la Nouvelle Russie, ou du moins la très-grande partie de son territoire, va, pendant la seconde époque de cette histoire, être gouvernée par les khans de la famille de Genghis et de la branche de Ghéraï.

SECONDE ÉPOQUE. (1)

CHAPITRE PREMIER.

Règne de Mengli Ghéraï.

Après la faiblesse d'un prince, la mauvaise foi dans celui qui gouverne est le plus grand des maux; seul, il peut les entraîner tous.

En vain une politique lâchement astucieuse cherche l'intérêt de l'état dans le mépris de ses engagemens; en vain croit-elle y trouver un moment de succès, il sera suivi d'une honte éternelle, d'un repentir tardif; les rênes du gouvernement se relâcheront, une catastrophe prochaine s'annoncera, et la mauvaise foi qui l'a préparée sera incapable de l'empêcher.

Les peuples n'ont plus de chef, lorsque le caprice du cabinet qui les gouverne est plus fort que

(1) EXPLICATIONS NÉCESSAIRES.

On nomme *step* ou *stèpe*, un pays considérable sans culture. On mesure les distances par werstes. Une werste se compose de 400 sagènes; celle-ci contient 6 pieds 6 pouces $\frac{1}{4}$ de France. 104 werstes 87 sagènes font le degré de 25 lieues françaises.

l'honneur national; les peuples n'ont que l'ombre d'un gouvernement, quand son chef est de mauvaise foi par le principe habituel de sa politique.

(*An* 1477.) Le règne de Mengli Ghéraï va fournir des exemples de la duplicité la plus révoltante, de la dissimulation la plus profonde, du mépris le plus prononcé pour toutes les vertus, et de la fourberie la plus actucieuse; aussi ne verra-t-on que des peuples malheureux, que des souverains séduits et trompés, que des engagemens violés, que des amis trahis, que des provinces ravagées.

La domination des Génois, le séjour des étrangers, les correspondances suivies, l'activité du commerce avaient avancé la civilisation de la Tauride; à la vérité le despotisme retardait ses progrès en resserrant les âmes, mais les organes de l'entendement s'étaient développés.

Quoiqu'il soit très-vrai que les peuples en général n'ont que des opinions peu réfléchies, parce qu'ils n'acquièrent jamais une masse d'instruction, il leur reste cependant cette intelligence naturelle qui se prononcerait toujours pour la bonne foi, si elle n'était égarée par les passions de ceux qui les abusent.

Assouplis par le despotisme, les Tauriens étaient susceptibles de recevoir toute espèce de gouvernement : on espère quand on souffre, et quoique les souffrances redoublent, on espère encore : il ne restait à Mengli que d'abuser de cet espoir, bien-

fait de la divinité, qui survit à toutes les disgrâces, qui soulage tous les maux, qui nous berce lentement des rêves du bonheur, qui dure autant que nous; la politique abominable de ce prince féroce proposa des changemens avantageux en apparence, et dont le but caché était l'asservissement total d'un peuple déjà si malheureux.

Reprenons de plus haut l'ordre des événemens.

Mahomet II était magnifique; la fortune qui le favorisa pendant trente-un ans de règne, se plut à laisser long-temps victorieux celui qui savait répandre des trésors aussi facilement qu'il les acquérait.

La pompe asiatique présida à l'inauguration de Mengli. Mahomet voulut donner une grande idée de son pouvoir, en entourant cette cérémonie de tout ce qui devait ajouter à sa solennité. Les personnages les plus marquans de la Tauride furent appelés; la plupart des villes soumises au grand seigneur envoyèrent des députés à Constantinople; les hommes en place, les grands de la cour, les riches particuliers, désirant plaire à leur maître, déployèrent autant de luxe que la prudence le permit; car ils n'oublièrent point qu'il était dangereux de passer pour très-riche aux yeux d'un despote. Le divan fut convoqué et l'empereur le présida.

Jamais autant de richesses n'avaient ébloui les Turcs; le divan ressemblait à une assemblée de

souverains rendant un hommage de soumission et de respect au premier monarque du monde. Mengli fut introduit par le capi-aga : après les salutations accoutumées et qui prouvaient la servitude de celui qu'on allait couronner, on le couvrit d'un drap d'or fourré d'hermine; sur sa tête fut placé un bonnet brodé en diamans et surmonté d'une aigrette de brillans; le porte-glaive, dit le savant prélat de Mohilow, « lui ceignit l'épée à poi-
» gnée d'or, garnie de diamans, et mit le carquois
» et l'arc sur ses épaules : puis le diplome d'inves-
» titure fut lu, et le mouphti harangua le khan. »

Autant Mahomet avait mis d'appareil dans l'inauguration de Mengli, autant voulut-il déployer de majesté pour son retour en Tauride : on envoya des commissaires annoncer sa venue, et on les chargea de publier le couronnement du khan dans toutes les provinces.

Tout ce que l'art et le luxe purent inventer, soit dans la beauté et la richesse des équipages de Mengli, soit dans la recherche minutieuse avec laquelle on décora et enrichit les vaisseaux destinés à transporter sa suite, ou dans la magnificence des présens faits au prince et aux siens; tout ce qu'un grand souverain regorgeant de trésors pourrait faire pour orner la pompe d'un allié fidèle et redoutable, Mahomet le prodigua au plus fourbe des hommes.

Arrivé à Koslow, avec cet attirail imposant, le

peuple le reçut comme une divinité, et bénit Mahomet d'avoir choisi un descendant de Genghis-khan, pour le mettre à leur tête. C'est ainsi que, toujours séduits par la nouveauté, les peuples volent gaîment au-devant de la servitude.

Cependant le capi-aga, entouré des députés du pays, annonça, dans une assemblée générale, que « Mengli n'étoit qu'un représentant de Mahomet, » que cet empereur se réservait non-seulement la » souveraineté de la Crimée, mais encore la pro- » priété des places fortes. »

Les Murzas (1) déclarèrent ne point reconnaître Mahomet pour leur souverain; le tumulte fut porté à son comble, et le peuple, toujours le même, changea, sans savoir pourquoi, sa joie en regrets.

Dans une conjoncture aussi délicate, le nouveau khan et plus encore le capi-aga furent très-embarrassés de leurs personnes, qui couraient de grands risques, et de leurs richesses, très-exposées par l'événement. On prit le parti d'usage; ce fut d'apaiser la multitude, en paraissant adopter ses avis; on lui promit tout ce qu'elle voulut, mais secrètement on instruisit l'empereur.

Mahomet, accoutumé à ne pas trouver de rési-

(1) Murza est l'abrégé d'émir-zadeh, qui signifie, en persan, *fils de prince*; parmi les Tatars, il désigne les nobles; il y en a de deux espèces : les premiers sont les descendans de Tamerlan, les seconds sont des nobles parvenus; on les nomme *murza-kapikoulis*.

stance chez ses ennemis, jeta sur les Tatars un regard d'indignation; il fit marcher des troupes qui prescrivirent l'obéissance, et les jours de fête consacrés à l'inauguration du khan, furent changés en jours de deuil.

On a vaguement dit que les Tatars persistèrent dans leur refus, qu'ils s'assurèrent de certains postes dans les montagnes : nous ne savons rien de positif à cet égard; seulement on nous assure que ce fut alors qu'ils obtinrent le privilége d'élire leur khan dans la famille de Ghéraï.

Que ce privilége fût une suite de la condescendance de Mahomet, cela n'est pas croyable : un caractère comme le sien ne plie jamais, et quand même il l'eût accordé, n'avait-il pas droit de confirmer ou de refuser le prince élu?

Si, dans ces circonstances délicates, la Porte parut céder quelque chose de ses prétentions, il fallut sans doute que l'intéret de l'état l'exigeât impérieusement.

Mahomet est obéi; Ghéraï essaie son pouvoir; il garde les troupes qui avaient servi à son installation, et, chose incroyable, il entreprend des courses sur ses propres états; il impose les villes, pille celles qui ne peuvent se racheter, dévaste les campagnes, met aux fers ceux de ses sujets qu'il destine à l'esclavage, les embarque sur les vaisseaux du grand-seigneur, et les fait publiquement vendre à Constantinople.

Les Génois, comme on l'a déjà fait remarquer, avaient disposé du trône en faveur de ce même prince; ils l'avaient reçu enfant, et lui ayant fait apprendre tout ce dont l'instruction de ces temps était susceptible, ils l'avaient adopté et considéré comme le fils de la république (1). Lorsque Mahomet conquit la Tauride, lorsque des flots de sang, injustement versés, déshonorèrent sa victoire, les Génois du parti de Mengli se sauvèrent dans le Vieux-Crim, place regardée alors comme la plus forte du pays: ils y transportèrent leurs richesses.

On ne peut soupçonner la trahison dans un fils adoptif, dans un prince qu'on a élevé au souverain pouvoir; aussi les Génois, pleins de confiance, s'adressèrent à Mengli; il accueillit leurs députés avec la bonhomie de la vertu; il leur promit de faire aux Génois les conditions les plus avantageuses; et, pour leur prouver son dévouement, il annonça qu'il allait marcher sur Crim et la préserver de toute insulte : les députés rapportent ces nouvelles aux réfugiés, qui, dans un premier moment de joie, sortent de la ville, viennent au-devant de leur libérateur. Mengli-Ghéraï campe sous

(1) On a dit « que le jeune Ghéraï, étant leur prisonnier, » ils réservaient cet ôtage pour s'en servir à propos. » Où et comment ce prisonnier fut-il fait? On reproche assez de choses aux Génois; pourquoi ne pas leur laisser le mérite d'une bonne action?

les murs, surprend la place pendant la nuit, s'en empare, pille les trésors qu'elle renfermait, et fait passer les Génois au fil de l'épée. Cette conduite atroce ne nous entraînera dans aucune réflexion; quand la nature forme des monstres, les yeux doivent se fermer, et l'humanité gémir.

La désolation régnait sur la Tauride. Ce beau pays avait perdu la moitié de ses habitans, égorgés par leur prince. Le royaume de Kiptschak était en décadence; Mengli en attaque les hordes éparses, les défait, les conduit sur la portion de ses états qui avait le plus souffert, afin d'y remplacer les habitans, victimes de sa fureur insensée. (*An* 1481).

Encouragé par le butin qu'il fit sur le khan de Kiptschak, il dirigea vers la rapine l'esprit de ses peuples; ce fut dans cet objet qu'il viola ses traités avec Casimir, roi de Pologne; qu'il pilla Kiow et brûla Braclaw.

Des traités conclus avec bonne foi, signés par des princes qui se respectent, sont des engagemens sacrés, le sang et le bonheur des peuples tiennent à leur observation; Mengli ne ratifia des conventions publiques que pour les enfreindre; il jura amitié aux Polonais, et aussitôt que ses soldats furent en état d'entrer en campagne, il tomba sur la Pologne. Ses armes ne furent point heureuses, il retourna en Crimée, où, pour le seul plaisir de violer le droit des gens, il fit arrêter le fils du khan Achmet qui était venu sur la foi des mêmes

traités. Cette injuste détention occasionna une nouvelle guerre au préjudice de l'agresseur.

Le génie malfaisant de ce khan de Crimée ne laissait pas que d'avoir beaucoup de ressorts; son activité était infatigable, et c'était après une défaite qu'il préparait de nouveaux moyens pour tenter le sort des armes.

Achmet, khan de Kiptschak, ou trompé par la politique des Polonais, ou victime des formes lentes de leur diète, se trouva privé des secours de ce peuple, lorsqu'il eut à combattre les Russes. Il était doué d'un esprit de générosité, dont la noblesse faisait encore mieux ressortir l'odieux de la duplicité de Mengli. Dans les dernières guerres, Achmet avait conquis sur les Russes plusieurs villes qui faisaient autrefois partie de la Pologne; il les rendit généreusement aux Polonais, et devait s'attendre à être puissamment secouru par eux. Sans déclaration préalable, Mengli vint prendre en queue l'armée du khan de Kiptschak, et en fit une portion prisonnière.

Il serait trop long de suivre Mengli dans les détails odieux de sa conduite, de peindre son acharnement contre les chrétiens qu'il exterminait, en admirant leur patience et leur courage, de décrire ses dévastations, exercées le plus souvent sur ses alliés et même sur son peuple. Un esprit de vertige régnait sur les puissances voisines; la terreur avait engourdi tous les bras, et l'insouciance,

suite de la terreur, laissait tomber des têtes qui avaient perdu l'énergie nécessaire à leur défense.

Quand un prince injuste, cruel et trompeur, est couronné de succès continuels, n'accusons point les arrêts de la justice divine. Les grands châtimens que les nations éprouvent ont tous des causes et des époques marquées par leur abâtardissement et leurs mœurs perverties. Quand on accuse l'impéritie des princes, l'incapacité des chefs, la pussillanimité ou l'inconstance des sujets, on ne fait que rentrer dans les motifs précédens.

Si l'histoire ne nous donnait les tristes preuves des succès de Mengli, la raison se refuserait à les croire. En effet, comment se persuader qu'avec aussi peu d'étendue que ses états en renfermaient, qu'avec le poids de la haine et du mépris universel, il eût pu exécuter ce qu'on va lire!

« Mengli, débarrassé de son ennemi, ravagea la » Podolie, la Russie-Rouge, le Palatinat de San- » domir, les environs de Brésow, de Jaroslaw, de » Radom, de Belz : il passa la Vistule, pilla Opatow » et Kunow. La seule ville de Pacianow lui opposa » une faible résistance. Son butin était immense; » il retourna en Crimée, et l'année suivante il re- » commença le pillage sur d'autres villes. » (1)

Cet esprit de vertige dont nous avons parlé plus haut, dominait souverainement les Polonais quand

(1) Hist. de la Tauride, t. 2, p. 225.

ils consentirent à l'anéantissement du royaume de Kiptschak; aucune barrière ne les séparait de la Tauride, et ils pouvaient sans cesse lui opposer le khan Achmet, soit pour faire une diversion, soit pour gêner Mengli dans ses fréquentes irruptions. Mais, dit l'ouvrage que nous venons de citer, « le » prince Michel Glinski, maréchal du roi de Po» logne, que l'or de Mengli avait séduit, trahit » l'état et son maître. »

Vainement les Polonais avaient compté sur leur alliance avec le khan de Crimée; il prit son temps, entra en Pologne, et ravagea plusieurs provinces.

(*An* 1506.) Predstaw Landzibronski, hetman des Kozaks zaporogues et de ceux de l'Ukraine, marcha contre Mengli et le défit complétement. Les Russes lui firent aussi éprouver des revers. Malheureux à la guerre, le fourbe eut recours à sa politique astucieuse : il sollicita un accommodement avec le grand-duc de Russie, et lui députa la princesse son épouse. La réception qu'on lui fit, prouva la bonne foi et les vues pacifiques de la Russie; on conclut un traité de paix, qu'une alliance confirma.

Adroit à réparer ses pertes, Mengli fit de fortes levées de troupes, obligea ceux qui pouvaient prendre les armes de le suivre, menaça la noblesse, accoutumée à ramper sous lui; recréa une armée, et fondit de tous côtés sur la Russie, qui, respectant la sainteté des traités, ne pensait point

avoir d'ennemis à combattre : la dévastation, le pillage, l'incendie, furent les fruits de cette expédition ; il en préparait une autre, quand la mort l'arrêta après trente ans de règne.

Ce prince ignora toutes les vertus et épuisa tous les crimes ; l'humanité sembla respirer à sa mort, et la Crimée vit luire un rayon d'espoir, en perdant un chef qui avait déshonoré le titre de prince et mérité l'exécration universelle.

Ce n'est pas interrompre le cours de l'histoire que de faire connaître un peuple qui doit en occuper une partie.

L'origine, les usages, les mœurs des Kozaks zaporogues (1) méritent d'être connus. Si nous ne renfermons pas dans le chapitre suivant et leurs exploits, et les révolutions qu'ils ont éprouvées, c'est que ces faits vont trouver leur place dans les deux époques de cette histoire qu'il nous reste à parcourir.

CHAPITRE II.

Des Kozaks zaporoghi ou saporogues.

En traitant de l'histoire du neuvième siècle, l'empereur Constantin Porphyrogénète parle d'un pays nommé *Kazachia*, situé entre les mers Noire

---

(1) On écrit indistinctement *kozak* ou *cosaque*, *zaporogue* ou *saporogue* : il est cependant mieux de laisser à chacun son vrai nom.



N. Gibele sculp.

KOZAKS.

et Caspienne (1). Les annales russes appellent une nation, existante dans le onzième siècle, *Kozaghi*.

Essayer maintenant de donner aux Kozaks ces nations pour origine, ce serait agir bien légèrement; la vraisemblance ne suffit pas.

Gédémin, grand-duc de Lithuanie, mit fin à la domination des Tatars l'an 1320. Il donna une nouvelle forme de gouvernement à Kiow et à son territoire. Les vaincus se familiarisent difficilement avec des chefs étrangers; une défaite ne change ni les usages, ni la manière de vivre; mais quand on porte atteinte aux lois et aux fortunes particulières, on ne doit point compter sur l'apparente soumission d'un peuple contraint : les mécontens formèrent des rassemblemens et s'expatrièrent; l'embouchure du Dnieper leur offrit un asile inexpugnable; ils s'y retranchèrent. Ces nouveaux arrivés, devenus redoutables, se firent respecter de leurs voisins. Une seconde irruption des Tatars les rendit maîtres de Kiow; la route était tracée à ceux qui ne voulaient pas reconnaître de domination étrangère, et le nombre des refugiés au-dessous des cataractes du fleuve augmenta. Telle est l'origine la plus probable des Kozaks zaporogues. (2)

---

(1) *De administratione imperii*, fol. 113.

(2) Les Kozaks ou Cosaques prennent le nom de *zaporogues* de *za*, au-delà, et de *poroghi*, cataractes. L'essai sur l'histoire que nous traitons composerait vingt volumes si

Casimir, roi de Pologne, ajouta au nombre des refugiés, en unissant Kiow à ses états, et en changeant l'administration de ce pays.

Des troubles survenus en Pologne firent passer chez les Zaporogues un grand nombre de nobles, qu'une foule de peuple accompagna. Lassés de leur servitude, beaucoup de Tatars vinrent jouir d'une indépendance assurée dans le pays de la licence. Ces Tatars, accoutumés à vivre de rapine, convinrent le mieux du monde à une nation belliqueuse qui fondait son bien-être sur le brigandage.

Le Dnieper, environ à trois cent quarante werstes de son embouchure, est embarrassé par des rochers qui empêchent la navigation; quelques-uns sont à fleur d'eau; d'autres s'élèvent inégalement jusqu'à six pieds.

C'est au-dessous de ces cataractes que les Kozaks étaient réunis. La Pologne sentit de quelle utilité pouvaient lui être des associations de gens déterminés, qui vivaient, à la vérité, à la manière des Tatars, mais dont la bravoure pouvait arrêter les entreprises du khan de Crimée.

D'après nos mœurs, et principalement d'après le vœu de la nature, il est difficile de concevoir

---

nous voulions entrer dans les détails de l'origine de chaque peuple. Les Zaporogues n'ont rien de commun avec les anciens Khosars; aussi nous renfermerons-nous dans les bornes de notre sujet, en ne parlant que des Kozaks zaporogues.

comment le désir de devenir riche, ou la fureur de combattre, avaient pu faire consentir les jeunes Kozaks à renoncer au commerce des femmes. Par une loi expresse, il était défendu aux personnes du sexe d'entrer sur leurs terres (1); aussi, pour se recruter, ils recevaient les gens sans aveu et les déserteurs; ils obligeaient souvent les voyageurs égarés à s'établir parmi eux; ils enrôlaient des Russes, des habitans de la Volhynie, de la Podolie, et d'autres pays; ils faisaient des courses sur les provinces voisines et enlevaient les enfans mâles.

Dans les derniers temps, une partie des Zaporogues était mariée, mais reléguée dans un canton séparé; la ville de Nowomofkowski, nommée anciennement *Nowoselitza*, devint le chef-lieu de ce canton.

Chaque année, le 1[er] de janvier, il y avait une assemblée générale pour déterminer le partage des terres renfermées entre le Dnieper et le Bog, ainsi que pour fixer à chaque kurène (2) l'étendue de la portion du fleuve où il lui était permis de pêcher.

Le sol était partagé suivant le nombre des kurè-

(1) Histoire de la Petite Russie, t. 1, p. 282.

(2) La kurène n'était autre chose que la tribu contenant un nombre de Kozaks fixé par leurs lois. On donnait aussi ce nom aux villages où ils étaient réunis; on l'honorait en le donnant de même aux corps-de-garde, et on le prostituait en désignant ainsi les cabarets. Elle était bien pauvre la langue de ces Zaporogues!

mais celui qui se rendait coupable du meurtre d'un de ses camarades était ensevèli vivant à côté du mort. Le vol sur le territoire voisin était digne d'éloges; celui commis entre Kozaks était une faute irrémissible.

Les mœurs des Zaporogues ont changé progressivement : le siècle dernier il ne restait de leur ancienne manière d'être, que la bravoure, l'esprit de rapine et leur éloignement pour les femmes.

A ce propos, s'il fallait croire à la fable des Amazones, qui ont à peu près habité ce même pays, on remarquerait qu'une association de femmes sans hommes a été remplacée par une autre d'hommes sans femmes.

Les Kozaks sont montés sur de petits chevaux très-maigres, très-sobres et très-agiles; la souplesse de ces animaux est aussi surprenante que la facilité avec laquelle ils supportent les plus grandes fatigues.

Une lance, des pistolets, un sabre, une carabine, composent un amas d'armes dont le Kozak n'est point embarrassé. Il y ajoute même un fouet très-court dont il supplicie son cheval.

Les Zaporogues professaient la religion grecque; ils étaient dans l'usage d'élever des collines ou kourganes sur la tombe de ceux qui périssaient les armes à la main. (1)

---

(1) Les kourganes sont des monticules coniques qu'on

L'industrie mercantile se mêlant au tumulte des armes, les Zaporogues firent un grand commerce avec la Tauride.

Terminons cet article par des observations sur les Kozaks, extraites du manuscrit d'un lieutenant-général au service de la Russie.

« Quoiqu'on ne compte presque jamais sur les » Kozaks dans les armées russes, ils y sont cepen- » dant très-utiles, et ils réunissent à leurs autres » avantages celui de ne presque rien coûter à l'état, » puisque pour environ vingt roubles par année » ils s'équipent eux et leurs chevaux, qu'ils entre- » tiennent de même sans frais. On voit qu'il est » difficile d'avoir de la cavalerie moins chère. Il » est vrai que leur habillement n'est ni riche ni » élégant; une espèce d'habit assez semblable aux

---

retrouve à tous pas dans la Nouvelle Russie. Une tradition très-incertaine nous apprend que les kourganes les plus élevées ont été construites en l'honneur des chefs ou des principaux officiers de l'armée. La situation de quelques-unes me fait penser qu'on en disposait un certain nombre pour allumer des feux servant de signaux dans les guerres.

J'ai vu ouvrir une kourgane : elle renfermait le squelette d'un homme de haute taille, et dont la tête, carrée, avait le crâne très-épais; sa main droite était couchée sur son sabre; celui-ci était presque tout décomposé; près de la main gauche étaient les griffes d'un vautour. Les boutons d'habit, assez bien conservés pour être reconnus, étaient d'os.

» yêtemeus polonais, une culotte très-large et une
» paire de bottes composent, avec un bonnet rond
» et fourré, toute leur garderobe. Leurs armes
» consistent en une paire de pistolets qu'ils portent
» à leur ceinture, un sabre et une lance de douze
» pieds de long. Les chefs portent la barbe à la
» manière des Turcs. Ils montent des chevaux d'une
» petite taille, mais pleins de nerf et de vigueur,
» et avec lesquels ils font des courses prodigieuses.

» Ces hommes, vraiment curieux à observer,
» sont doués d'une intelligence extraordinaire. Sans
» avoir aucune connaissance de la boussole, ni du
» méridien, ni d'aucune partie de l'astronomie, ils
» retrouvent leur chemin dans les déserts par la
» simple observation des étoiles; et avec ce seul
» secours ils ne s'égarent presque jamais.

» Avec de pareilles troupes légères il est impos-
» sible qu'une armée soit jamais surprise. Dans la
» guerre de campagne, ils occupent toujours un
» grand espace en avant de l'armée, et leurs postes
» se soutiennent par échelons pour pouvoir donner
» et recevoir des nouvelles. Dans la guerre de siége
» ils ne sont point inutiles; bien loin de là, ils em-
» pêchent d'être surpris par les sorties de l'en-
» nemi; ils n'ont besoin ni du mot de l'ordre ni de
» la parole, et une manière de siffler, qui n'est
» propre qu'à eux, leur suffit pour se reconnaître.
» Le genre de guerre dans lequel ils excellent, c'est
» lorsqu'il s'agit de brûler ou de dévaster un pays,

» soit pour nuire à l'ennemi, soit pour l'empêcher » de subsister. »

Nous ajouterons à ce qui précède, que la discipline des Kozaks s'est singulièrement perfectionnée. Elle leur vaut une considération militaire qui leur manquait autrefois. (1)

CHAPITRE III.

Règne de Mahomet Ghéraï.

(*An* 1515.) CETTE politique tortueuse, cet esprit de rapine et de mauvaise foi qui ont caractérisé le règne du père, présideront à celui du fils.

On ne doit ni embellir une histoire, ni en effacer les principaux traits. Les devoirs que l'exactitude prescrit à l'historien, sont quelquefois des supplices. Dans cette cruelle position, continuons l'histoire des khans.

Mahomet avait une figure hideuse. C'était le transparent au travers duquel on découvrait son âme atroce. La flatterie, ce vice qui environne le pouvoir, et qui trompe si souvent des princes faits pour entendre la vérité, composait les délices du

---

(1) Ce que dit Scherer, dans son *Histoire de la Petite Russie*, sur les Kozaks, leurs mœurs et leurs lois, beaucoup d'autres l'ont écrit avant lui ; mais il ne reste plus de traces ni de leurs principaux usages, ni de leurs anciens préjugés.

khan : il fallait lui répéter sans cesse qu'il était un homme incomparable, que sa puissance n'avait point de bornes, que sa taille était bien prise et sa beauté mâle, rivale victorieuse de celle du dieu Mars; prenant alors une contenance fière, affectant une démarche héroïque, ajoutant à la rudesse de ses traits des crispations de muscles qui le rendaient épouvantable, il demandait, d'une voix de tonnerre, si Mars pouvait inspirer plus de terreur (1). Bientôt roulant des prunelles étincelantes et égarées, comme celles du tigre, il faisait voltiger son sabre sur des têtes soumises, et qui applaudissaient à ce jeu tant qu'il n'en abattait aucune (2); à cet exercice, dont les courtisans auraient su se passer, succédaient les opérations graves. Il assemblait ses confidens, et discutait avec eux sur les moyens les plus subtils pour tromper ses alliés.

Depuis long-temps, quelques sujets russes s'étaient établis dans des villages polonais : était-ce inconstance? était-ce mécontentement? Ils s'attroupèrent, pillèrent plusieurs bourgs, et retournèrent en Russie. Sigismond I[er] en demanda satisfaction au czar, et, sans attendre sa réponse, il envoya

(1) Néron avait la même manie : il questionnait ses familiers sur sa ressemblance avec Orphée et Apollon.

(2) Quand il tuait ou blessait des murzas, il excusait sa maladresse, en disant qu'il avait voulu les punir de manquemens secrets. Quel jeu! quel prince!

des émissaires déguisés à Mahomet, pour comploter avec lui. A peine ces négociateurs sont-ils parvenus en Crimée, qu'ils déploient leur caractère, comblent Mahomet de présens, et gagnent, par cette voie, plusieurs Tatars en crédit. On convient de fondre à l'improviste sur la Russie; le khan de Crimée se charge de l'attaquer par le sud, et Sigismond doit l'assaillir du côté du nord.

Sur ces entrefaites, le czar ayant à se plaindre du roi de Pologne, jugea à propos de s'attacher Mahomet. Ignorant la députation qu'il a déjà reçue, il lui en envoie une nouvelle. Le khan accepte ses présens, change ses plans d'attaque, et s'unit au czar contre la Pologne : les Tatars entrent en Podolie, et la ravagent. Indépendamment du butin qu'ils y font, ils enlèvent cent mille prisonniers. (1)

De son côté, le roi de Pologne entrait en Russie; il ne put croire à la nouvelle qu'il reçut de Podolie : bientôt convaincu, il revint sur ses pas. Mahomet lui envoie des députés, accuse l'insubordination, la témérité de son fils, qui avait agi sans son ordre,

---

(1) *Hist. de Crimée.*

L'auteur de la *Relation historique de Pologne*, pages 90 et 91, n'en compte que cinquante mille. Il ajoute que le fils de Mahomet partit de Crimée, pour cette expédition, à la tête de trois cent mille chevaux.

On trouve trop souvent des exagérations de cette force; il est sage de les omettre, ou de les faire remarquer comme douteuses, quand on les cite.

et, pour prouver sa bonne foi, il se jette sur la Russie, dont les frontières étaient ouvertes de son côté.

Le czar avait transporté toutes ses forces au nord de ses états, pour s'opposer à Sigismond. Surprise nouvelle pour le souverain russe; il fait des marches forcées; mais le perfide khan a déjà détruit et saccagé le pays : il est de retour dans le sien, avec un attirail immense des dépouilles qu'il a faites.

D'aussi longues courses suspendirent la vengeance : les troupes étaient excédées de fatigue et la saison avancée.

C'est à peu près à cette époque que remontent les premières incursions sur mer des Kozaks zaporogues. (1)

Tandis que Mahomet dévastait la Podolie, beaucoup de fuyards polonais vinrent grossir les hordes des aventuriers; ceux qui purent briser leurs chaînes en Crimée, augmentèrent cette population.

Les Kozaks, trop nombreux pour vivre sur un aussi petit espace, s'élancèrent sur leurs barques, et osèrent affronter le danger de la mer sur ces frêles embarcations, qui n'étaient même pas pontées. Quelques succès doublèrent leur courage; bientôt ils se virent en état d'inquiéter les Turcs dans

---

(1) Voyez, dans les *Annales de la Petite Russie*, la manière dont ils préparaient leurs armemens contre les côtes de Turquie. Tom. 1, depuis la page 121 jusqu'à celle 129.

leurs villes de commerce, et même dans leurs forts.

Plusieurs îles au-dessous des cataractes servaient de retraite aux Kozaks. Ils nommaient ces îles *Skarbniza-Woïskowa*, le trésor de l'armée ; c'était là qu'ils déposaient ce qu'ils avaient pillé sur la mer Noire. (1)

(*An* 1520.) Vassili Ivanovitch, grand prince de Russie, avait donné à Cazan un khan de son choix. Ce nouveau maître fut mal accueilli par ses sujets. Ils le méprisaient parce que sa figure était difforme (2), son esprit borné, et surtout parce qu'il était dévoué à la Russie.

Quelque faible, quelque apathique, quelque nul qu'un homme soit, il présente néanmoins un côté par où l'on peut s'en faire comprendre. Les habitans de Cazan essayèrent en vain de découvrir l'endroit sensible de leur prince; en vain ils voulurent lui communiquer l'énergie dont ils étaient

---

(1) Pour être admis dans l'association des Kozaks, il fallait faire diverses preuves de courage, entre autres, celle de traverser seul, dans un mince bateau, les plus dangereuses cataractes du Dnieper. Pour des marins de cette témérité, les vagues de la mer, quelque grosse qu'elle fût, n'étaient plus qu'un jeu.

(2) C'est assez du portrait hideux que nous avons tracé en commençant ce chapitre. On trouvera dans M. Lévêque, *Hist. de Russie*, t. 2, ann. 1523, celui de Chikh-Aleï, khan de Cazan.

animés; toujours froid, toujours impassible, *Chikh-Alei* était imperturbable; on pouvait le comparer à une statue du dieu Therme, clouée sur le trône.

Dans cet état affreux où l'on a l'ennemi à ses portes, et un ennemi presque aussi dangereux, puisqu'il ne sait pas régner, les principaux de Cazan prirent sur eux de conseiller le khan. Ils lui représentèrent que, faute d'agir, ils tomberaient au pouvoir des Russes, ou seraient conquis par des petits princes auxquels il serait honteux d'obéir. Sortant de sa léthargie, le khan rendit un arrêt de mort contre ces conseillers audacieux.

Le peuple de Cazan se révolta, mais en vain. L'influence du grand prince de Russie le fit rentrer dans le devoir. Une révolte, qui n'est qu'assoupie, se concentre dans le cœur des conjurés pour éclater de nouveau.

Mahomet-Ghéraï, instruit de la conduite du khan de Cazan, jugea que c'était l'instant de profiter de son impéritie. Il lui députa des gens adroits, qui le félicitèrent d'avoir apaisé la rebellion, et lui offrirent des secours pour toutes les circonstances où il pourrait se trouver. En même temps, les émissaires gagnèrent les chefs des mécontens, leur dictèrent la conduite qu'ils devaient tenir, et quatre-vingt mille Tatars vinrent appuyer cette conduite.

Chikh-Alei descendit d'un trône où sa faiblesse aurait dû l'empêcher de monter. Sahib, ou Sapha-

Ghéraï, frère de Mahomet, le remplaça. Casan fut pris, les chrétiens égorgés, et tous les traités qui unissaient Mahomet avec le grand prince Vassili, violés impunément.

On ne peut imputer à l'ignorance des conventions ce mépris du droit des gens. Il faut en attribuer la première cause à la haine implacable que se portent deux peuples de religions différentes, et dont le fanatisme égare les cœurs. La seconde cause tient au malheur des temps, lorsque, dans son courroux, l'Être suprême donne aux nations des princes semblables à Chikh-Alei et à Mahomet.

Surpris durant la paix, les Russes furent écrasés par les nombreuses troupes du khan de Crimée. On porte à cent mille personnes le nombre des victimes de la trahison : on les vendit à Caffa. (1)

On n'a jamais su assez apprécier les ressources des Russes. Cette nation est susceptible d'une énergie qui surpasse celle de tous les autres peuples. Ce n'est pas dans de belles phrases, dans de vaines déclamations que les Russes exhalent l'amour de leur pays; ils se resserrent près du trône quand il court des risques; ils lui font un rempart de leurs corps, tandis qu'ils sacrifient généreusement la portion de leur fortune que réclame le besoin de l'état.

---

(1) Ce fait est tellement attesté, qu'il faut y croire malgré soi.

Sans ce dévouement, sans cet accord de tout un peuple, comment le czar aurait-il pu reparaître, en peu de temps, à la tête d'une armée formidable? Comment aurait-il pu marcher sur Cazan, défier ses ennemis, et les intimider assez pour les mettre en fuite?

Le nouveau khan s'enfuit à Constantinople, où il réclama des secours. Mahomet était parti dès la première nouvelle de la marche des Russes; il avait partagé son armée: une moitié retournait en Crimée, amenant les prisonniers et le butin; avec l'autre, il se proposa de pénétrer en Asie: bientôt sa perfidie trompa quelques princes, dont il envahit les possessions, et le bonheur lui servant de guide, le conduisit à Astrakan, dont il s'empara.

On donne assez communément à une classe d'hommes des noms qui ne lui conviennent pas. Sous un habit grossier se trouvent souvent réunies plus de finesse, de pénétration, de réflexion que sous ces vêtemens pompeux dont le luxe forme des caricatures que la mode justifie, sans ajouter au mérite de ceux qui les portent.

Des Tatars nogais (1) qui, de nos jours, sont

---

(1) Les Tatars nogais occupent maintenant l'espace renfermé entre la mer d'Azow et les rivières de Berda et de Moloschna. On ne peut à chaque instant interrompre le cours de l'histoire pour donner celle d'un peuple nouveau qui vient y figurer. Je parlerai des Nogais dans la troisième époque, où il ne sera plus question de faits guerriers.

encore la portion arriérée des Tatars, conçurent le projet de se venger de Mahomet, en l'attaquant par cet amour-propre excessif dont la renommée était parvenue jusqu'à eux. Ces Nogais avaient, à plusieurs reprises, éprouvé la duplicité et la mauvaise foi du khan; en dernier lieu, sous le prétexte d'une réjouissance publique, il avait fait enlever une tribu pour repeupler une partie de la Crimée, ravagée par son père. A l'instant même, il venait de leur ordonner de fournir leurs bestiaux pour la subsistance de son armée. Toutes les mesures prises, on voit se répandre dans Astrakan des partis de Nogais, chantant à leur manière la gloire et le courage invincible de Mahomet, sa bonté, sa beauté même, et le bonheur de l'avoir pour maître. Les courtisans s'empressent de rapporter au khan l'enthousiasme des Nogais; Mahomet ne trouve point surprenante l'admiration qu'il excite, et permet aux Nogais de faire parvenir jusqu'à lui les députés qu'ils lui adressent avec des présens pour sa cour.

Au discours de l'orateur, on l'aurait cru un flatteur exercé; c'était néanmoins la première fois qu'il parlait à un souverain. Il n'oublia rien de ce qui pouvait séduire l'amour-propre de Ghéraï, et, après l'avoir mis au-dessus des Tatars les plus fameux, il s'écria : « Quel malheur que tant de vertus soient un peu offusquées par un excès de » prudence qui avoisine la crainte! Quoi! prince,

» vous renfermez dans des murs vos soldats victorieux ! et ces soldats sont des Tatars ! Les remparts des villes sont élevés pour des guerriers ordinaires, pour des généraux timides; mais le grand Mahomet sera-t-il le premier qui, abrogeant les usages des Tatars, les humiliera au point de les réfugier derrière des murs ! Non, prince, les braves Nogais, dont je suis l'interprète, formeront, s'il est nécessaire, une circonvallation autour de votre camp, ils veilleront sur le prince qu'ils admirent; ils regardent toute atteinte à sa gloire comme rejaillissant sur eux. »

Mahomet répondit d'abord avec assez de sang-froid; mais son discours s'échauffant peu à peu, et l'idée qu'on avait pu le soupçonner de crainte lui revenant sans cesse, il remercia les Nogais de leur observation; ordonna qu'on abattît les murs d'Astrakan, et vint avec toutes ses richesses camper au milieu des Nogais.

Ces hommes si simples en apparence, recommencent leurs cantiques d'allégresse; l'air retentit long-temps des louanges du khan, les présens de bestiaux sont suivis de boissons enivrantes que les Nogais distribuent aux soldats.

Tandis qu'on louangeait d'un côté, on s'armait et se rassemblait de l'autre : les Nogais qui remplissaient le premier de ces deux rôles, le cessèrent aux approches de la nuit, pour se réunir à ceux des leurs qui entouraient le khan de Crimée.

Mahomet fut égorgé avec la plupart des siens qu'on surprit ivres ou endormis. Le butin de l'armée fut partagé entre les Nogais, et la Crimée ne vit retourner qu'un très-petit nombre de tant de soldats qui avaient suivi leur khan.

CHAPITRE IV.

Règne de plusieurs khans.

(*An* 1524.) A la mort de Mahomet-Ghéraï, le plus jeune de ses fils usurpa le souverain pouvoir, sans avoir fléchi le genou devant le grand-seigneur.

Sur ces entrefaites, les Russes et les Tatars étaient aux prises. Cazan et ses environs furent le théâtre sur lequel se livrèrent plusieurs combats sanglans; ils se terminaient tous par le pillage, sans décider du sort des provinces.

La Porte vit avec surprise l'usurpation du fils de Mahomet: à sa place, elle nomma Séad, ou Séadet-Ghéraï, frère du dernier khan. Quoiqu'il ne fût pas stipulé dans le traité entre le grand-seigneur et Mengli-Ghéraï (1), que la Porte nommerait le khan de Crimée, il y était néanmoins expliqué qu'il abdiquerait aussitôt que l'empereur turc le jugerait à propos. L'usurpation de Séad servit de prétexte, et la Porte se réserva le pouvoir de placer les khans sur le trône à son bon plaisir; ce qui a été observé depuis.

---

(1) *Voyez* le dernier chapitre de la première époque.

Séadet-Ghéraï n'était pas fait pour porter la couronne; elle ne convient pas à toutes les têtes: un ordre suprême avait élevé le khan, sans lui communiquer les qualités nécessaires à un souverain. Aussi Séad ne songea point à disputer le trône; il abdiqua, et sut pratiquer, dans le silence de la retraite, les principes de philosophie qu'il avait reçus d'un Grec nommé *Sivitenos*.

Islan-Gheraï ne tint le sceptre que le temps nécessaire pour démontrer combien il était déplacé dans sa main. La Porte le remplaça par Sapha-Ghéraï, autrefois khan de Cazan. L'histoire est en contradiction entre les éloges qu'elle accorde à ce prince, et la conduite qu'il tint. On a représenté Sapha comme un prince d'un excellent naturel, de mœurs douces et très-timide, et l'on nous fournit en même temps des actes de hardiesse, d'injustice et de cruauté.

Islan, pénétré de regrets sur le poste éclatant qu'il avait perdu, travailla sourdement pour le saisir de nouveau. Sapha s'alarme, demande des conseils à Constantinople, et, sans en attendre le résultat, il fait plus que le grand-seigneur n'eût osé, en privant Islan de la vie. On se rappelle que dans la convention passée entre Mahomet II et Mengli, le premier avait juré, pour lui et ses successeurs, de ne jamais faire périr un prince du sang de Genghis-Khan.

Il y a bien loin de la bonhomie au manque de

caractère : Sapha ressemblait à beaucoup de gens auprès desquels le dernier qui parle a raison. Mais l'assassin n'est pas un bon homme : parce que chacun quittait Sapha, satisfait de son ton honnête; parce que Sapha écoutait tout le monde, sans jamais contredire personne, on n'en saurait conclure que son cœur était bon. Il résultait de l'inconstance de son opinion, que vingt ordres étaient expédiés dans un jour sur un même objet, et tous différens les uns des autres.

C'est dans ce temps qu'un réfugié de Russie, à la cour de Sigismond, roi de Pologne, se rendit en Crimée; il se nommait *Semen Belski*. S'il existe bien des personnes sans caractère, comme Sapha, il faut convenir que, pour le malheur des princes, il en existe aussi un bien grand nombre de la trempe de ce Belski. Doué de beaucoup de facilité, il s'exprimait avec grâce; son élocution suffisait à peine pour rendre compte de la multiplicité des plans, des projets, des innovations que sa tête, mal organisée, reproduisait à tous instans sous des formes nouvelles : religion, politique, finance, administration intérieure, guerre, traités, réformes; tout était de son ressort. A l'entendre, les ministres du souverain étaient ou nuls ou dangereux, lui seul pouvait opérer de grandes choses. (1)

(1) Ce fut pendant cette succession de khans que Fran-

Sapha était muet devant cet oracle ; chaque projet était accompagné d'un signe d'approbation du khan ; ce qui le flattait davantage était la conquête des provinces russes les plus voisines de ses états : cela se conçoit aisément ; mais on ne peut se persuader l'effronterie d'un déhonté qui s'adresse à un prince sans armée. Le khan fait prendre les armes à tous ceux qu'il juge capables de les porter ; il s'empare des provisions et de l'artillerie turque destinées à une autre expédition, marche à la tête de ses troupes ramassées à la hâte, attaque en aveugle, est battu complétement, se sauve comme il peut, et se retrouve en Crimée, devant le conseiller Belski, qui le console par des projets nouveaux.

(*An* 1551.) Irrité de l'attentat de Sapha, désolé de la perte de son artillerie, le sultan de Constantinople fit partir le grand-visir et déposer le khan.

CHAPITRE V.

Règne de Dewlet-Ghéraï premier.

Dewlet était le petit-fils de Mengli ; la Porte le plaça sur le trône de Crimée.

Peu avant l'installation de ce prince, les Kosaks

çois Ier, roi de France, et Charles-Quint, troublèrent l'Europe; tandis que Soliman ravageait l'Asie, et fut reconnu roi de Perse dans Babylone.

Zaporogues se distinguèrent en plusieurs rencontres, celle qui leur fit le plus d'honneur fut leur victoire sur les Tatars de la grande horde.

Des succès d'un autre genre, une organisation améliorée, une discipline exacte les rendirent redoutables à leurs voisins. On rechercha leur alliance; les cours de Russie et de Pologne cessèrent de les mépriser; en un mot ils inspirèrent aux nations cette crainte irréfléchie que des pirates font éprouver de nos jours aux Européens qui les tolèrent. (1)

Le czar Ivan Vassilievitch souffrait de voir son pays tributaire des Tatars; il pensait que la réduction de Cazan pourrait seule le mettre à l'abri des insultes de ce peuple. Le czar avait l'âme ardente, le génie actif: exécuter, était chez lui la conséquence immédiate de ses conceptions. Il donne des ordres, il arme, il fait des marches forcées et prend Cazan. Ivan s'exposa en brave soldat, se conduisit en capitaine expérimenté, et vainquit en souverain. Dix mille femmes vêtues de leurs plus beaux habits s'étaient réfugiées dans le palais; on craignait qu'elles ne fussent exposées à la rage des soldats, et victimes de leur brutalité : le czar sut les faire respecter. Cet effort de la discipline mérite d'être

(1) Les moins éclairés de nos neveux ne pourront se persuader que les corsaires des côtes d'Afrique aient existé dans le XVIIIe et le XIXe siècle.

rapporté ; il paraît incroyable sous un prince aussi cruel.

Cette conquête de Cazan influa beaucoup sur la Crimée ; elle perdit un allié avec lequel elle partageait souvent des dépouilles ramassées en commun. Frappés d'épouvante, les Tatars se dispersèrent et communiquèrent leur frayeur aux habitans d'Astrakan. Le czar s'en rendit maître, ainsi que du reste de l'empire de Kiptschak.

Dewlet-Ghéraï ne pouvait choisir plus mal le moment d'attaquer les Russes. A la tête de soixante mille hommes, le khan de Crimée entra en Russie; ses troupes redoutaient les combats. Ce n'était plus au pillage qu'on les conduisait, elles devaient se mesurer avec des hommes bien exercés, bien conduits et vainqueurs des Tatars.

Les Moursas murmurent ; le khan méprise leurs clameurs; il hasarde une bataille, et la perd complétement.

Ce coup d'essai n'ayant point réussi, Dewlet n'osa plus se montrer ; il maintint ses Tatars dans un état d'inaction, que la crainte rendit supportable au commencement, mais que le besoin de piller convertit en reproches. Les Tatars méprisèrent leur chef, ils l'accusèrent de lâcheté et d'indolence ; le khan pensa qu'il était plus sage de temporiser, mais parmi des gens incapables de raisonner, cette conduite devint odieuse.

De son côté Sigismond sollicitait le khan de Cri-

mée; mais ne pouvant lui faire abandonner l'esprit de modération qu'il avait adopté trop tard, il proposa à Sélim II de se liguer avec lui contre le czar. Le roi de Pologne représentait au grand-seigneur, que la conquête d'Astrakan faisait tomber le commerce d'Azow, et par suite celui de la mer Noire; que le czar ne manquerait pas de se porter en avant, que laissant la forteresse d'Azow tomber d'elle-même, il se répandrait en Crimée, formerait une marine et menacerait l'empire ottoman. Opposez, continuait Sigismond, des armées formidables à cet ennemi; prévenez ses coups en entrant vous-même en Russie; attaquez Astrakan, et creusez un canal de communication entre le Don et le Volga. Alors maître des mers, vous transporterez à volonté vos troupes jusqu'au nord de la Perse, votre pavillon sera respecté sur les mers d'Azow et Caspienne, votre empire doublera ses forces, votre gloire sera assurée, et vos ennemis naturels rendus à leur primitive humiliation.

Ces raisonnemens étaient les meilleurs du monde; mais leur exécution n'était pas facile. Cependant Sélim II adopta l'avis du roi de Pologne; cinq mille janissaires, quinze mille hommes de cavalerie, beaucoup de troupes de pied se mirent en marche pour Azow. Tandis qu'ils tournaient une partie de la mer Noire, quinze galères partirent de Constantinople chargées d'hommes, de munitions et d'artillerie. Dewlet reçut ordre d'assembler cinquante

mille de ses sujets. On retira des frontières de la Perse les soldats qui y étaient cantonnés; on obligea les Nogais à prendre les armes, et quatre cent mille combattans eurent Azow pour point de réunion. En même temps les mers furent couvertes de vaisseaux de transport, pour approvisionner une armée capable d'affamer un royaume.

On commença à creuser le canal; la cavalerie turque protégeait les travailleurs. Dewlet marchait lentement, et se dirigeait sur Astrakan : impatientée d'attendre, et ne voyant point d'ennemi, cette cavalerie crut se couvrir de gloire en devançant le prince, et en allant sans ordre préalable conquérir Astrakan. Les travailleurs, au nombre de trente-cinq mille, sont abandonnés ; surpris par les Russes, ils sont taillés en pièces ; le canal fut à peine tracé.

Cependant Dewlet-Ghéraï avait fait prendre un long détour à l'armée de siége commandée par Andi-Ghéraï ; celui-ci se rendit à Astrakan, mais imprudemment il négligea d'établir des communications avec le corps occupé à creuser le canal, et ignora sa destruction.

(*An* 1569.) On avait traîné à la suite de l'armée de siége plus de vingt mille chariots ; quelques-uns s'avancèrent trop, d'autres restèrent en arrière ; la confusion suivit, tantôt on manquait de pain, tantôt de fourrages: la cavalerie ne put avancer par la faute des guides et le manquement d'eau. Harrassés,

épuisés, mourans de faim, les soldats se mutinèrent, le désordre augmenta au point qu'on en fut informé à Astrakan. Les Russes sortent en bon ordre, fondent sur les Turcs indociles à la voix de leurs chefs et les mettent en fuite. La déroute fut complète; la plaine se couvrit des corps morts des assiégeans, et les Stepes ne présentèrent aucun point de défense aux fuyards qui les parcouraient en désordre. Ceux qui purent se réunir se replièrent sur le Volga pour s'y appuyer des trente-cinq mille hommes qu'on y avait laissés; à peu de distance, ils sont instruits de la catastrophe : perdant alors tout sentiment de discipline, chefs et soldats se débandent, et pour la plupart se portent sur Azow.

Les Nogais furent battus séparément; les Turcs sauvèrent à peine vingt mille hommes, qu'Azow reçut.

Dans la lutte perpétuelle que le czar Ivan soutint contre Sigismond, on est disposé à donner tous les torts au prince russe dégoûtant de crimes et rougissant son sceptre du sang de ses sujets. Que la possession d'Astrakan et de Cazan ait coûté près d'un million à l'humanité, c'est un malheur attaché aux conquêtes, c'est une suite des combats, où chacun a triomphé à son tour; mais les maux de la Russie, les massacres de Novogorod, de Twer, de Moskow glacent d'horreur et d'épouvante; il n'est point de Russe qui n'arrachât avec plaisir la page de l'histoire de son pays où ces atrocités sont rapportées.

Il est à propos d'expliquer ici cette perte d'hommes qui paraît peu vraisemblable. On combattait alors avec les armes anciennes et modernes; les canons, les fusils étaient mêlés avec les arcs, les épées, les piques, les massues, les machines à lancer des pierres; cette confusion forçait à négliger les boucliers. La boucherie devait être à peu près la même des deux côtés, puisque ce mélange d'armes rendait l'action continue. Lorsqu'une trouée était faite, lorsqu'un corps avait commencé à lâcher le pied, la massue produisait un effet d'autant plus meurtrier, que l'épée, la seule arme qu'opposait alors le fuyard, ne lui résistait pas. Ce sont les habiles manœuvres qui font des prisonniers et qui souvent décident parmi nous du sort des batailles; alors, au contraire, un des partis n'était exterminé, que lorsque le parti opposé avait déjà perdu une grande moitié de ses combattans; les bras ne cessaient de frapper que quand ils tombaient de lassitude; les troupes légères achevaient la destruction. (1)

---

(1) Cazan fut pris, repris, et conquis de nouveau dans l'espace de deux ans. On a évalué à trois cent soixante mille le nombre des morts, soit du côté des Tatars cazanais, nogais et alliés, soit du côté des Russes.

L'armée des Turcs, du khan de Crimée et des Nogais, s'élevait à quatre cent mille soldats lorsqu'ils assiégèrent Astrakan; il n'en revint que vingt mille à Azow. Établissons la perte des Russes aussi bas que possible; ajoutons les vieillards, les femmes et les enfans égorgés sans pitié, comp-

(*An* 1571.) Si les historiens sont exacts, le khan de Crimée ne recommençait la guerre que lorsqu'on l'en priait. Sigismond l'invita à tomber à l'improviste sur la Russie, et le khan y consentit.

Où prenait-il des soldats ce Dewlet-Ghéraï? nous venons de voir que ces armées ont été détruites (1). L'art de la guerre consistait alors chez ces peuples à prévenir l'ennemi; les traités n'avaient d'effet qu'autant que les deux partis, lassés ou affaiblis par des pertes égales, se livraient à un repos forcé.

A la tête d'une multitude de Tatars de Crimée, et de Nogais, Dewlet se met en campagne; tout fuit devant lui; on abandonne des foyers que la plus légère résistance eût conservé, et la terreur que le khan inspire lui ouvre les chemins de la capitale de Russie.

Il est bon d'observer que si la tactique des Russes ne leur conseillait pas d'avoir des places fortes, pour se garantir des fréquentes irruptions de leurs voisins, ceux-ci, à leur tour, s'avançaient avec imprudence, et ne s'occupaient jamais des moyens à

---

tons ceux qui se noyèrent à l'entrée de la mer d'Azow, ceux qui s'égarèrent dans le désert, dont aucun n'est revenu, il en résultera plus de douze cent mille victimes. Je n'ai osé présenter cet aperçu dans le texte. On croit, en traçant ces cruelles vérités, tremper sa plume dans du sang.

(1) Cette observation sera faite par tout homme de sens; les auteurs que j'ai sous les yeux glissent là-dessus.

prendre pour couvrir leur retraite en cas de déroute. D'où il suit qu'une bataille perdue ouvrait un pays immense, et livrait au pillage toutes les villes qui ne pouvaient suspendre la course du vainqueur. D'un autre côté, celui-ci s'affaiblissait en avançant, parce que, surchargé de dépouilles, il était obligé de faire escorter les convois qu'il renvoyait chez lui.

Cependant les armes victorieuses du khan de Crimée sont teintes du sang des Russes. La flamme a dévoré plusieurs villes et anéanti presque tous les villages situés sur la route de l'armée tatare. La terreur s'empare des habitans de Moscou, une partie de leur ville est en cendres, les victimes se succèdent, et l'ennemi féroce ne sait rien épargner. Si dans cette cruelle conjoncture d'autres peuples eussent attaqué les Russes, l'état se fût trouvé bien près de sa ruine. Les circonstances font les grands hommes. Michel Vorotynski sauva la Russie, tua le fils du khan, battit les Tatars dans toutes les rencontres, reprit sur eux le butin qu'ils avaient fait, et employa autant de génie à réparer ses pertes qu'il en montra en écrasant ces hordes aguerries.

Une contenance fière, des victoires multipliées, l'ordre que Vorotynski rétablit partout, en imposèrent aux puissances rivales de la Russie. Ce libérateur de sa patrie mérita des monumens publics, que les Russes n'ont point élevés à sa mémoire.

Ces victoires des Russes auraient dû corriger les Tatars; ces leçons, si cruellement répétées, suffisaient pour changer la méthode de faire la guerre; mais l'habitude est la nourrice de l'ignorance, un jour de prospérité fait oublier des années de revers; on se bat comme les prédécesseurs se sont battus, et comme eux, on meurt de bêtise en recevant le coup qu'on pouvait éviter.

En blâmant les Tatars, il est difficile de justifier les Russes. A quoi leur servaient d'aussi vastes frontières s'ils n'avaient pas les ressources nécessaires pour les couvrir? plus encore, comment laissaient-ils le cœur de l'empire sans garnison pour le défendre? quel était donc leur état militaire, s'il en existait un? valait-il mieux que celui des Tatars? Non, sans doute, puisqu'on voit ces derniers parcourir quatorze cents verstes sans éprouver de résistance. Chaque siècle a eu un art militaire perfectionné par l'expérience du siècle précédent, ou par l'invention de nouvelles armes. Chaque peuple a eu des forteresses selon le génie des temps; si les champs de bataille n'ont point eu de limites marquées entre les nations, c'est que les conquérans ont su les franchir: mais qu'on aille dévaster un pays immense sans être retardé dans sa marche; qu'on ne soit repoussé ou battu qu'après avoir commis mille désordres, cela suppose l'enfance de l'art militaire chez celui qui le permet.

Avouons que si de nos jours la guerre est un

mal public attaché aux passions de l'humaine nature, elle était pour ces peuples une calamité permanente. Quelle campagne, quelle ville, quelle citadelle offrait un asile aux femmes et aux vieillards? quel agriculteur était exempt de porter les armes? Il ne faut pas s'y méprendre; si tous les habitans en état de les porter n'eussent point été des soldats, il serait impossible de croire à la formation et à la destruction rapide de tant d'armées. Si parmi nous ce fléau de la guerre arrache à la société la portion glorieuse de ses membres, il laisse du moins, dans les pays qui n'en sont pas le théâtre, le calme aux cultivateurs, une certaine tranquillité à l'ordre civil, et ne dévaste pas, comme alors, toutes les parties d'un empire.

L'histoire ne nous dit rien des réflexions que Dewlet dut faire sur les conseils de Sigismond, et sur le danger d'adopter trop vite des projets utiles à autrui; elle se contente de nous apprendre que le khan mourut l'année de son expédition en Russie.

Cette époque fut aussi celle d'une paix conclue entre les Russes et les Tatars.

(*An* 1574.) On se battait à outrance sur les bords du Dniester; les Turcs harcelaient l'hospodar de Valachie; les Kozaks zaporogues vinrent à son secours; l'hetman Swergovskoi eut souvent des avantages, mais dans une surprise sa troupe et lui furent massacrés.

Sigismond n'était plus; Henri III, depuis roi de France, régnait alors en Pologne, et maintint la paix avec la Russie pendant le court espace de sa domination.

Vers cette époque, les mœurs s'altérèrent en Pologne. Un grand état dont les mœurs se corrompent, ressemble à un grand arbre dont le faîte se dépouille : le premier va l'exposer à la loi de ses voisins, le second attend la hache qui doit l'abattre.

CHAPITRE VI.

Plusieurs khans règnent en Crimée. Continuation de l'histoire des Kozaks zaporogues.

(*An* 1575.) CHEZ des nations éclairées, chaque règne offre des événemens nouveaux qui se rapportent aux progrès des lumières. Chez les peuples à demi civilisés, le règne qui commence sera la répétition de celui qui vient de finir : plus ou moins de pillage, plus ou moins de dévastations et de sang répandu formeront les seules nuances.

Le grand-seigneur établit Mahomet-Ghéraï khan de Crimée. Celui-ci commença son règne par une irruption en Russie, ainsi que ses prédécesseurs avaient fait (1). Le czar Ivan s'y attendait; aussi

---

(1) S'il eût existé une histoire des anciens spectacles de Rome, on y eût vraisemblablement trouvé à chaque page cette phrase-ci : « A peine l'arène a-t-elle été ouverte, que

s'empressa-t-il de conclure un traité avec le khan. La Porte, malgré cet engagement, enjoignit à Mahomet de retourner en Russie; le khan s'y refusa. Le grand-seigneur envoya un pacha avec une armée. Le khan est battu et tué dans l'action; Islam-Ghéraï le remplace : ce prince ne vécut que trois ans.

(*An* 1586.). Gazi-Ghéraï lui succéda. A peine en possession de ses états, il entre en Russie, s'avance jusqu'à Moscou (1), dont il ne peut continuer le siége; il reçoit des ordres de la Porte pour aller attaquer Rodolphe II, roi des Romains.

Les fils de Gazi entreprirent de leur chef de nouvelles courses en Russie. Gazi régna long-temps : il s'occupa du bonheur de ses sujets; il fit de vains efforts pour les civiliser; des gens élevés au brigandage ne purent goûter des mœurs douces et réglées.

(*An* 1607.) Un règne de deux ans et demi ne laissa à Sélim rien de mémorable à faire.

Tandis que ces khans ne fournissaient que leurs noms à l'histoire, les Kozaks la remplissaient d'actions éclatantes. L'hetman Bogdanko les fit vaincre dans toutes les occasions; leur réputation s'accrut,

---

» les bêtes féroces s'élancèrent les unes sur les autres. » On a écrit l'histoire des khans, et chaque avènement au trône renferme ces mots : « Le prince rassembla toutes ses forces, » et se jeta sur les possessions des Russes. »

(1) Ceci confirme encore les réflexions que nous avons faites dans le chapitre précédent.

et Etienne Batori, qui régnait en Pologne, leur abandonna les villes de Tschigirin et de Trekhtémirof. (1)

Ce fut vers ce temps-là que les Zaporogues entreprirent une expédition qui, du temps des Grecs, aurait valu l'immortalité à ses auteurs; les poètes à l'envi se seraient empressés de les chanter, et les générations suivantes eussent placé au rang des demi-dieux ces hommes intrépides, bien supérieurs aux Bacchus et aux Jason. Ceux-ci, suivant la fable ou une histoire peu avérée, commandaient des troupes imposantes; les Kozaks n'étaient qu'une horde, qu'un simple rassemblement de guerriers d'une audace soutenue. Portés sur l'aile de l'espoir, et dévorant des yeux de l'avidité les riches provinces de l'Asie, les Kozaks osèrent y pénétrer; ils s'avancèrent à plus de deux mille verstes de leur pays et marchèrent en conquérans. Trébisonde ne peut leur résister; ils détruisent Synope, désolent les provinces à l'orient de la mer Noire, font trembler Constantinople, dont ils ravagent les environs (2), et retournent chez eux chargés de butin.

Qu'était-ce donc que l'empire ottoman? quoi! le grand-seigneur portait à volonté trois cent mille combattans chez les nations étrangères, et il ne

---

(1) *Voyez* Le Laboureur, *Traité du gouvernement de Pologne.*

(2) Histoire des hetmans des Kozaks, t. 2, p. 9.

pouvait pas garantir ses foyers des entreprises de quelques aventuriers, dont la manière de combattre était celle des Turcs ! En vérité, si ce gouvernement a eu quelques instans de gloire, il les a cruellement effacés par des siècles d'engourdissement.

Batori redouta les vainqueurs de la Turquie, et résolut de les faire écraser par une fédération de tous les peuples du nord de la Pologne et du midi de la Russie. Les dangers dont les Kozaks étaient menacés paraissaient inévitables. Si ces hommes ignoraient les détours tortueux d'une politique subtile, ils possédaient infiniment de finesse, et tout cela se ressemble beaucoup.

Les Kozaks du Don formaient une association redoutable. Ils étaient moins ambitieux que les Zaporogues, mais ils ne leur cédaient pas en valeur. Une députation de ces derniers leur représente que l'anéantissement dont on les menace s'étendra jusqu'à eux, et que la circonstance nécessite leur réunion. Faire entrevoir à un peuple indépendant que sa liberté est menacée, c'est exciter son attention ; faire espérer à des gens avides de pillage une occasion de s'enrichir, c'est les appeler au combat.

Les habitans du Don jurèrent fraternité et alliance avec les Zaporogues ; l'intérêt commun les unit, l'espoir du butin les rendra inséparables.

Au retour de leurs députés, les Zaporogues voyant leurs forces doublées, parlèrent en maîtres

et exigèrent des tributs de leurs voisins. C'était un singulier spectacle pour un observateur que de voir les nations de cette partie du globe asservies par un ramassis informe qui dictait des lois des rives du Dnieper! Un homme civilisé eût regardé comme un supplice, d'habiter les mêmes lieux dont la possession faisait les délices d'une horde grossière; la cour d'un hetman était imposante par la rudesse des personnages qui la composaient; celle du roi de Pologne ne respirait que les fêtes. On aiguisait d'un côté ce fer redoutable qui domptait les nations; on s'endormait de l'autre dans les délices de la volupté la plus raffinée.

Podkova remplaça l'hetman Bogdanko. Il y avait un certain Schach, que les Kozaks aimaient particulièrement. Il parut désirer la place d'hetman; Podkova consentit à la lui céder, sous la condition que les Kozaks le feraient hospodar de Valachie. Deux victoires furent remportées sur un peuple qu'on voulait gouverner malgré lui; mais Podkova renonça à sa demande.

Plusieurs hetmans se succédèrent, soutinrent l'éclat des armes des Kozaks. Ils dévastèrent quelques provinces polonaises, et brûlèrent Sluzk et Mohilow.

Un Kozak, dont le nom était aussi long que dur à prononcer, fut choisi pour hetman (1). Il s'empara

(1) Il se nommait *Perkonaschewitsch-Sagaïdantschitff*. On

de Caffa dont il chassa les Turcs, délivra les chrétiens qui y étaient détenus comme esclaves, et revint dans son pays faire jouir de sa victoire ses compagnons d'armes et les fidèles qu'il avait ramenés. (1)

Ce n'était plus par la force que les Polonais espéraient de triompher des Kozaks; ils employaient l'intrigue. Le vainqueur de Caffa était trop dangereux pour eux; ils le rendirent suspect aux Kozaks et le firent déposer. Son successeur Luschka fut pris par les Turcs, et Borodovka, qui le remplaça, entretint des liaisons secrètes avec eux.

Osman profita d'un moment de mésintelligence entre les Polonais et les Zaporogues, pour attaquer les premiers. Les Turcs s'emparèrent des Stepes qu'arrose le Dniester, et tuèrent Chmelnizki, dont ils firent le fils prisonnier.

CHAPITRE VII.

Mohammed et Dgianibek-Ghéraï.

(*An* 1610.) SANS attendre la nomination du grand-seigneur, Mohammed s'empara du palais

---

ne peut décemment introduire dans le corps de l'histoire des noms aussi barbares.

(1) Cette prise de Caffa eut lieu environ l'an 1598. Il n'en a pas été question dans le règne de Gazi-Ghéraï, parce qu'on se rappelle que le grand-seigneur s'était réservé Caffa et les fortes places de Crimée.

des khans à Baktchi-Saraï, se constitua souverain de Crimée, forma une armée de mécontens, de gens sans aveu, et marcha vers Caffa : Rizvan, pacha, y commandait pour les Turcs.

Mohammed était de la famille de Genghis-Khan; deux autres Ghéraï pouvaient lui disputer le trône. Le choix du grand-seigneur devait prononcer entre eux, Mohammed jugea à propos de le prévenir. Ce coup d'éclat fit réfugier dans Caffa les deux autres prétendans : ils se nommaient *Dgianibek* et *Dewlet*. L'usurpateur somma Rizvan de lui envoyer les têtes de ses deux frères. Le pacha expédia secrètement Dewlet à Constantinople, pour instruire le grand-seigneur; il lui observa dans une lettre particulière, remise à un Tatar de la suite de Dewlet, que « Dgianibek méritait la préférence; que son » mérite personnel et l'attachement que le peuple » lui portait, le rendaient digne du trône de Cri- » mée, que son dévouement à l'empire turc n'avait » point de bornes. »

Tandis que ces choses se passaient, on semait à Constantinople mille bruits que des gens intéressés s'empressaient à répandre. Mohammed y était annoncé comme déjà maître de Caffa; Rizvan, homme ferme et loyal, fut accusé de lâcheté et de trahison. Les Turcs et les Tatars n'avaient pas encore combattu, on se plaisait à répéter qu'une victoire décisive fixait Mohammed sur le trône.

Les nouvelles sont quelquefois l'expression uni-

que des vœux de ceux qui les répandent, et la confiance qu'on leur accorde est en raison de l'intérêt qu'on y prend.

Nous avons reproché plus haut au cabinet de Constantinople des crises d'engourdissement, qui tenaient de bien près au stupide abandon dans les décrets des destinées; en voici un exemple de plus. Les Turcs sont les maîtres des places fortes de Crimée; ils ont des flottes, des armées, la mer n'est libre que pour eux; il suffit d'une fausse nouvelle pour faire oublier ces avantages, et réduire à l'état d'indécision ceux qui n'ont qu'à vouloir pour être obéis. (1)

Le grand-seigneur Achmet Ier crut être un prince très-prudent, parce qu'il traitait le rebelle avec autant d'égards que celui-ci affectait d'arrogance. Achmet se crut sage, parce qu'il s'empressait de reconnaître pour khan celui qui s'était moqué de son pouvoir et de la légitimité de son droit. Avec la plus grande hâte, la sublime Porte fait partir un aga pour inaugurer l'usurpateur.

Dewlet arrive à Constantinople, nouvel embarras; Caffa n'est point pris, Rizvan est fidèle, les

(1) Nous réclamons l'indulgence pour notre manière de conter les faits suivans: ce n'est point le style qui convient à l'histoire; mais peut-on tracer de sang-froid et sans sourire, des événemens qui semblent métamorphoser l'historien en romancier?

Turcs ne sont point battus; il ne reste de vrai, de tout ce qui s'est passé, que l'idée qu'on doit avoir de la prudence et de la sagesse du grand-seigneur.

Cependant l'embarras redouble, les têtes des ministres suent, les bras des janissaires se déploient, les nouvellistes sont muets, les carreaux du divan sont couverts des favoris du prince et de ses conseillers; là, les jambes croisées, les yeux fixés, la bouche à demi béante, tout le monde rêve; le silence qui accompagne cette situation prouve l'embarras de l'auguste assemblée. On délibère néanmoins; il faut prendre un parti bon ou mauvais. La haute sagesse s'était grandement compromise, et, pour se tirer d'affaire, elle va se compromettre davantage.

On fait équiper neuf galères; des troupes de débarquement les montent : on choisit un autre aga, on fabrique un nouveau diplome en faveur de Dgianibek; mais on prescrit à l'aga de s'en retourner sans agir, supposé que le premier eût déjà rempli sa mission. Ainsi, que Mohammed soit vainqueur ou vaincu, c'est à la vitesse du premier émissaire qu'il devra la couronne.

Le vent fut le régulateur de la politique turque : le premier aga, après avoir long-temps vogué avec un temps contraire, se trouva arrêté par un calme parfait. La flotte, au contraire, ayant pris une direction opposée et longé les côtes de la Natolie,

profita d'un vent de terre qui lui permit d'avancer, tandis que, sans avoir atteint les bouches du Danube, l'aga premier parti fut obligé de retourner à Constantinople, où son diplome fut parfaitement reçu, et la haute sagesse publiquement louée.

Il est des êtres favorisés de la fortune; il y en a de tellement familiarisés avec elle, que les événemens les plus extraordinaires semblent naître pour les servir, contre l'ordre des choses, quelquefois même malgré celui de la nature. Le soir du jour où les troupes turques arrivèrent en Crimée avait été fixé par le pacha Rizvan, pour évacuer la place. Grâces au vent, tout rentre dans l'ordre, le siége de Caffa est levé, Dgianibek est proclamé khan, Mohammed prend la fuite, il est battu et forcé de renoncer à la Crimée, qu'il quitte pour chercher un asile en Russie.

La rivalité entre les deux khans va faire éclore un génie d'intrigues aussi suivi, aussi raffiné qu'il pourrait l'être de nos jours.

Une rage ambitieuse dévorait Mohammed; l'hypocrisie, la souplesse, l'orgueil, la férocité stimulaient et dirigeaient cette ambition : il ne considérait la société que comme une masse d'individus destinés les uns à servir d'instrument à ses vues, les autres de victimes à ses succès : le trône était son but, la route pour y monter était tracée entre tous les moyens qu'un caractère aussi odieux pouvait se permettre.

Ce n'était pas à la cour de Russie que Mohammed devait trouver des protecteurs; le czar Michel, en guerre avec la Pologne, dérangé dans ses finances, n'avait ni argent, ni armée à lui fournir; mais l'intrigue trouve toujours les occasions de s'exercer: aussi le czar, lassé des sollicitations d'un prince qui obsédait ses pas, accorda à l'importunité ce qu'il refusait à l'être méprisable; il obtint du grand-visir la promesse d'un pardon général, l'oubli du passé, et le rappel de Mohammed à Andrinople.

Le grand-seigneur fournissait son nom aux ordonnances de son grand-visir; cela s'appelle régner à son aise: aussi la confirmation du traité n'éprouva aucun obstacle.

Soumis aux usages de l'Orient, humble jusqu'à la bassesse dans l'adversité, Mohammed se prosternait devant les gens en place; il était le dévoué serviteur des eunuques en crédit. Plus rusé, plus adroit, plus instruit que le visir, Mohammed lui soumit quelques plans d'administration, où le zèle, le désintéressement du donneur d'avis se faisaient remarquer. Soit que le visir s'appropriât son ouvrage, soit, ce qu'il est plus noble de penser, qu'il voulût en récompenser l'auteur, il lui procura quelques entrevues avec le sultan. Achmet fut enchanté du personnage; le visir le fit rappeler à la cour, mais il tâcha de le maintenir à une distance qui pût servir ses vues, sans offusquer son crédit.

Cette politique du visir lui réussit mal, car celui

qui avait su se rendre utile, sut aussi se rendre nécessaire ; et malgré le grand visir, Achmet partagea sa confiance, ou pour mieux dire, son autorité entre l'ancien et le nouveau favori.

Un prince du sang de Genghis-Khan, associé à un despote faible, devait écraser de son poids les ministres et les favoris. Mohammed oublia que, lorsqu'on s'abaisse jusqu'à valeter, il faut se rappeler d'avoir joué ce rôle lorsque la fortune nous favorise. Ainsi, loin de sourire à tout le monde, de caresser toutes les passions, d'affecter un ton de dévouement envers ceux qui étaient les bien-venus du souverain, il rebuta indistinctement les premiers de l'empire, fit sentir à tous la distance immense qui séparait un prince de son nom d'avec des hommes arrachés à l'esclavage civil, pour passer à l'esclavage du sérail. Cette fois l'orgueil l'emporta sur l'hypocrisie, et l'homme faux resté à nu, effraya la cour du grand-seigneur. Le visir trouva le moyen d'indisposer Achmet contre le prince ; dans sa plus grande clémence, le sultan fit renfermer Dgianibek aux Sept-Tours.

D'après le traité conclu entre Mahomet II et Mengli-Ghéraï, le grand-seigneur ne pouvait, sous aucun prétexte, faire mourir un prince de cette famille. Le prisonnier des Sept-Tours n'ayant rien à craindre de pire que la prison, essaya de s'évader ; il allait réussir quand un accident imprévu le fit arrêter de nouveau et renfermer à Rhodes.

Quoique l'usurpation de Mohammed eût occasionné des troubles par la formation de divers partis, Dgianibek parvint à les concilier tous. Ce prince régnait depuis six ans, et, chose inconnue jusque alors, il régnait en paix. Maintenir des Tatars, savoir les occuper chez eux, était un phénomène dont leur esprit inquiet murmurait déjà; un ordre d'Achmet combla leurs désirs. Il obligea le khan de Crimée à aller faire la guerre en Perse.

(*An* 1617.) S'il n'est pas convenable de condamner des opérations dont on ignore les motifs, il est du moins permis de s'étonner qu'Achmet entreprît quatre guerres à la fois.

Une armée agissait en Egypte, une autre en Perse, la troisième entrait en Pologne, et la dernière combattait les Kozaks.

Achmet, battu partout, ne retira de ces expéditions que le regret de les avoir entreprises; il mourut la même année.

Dgianibek revint en Crimée avec la sixième partie des troupes qui en étaient sorties; l'aridité du sol, la fourberie des guides, le manque d'eau avaient détruit près de soixante et dix mille hommes, avant d'avoir rencontré l'ennemi; il paraît même que malgré son zèle, malgré sa diligence, Dgianibek était encore à trente lieues des Perses, lorsqu'il apprit la destruction de l'armée turque, la mort du grand-seigneur et celle du grand-visir.

Il existe, pour le malheur des peuples, une classe

privilégiée beaucoup trop en faveur auprès des souverains; l'apparence du dévouement colore ses discours, tandis que l'ambition, l'intérêt, la jalousie et la haine sont les vrais ressorts qui la conduisent. En vain le prince cherche-t-il à distinguer ces hommes dangereux des amis de la chose publique, des partisans de sa gloire et de la vérité; leur intrigue est si adroite, si artistement nouée, qu'elle impose souvent silence à la probité, à la fidélité, aux grands talens.

Osman ne régna que le temps nécessaire pour prêter l'oreille aux flatteurs, et éprouver les mauvais effets de cette faiblesse: on accusa le khan régnant en Crimée, de lenteur, d'impéritie, de trahison. Ce prince avait cependant obéi en aveugle; les deux tiers de son armée avaient succombé aux fatigues, en s'empressant d'aller secourir les Turcs. Osman meurt, Mustapha lui succède, s'endort sur son trône et l'abandonne à Amurat IV.

(*An* 1623.) Mohammed, lié avec le nouveau grand-visir, lui fit entendre qu'il était de son intérêt d'avoir en Crimée un prince son ami. Le visir prépara les esprits, endoctrina les gens en faveur auprès du nouveau souverain, à qui on démontra que Mohammed était dévoué à sa couronne; l'éponge de la flatterie enleva jusqu'aux traces de sa rebellion; on l'inaugure, et l'on oblige Dgianibek d'abdiquer.

Si nous n'avions sur ces faits des autorités res-

pectables, nous craindrions de semer des fables. En effet, quoi de plus opposé aux simples lumières du bon sens, que de voir un prince insulter son suzerain, se révolter contre lui, oser le défier, lui livrer bataille, être vaincu, chassé, puis caressé de nouveau; de le voir intriguer encore, être renfermé, briser ses liens, déporté dans une île, d'où son astuce le replace sur le trône! Quoi de plus absurde que d'exclure un autre prince parce qu'il ne flatte pas, parce qu'il est fidèle, parce que sa conduite est un enchaînement de probité, d'obéissance et de respect! Il faut être né Turc, avoir été élevé en Turc, penser en Turc, pour concevoir cette politique, dont les résultats vont attester l'imbécillité.

Dgianibek dépose les marques de sa dignité, s'offre de son plein gré à la main qui le frappe, se rend à Constantinople, et vit en simple particulier au milieu de ses ennemis.

Le temps dévoile tout : on s'aperçut, mais trop tard, qu'on avait agi légèrement : l'inquiétude succéda à cette remarque; on songea à prendre des précautions; on crut avoir trouvé un tempérament à l'humeur remuante de Mohammed, en élevant à la charge de kalga de Crimée, un prince tatar, sur lequel on comptait, et dont la principale occupation devait être de surveiller le khan.

A peine Mohammed est-il arrivé dans ses états, qu'il congédie le prince tatar, et nomme à sa place

un de ses parens sur lequel il compte. A peine a-t-il pris les rênes de l'administration, que Constantinople retentit des plaintes de ses sujets. Le nouveau khan insulte un pacha; sous main, il lui fait conseiller de se rebeller contre lui; le pacha s'y refuse : alors ne gardant plus de mesure, Mohammed va l'attaquer de vive force; le pacha se défend, et la guerre civile commence.

Plus versé dans l'intrigue que dans le maniement des armes, le khan est battu : le pacha, fidèle au grand-seigneur, se retire à Caffa; on l'assiége; il se maintient avec courage et succès: mais le silence que garda la Porte sur la conduite du prince de Crimée, l'autorisa à former de nouvelles entreprises.

Si l'ambition de Mohammed ne put se satisfaire, sa cruauté jouit de ce funeste avantage. Il dévasta le pays soumis à sa domination, et versa par torrens le sang de ses sujets. Malheur à l'homme vertueux! il payait de sa tête la haine que le khan portait à la vertu : malheur à l'homme riche! sa fortune et sa vie devenaient un sacrifice nécessaire à la soif de l'or dont le khan était altéré.

La politique de la Porte s'aperçut cette fois qu'il ne fallait pas toujours compter sur le vent pour rectifier ses bévues. En vain décida-t-elle de déposer le prince de Crimée; en vain réintégra-t-elle Dgianibek; le vent s'opposa à la marche du nouveau khan et au débarquement de ses troupes.

L'année suivante on prit de plus justes mesures; Mohammed fut tué dans une action, et son successeur, installé pour la seconde fois, s'occupa à réparer tant de maux.

Dgianibek-Ghéraï, ayant vécu à Constantinople en homme privé, conquit, par sa modération et sa modestie, l'estime générale : ce n'était point l'hypocrisie qui avait dirigé ses actions; bon par caractère, simple dans ses mœurs et sa façon de vivre, il avait un jugement exquis; l'espoir de remonter sur le trône de Crimée ne l'avait ni séduit ni tenté; il méprisait le gouvernement de Constantinople, et préférait une vie tranquille à une dépendance couronnée.

Porté par les événemens, il regrettait le repos qu'il allait perdre. Ce n'était donc pas l'ambition qui le fit agir contre ses principes, mais la maladresse du cabinet turc.

On lui signifia des ordres vexatoires contre son peuple; on lui fit entrevoir le projet d'asservir la Crimée pour jamais, et on lui donna à entendre que c'était à lui à opérer ce changement, ou à se charger de toute la haine et du courroux du grand-seigneur : il préféra secouer le joug ottoman.

Aimé des Tatars, le khan n'eût point de difficultés à éprouver pour leur faire adopter ses idées. Amurat en fut instruit à propos : le khan est exilé à Rhodes, où il meurt.

Tandis que ces choses se passaient en Crimée,

les Kozaks zaporogues éprouvèrent mille vexations de la part des Polonais. On mit leur valeur à tant d'épreuves, que leur courage se lassa sans être dompté.

(*An* 1637.) Néanmoins il se forma une émigration de Polonais mécontens, qui se joignirent aux Kozaks du Don et les aidèrent à conquérir Azow.

CHAPITRE VIII.

Trois khans en Crimée; révolte des Kozaks.

INAUT-GHÉRAÏ partagea avec son frère le souverain pouvoir : Inaut avait la haute administration, et la dignité de kalga était le partage de l'autre prince.

On avait créé la place de kalga uniquement dans l'intention de surveiller le khan. Donner au frère du prince régnant le soin de cette surveillance, c'était l'annuler.

Les deux frères firent cause commune; sans consulter la Porte, ils préparèrent un armement : on s'effraya à Constantinople, et l'on trouva beaucoup plus expéditif de faire couper les têtes des deux princes que de s'informer du motif qui les faisait armer. Ainsi fut violé l'acte et le serment juré par Mahomet II.

Un nouveau khan, nommé *Bahadur*, ne laissa d'autre souvenir que celui de son installation et celui de sa mort. Mohammed II, fils de Sélamet-

Ghéraï, succéda au précédent, ne régna que trois années, et fut dépossédé.

Les Polonais, toujours jaloux des Kozaks, résolurent de les soumettre. Les paysans de Pologne, écrasés par la servitude, exténués par l'avarice de leurs maîtres, abandonnaient un pays arrosé de leur sueur et de leurs larmes, pour se jeter parmi les Kozaks. Ils apportaient un esprit de vengeance qui, dans les premiers temps, suppléait à leur inexpérience, et devenaient des soldats d'autant plus redoutables que, n'ayant aucun pardon à espérer, ils n'avaient aucun quartier à faire à leurs ennemis. Les Kozaks de l'Ukraine entretinrent des liaisons avec les Zaporogues. Ces derniers, fiers de leur nombre, se constituèrent en puissance politique et conclurent des traités (1). L'avidité est toujours imprudente; celle des Polonais fit verser beaucoup de sang : plusieurs gentilshommes s'étaient emparés de terres appartenantes aux Kozaks; ils en augmentèrent les redevances et assujettirent les anciens possesseurs aux corvées sans nombre dont ils accablaient leurs vassaux.

Wladislaw forma le dessein de bâtir une forteresse à la première cataracte du Dnieper, espérant contenir par là les Kozaks (2). Ce projet est à peine

(1) Ils s'y qualifiaient de *vaillans Kozaks zaporogues, habitans les bords du Dnieper*. Hist. de la Petite Russie, t. 1, p. 136.

(2) Hist. de la Petite Russie, p. 140.

connu des Zaporogues, qu'ils courent aux armes, tuent leur hetman vendu au roi Wladislaw, en choisissent un nouveau; mais ils sont battus par le général Potocki. Ce revers entraîna la perte de Treschténirof. L'hetman fut décapité (1), leur milice supprimée.

On pouvait vaincre les Kozaks, mais non les asservir : ils se divisèrent en petits partis, coururent de tous côtés sur les vainqueurs, enlevèrent leurs bestiaux, et remontèrent cette cavalerie active, cause première de leur force.

Vainement les Polonais faisaient battre le pays: des marches et contre-marches les fatiguaient sans succès, tandis que se portant d'un lieu dans un autre, coupant les vivres à leur ennemi, les Kozaks obtinrent des avantages continuels qui passèrent leur espérance.

Barabasch, hetman nommé par la Pologne, entretint avec elle des intelligences qui tendaient à exterminer tout d'un coup la nation kozaque; les mesures étaient bien prises, le secret bien gardé.

Chmelnizki, supérieur à tous les Kozaks par les qualités que l'instruction procure, ajoutait à des connaissances acquises, une pénétration peu commune: il remarqua certains mouvemens occasionnés par des nouveaux venus; il fit attention à quelques signes de connivence, à quelques expressions les

---

(1) Il se nommait *Pawluka*.

mêmes dans plusieurs bouches; il soupçonna, fit des remarques, les communiqua à des hommes sûrs, et suivit à la trace la naissance d'un complot qui tendait à révolter les Kozaks contre quelques-uns de leurs capitaines, à les diviser pour les anéantir ensuite. N'anticipons point sur les événemens, et puisque nous faisons marcher ensemble les intérêts des divers peuples qui composaient la Nouvelle Russie, nous reviendrons aux Kozaks dans le cours du chapitre suivant.

CHAPITRE IX.

Règne d'Islam-Ghéraï, et suite de l'histoire des Kozaks zaporogues.

(*An* 1644.) ISLAM-GHÉRAÏ, frère de Sélamet, le remplaça. Les mesures que le czar Michel Romanof avait prises n'empêchèrent pas les courses des Tatars de Crimée, mais elles arrêtaient ces peuples à peu de distance de leurs frontières. Les Turcs avaient repris Azow après un siége de deux ans. Malgré la multitude de leurs efforts, malgré le nombre prodigieux de leurs troupes (1), malgré la longueur de ce siége, le hasard leur ouvrit la place, où ils ne trouvèrent que des cendres achetées

(1) L'armée turque était composée de vingt mille janissaires, vingt mille spahis, cinquante mille Tatars, et dix mille Tscherkesses.

par la perte de soixante-cinq mille de leurs meilleurs soldats.

Durant le cours de son règne, Islam n'aura de guerre à soutenir que contre les Polonais ; il faut remonter à la cause de la mésintelligence entre les deux états.

Casimir IV, roi de Pologne, se reconnut tributaire du khan de Crimée ; et Sigismond I[er], en confirmant ce tribut, le fixa irrévocablement (1). Les Polonais refusèrent avec mépris la demande qu'Islam leur fit à cet égard. Le khan de Crimée se ligua avec Schmelnizki, et rassembla des forces imposantes pour appuyer ses prétentions.

Schmelnizki était un capitaine plus avancé que le reste des Kozaks. Il parlait le polonais, le russe, le latin, le tatar et le turc. Il possédait le grand art de savoir se modérer, de conserver son sang-froid dans les occasions les plus périlleuses, de taire ses projets, et de marcher droit au but qu'il s'était proposé, sans se laisser détourner par des considérations secondaires. Sage, noble, humain autant qu'un Kozak pouvait l'être, généreux pour ses soldats, une imperfection de caractère ternissait ses bonnes qualités ; on ne connut jamais d'homme plus vindicatif. Pris dans son enfance par les Turcs,

(1) Il consistait en deux mille vestes de peau d'agneau, et en une certaine quantité de drap d'Angleterre. *Voyez* Pièces justificatives de l'Histoire des hetmans des Kozaks, p. 228.

sa mère le racheta et fit de son éducation, la plus chère, la plus douce et la plus constante de ses occupations; conduite d'autant plus louable, qu'elle était la plus jolie femme de son pays : elle possédait une terre dans les environs de Cziguirin. Un employé du gouvernement, très en crédit auprès de son maître, s'empara d'une partie de cette terre; il en résulta un procès porté en dernière instance devant le roi. Ce prince, séduit par l'amitié, adjugea toute la propriété à son favori Czaplinski.

La vengeance, cette passion dominante dans le jeune Schmelnizki, lui fit manquer au respect qu'il devait au monarque. Il se permit contre Czaplinski des propos insultans. On devait reprendre doucement ce jeune homme, lui faire sentir que s'il y avait une injustice réelle dans la spoliation de son patrimoine, le temps, ou le roi mieux informé, pourrait le rétablir dans ses droits. On l'environne d'espions, on se saisit de lui à Cziguirin, et on le conduit vers son ennemi qui commandait la place. Czaplinski, aussi cruel qu'envieux du bien d'autrui, fit battre de verges le jeune Schmelnizki, le présenta garotté aux yeux d'une populace hébétée, qu'un châtiment public amuse davantage qu'il n'intéresse sa sensibilité. Déshonoré, ne respirant que vengeance, Schmelnizki passa chez les Kozaks zaporogues, leur dépeignit en traits de feu son humiliation et son désespoir; il leur représenta qu'il pourrait les servir avec d'au-

tant plus de succès, qu'il connaissait les postes mal gardés, et qu'il déterminerait l'esprit public en leur faveur.

Les habitans des îles du Dnieper l'écoutèrent avec attendrissement, et son génie sut faire passer dans leurs âmes la rage qui dominait la sienne. Toujours heureux, toujours le premier au combat et le dernier à la retraite, le jeune Kozak s'attira l'estime et l'admiration des anciens.

La réflexion offrit à Schmelnizki un plan de vengeance à la vérité plus lent, mais plus sûr. Il parut s'oublier pour ne songer qu'à se rendre utile à ses nouveaux compagnons d'armes : son zèle et ses talens le firent nommer secrétaire de l'association; ses succès lui valurent la confiance publique; il fut envoyé à la diète de Pologne, puis élevé au poste le plus éminent que son ambition pouvait attendre; on le proclama hetman : voici à quelle occasion.

(*An* 1647). Comme nous l'avons déjà rapporté, la conspiration de Barabasch fut découverte par lui: il sut tirer un grand parti de cette conjoncture; remarquant qu'il avait à faire à un peuple grossier, aux yeux duquel il valait mieux parler qu'à son esprit, Schmelnizki invita Barabasch à un festin, l'enivra, et se saisit de sa correspondance qu'il portait sur lui. Parmi ces papiers, il trouva une lettre du roi Wladislaw (1) qui, en réponse aux

(1) Histoire des Hetmans, p. 24.

plaintes des Kozaks sur les vexations des Polonais, disait : « Si vous êtes de braves Kozaks, vous avez » encore le sabre et de la force; défendez-vous. »

Plus de phrases, plus de proclamations, Schmelnizki fait circuler cette lettre; on prend les armes, on s'allie avec les Tatars, on jure avec eux d'exterminer tous les Polonais qu'on trouvera opposer quelque résistance.

(*An* 1648.) Le comte Nicolas Potocki, maréchal de l'armée de la couronne, perdit une grande bataille, la dixième partie de ses soldats, et tout son bagage. De trois généraux qui commandaient l'armée polonaise, Potocki et Schemberg furent blessés; Sapieha, le troisième, fait prisonnier. « Les Zaporogues amassèrent tant d'or et d'ar- » gent, qu'ils méprisèrent les habits et les effets » des tués. » (1)

Ce fut après cette victoire que les Zaporogues choisirent Schmelnizki pour hetman. A peine est-il nommé, qu'il change la discipline militaire, il divise ses troupes en régimens, et adresse au roi de Pologne une déclaration du corps des Kozaks.

Malgré la soumission, les apparences de respect renfermées dans cette déclaration, on y découvrait l'esprit du vainqueur bien exprimé par ces mots : « Nous demandons pardon de l'affront fait » à l'armée royale. » Cette mauvaise plaisanterie

(1) Histoire de la Petite Russie, p. 144.

était impertinente, puisqu'elle s'adressait à un souverain qui avait été son maître.

Il était naturel de ne pas répondre à la déclaration des Kozaks; leur hetman s'y attendait: il fit valoir cette marque de mépris comme l'humiliation la plus honteuse que les Kozaks pussent recevoir. Aussi, les colonels rançonnèrent-ils les nobles polonais, et les Kozaks exterminèrent les Juifs, dont ils avaient eu lieu de se plaindre en cent occasions. (1)

Le silence des Polonais était pour eux plus aisé à observer que leur camp à défendre. Les Kozaks le forcèrent et s'emparèrent de toutes les richesses accumulées à Péliafka.

Schmelnizki semble se multiplier: il s'empare du fort Baraza et y trouve cinquante canons. Il prend les villes de l'Emberg ou Lvof et de Zamosk, force les nobles à payer pour s'exempter de le suivre. Il

---

(1) « Celui qui, le premier, introduisit les Juifs en Po- » logne, fut le duc de Kalisch; il les fit venir d'Allemagne » dans sa ville, et dans quelques autres de la Basse-Pologne: » c'est de là qu'ils se sont répandus partout. » *Relat. sur la Pologne*, p. 62.

D'après cette relation, nous trouvons les Juifs de Pologne absolument les mêmes qu'il y a cent quatre-vingts ans, époque où vivait l'auteur cité. Il les peint comme dégoûtans de malpropreté, misérables, avilis, vexés par les seigneurs, méprisés du peuple, insultés par les soldats: leur mauvaise foi est la même, et la complaisance de leurs femmes n'a point changé.

respecte la vieillesse et l'enfance, ne permet point à ses troupes les excès auxquels elles étaient accoutumées; il accueille avec bonté ceux qui s'adressent directement à lui; mais il reste inexorable contre tout ce qui l'a offensé ou desservi.

Wladislaw venait de mourir, son frère Casimir lui avait succédé. On essaya de traiter avec celui que les armes ne pouvaient réduire. On daigna lui envoyer des ambassadeurs; tant il est vrai que la crainte assouplit l'orgueil. Ce gentilhomme polonais, battu de verges sur une place publique, est parvenu à traiter, de puissance à puissance, avec le souverain de son pays : quelle leçon pour ne jamais commettre d'injustices! On lui envoya le voyevode de Kiow et le prince Tschetwertinski; ils lui offrirent des présens (1) et entamèrent une négociation. Le premier objet qu'on lui présenta comme une faveur signalée, fut de le confirmer dans la place d'hetman des Zaporogues. Il répondit que cet acte le touchait peu, puisqu'il était chef par le choix des Kozaks, et qu'il battait dans toutes les occasions ceux qui lui montraient comme une grâce, l'offre de le reconnaître : on se sépara très-froidement.

Les hospodars de Moldavie et de Valachie, les

(1) « Ils consistaient dans une pelisse de petit-gris, un » bâton de commandement, une queue de cheval. » Il n'y avait rien de bien magnifique dans ce don.

princes tatars envoyèrent féliciter l'hetman, et le supplièrent de les secourir dans leurs guerres. « Le sultan Mahomet IV envoie une ambassade au » héros des Kozaks. Il lui fait présenter un caftan, » un sabre et un bâton de commandement : ces » ambassadeurs le préviennent que des ordres sont » donnés au khan de Crimée et au pacha de Silis- » trie de lui envoyer des troupes auxiliaires. »

(*An* 1649.) Suivant l'ordre du grand-seigneur, Islam-Ghéraï vint se joindre à Schmelnizki. Les Polonais ne s'attendaient pas à cette réunion ; leur roi renforça l'armée de vingt mille hommes. Les Kozaks surprirent ces troupes en marche, les battirent, et tuèrent Ossolinski, leur général.

Cazimir crut pouvoir détourner l'orage qui menaçait la Pologne, en attirant à son parti Islam-Ghéraï. Il lui députa une personne de confiance pour l'inviter à abandonner les Kozaks. Islam répondit « que le roi eût à lui payer les cent mille » ducats qu'on lui devait, qu'il accordât aux Kozaks » le pardon et la liberté, et qu'ensuite il verrait » ce qu'il aurait à faire. » D'une autre part, Schmelnizki demanda « qu'à l'avenir on enregistrât quarante mille Kozaks ; que toutes les places et em- » plois fussent remplis par eux ; que les Polonais » ne fissent dans la suite aucune entreprise sur » leurs églises, leurs prêtres et leurs usages ; que » le métropolite de Kiow eût sa place dans le sénat » après le primat. »

Cette même légèreté, qu'on a remarquée dans l'histoire des khans de Crimée, se retrouve ici sans avoir rien perdu de son caractère versatile. Islam quitte, sans raison plausible, ceux qui l'avaient aidé à vaincre, et s'engage solennellement d'assister de toutes ses troupes le roi Cazimir, toutes les fois qu'il en sera requis.

« D'après ce traité, Schmelnizki fut présenté au » roi, lui demanda pardon du passé, et retourna » chez lui. »

Le but des Polonais était de séparer les Kozaks des Tatars. Les Zaporogues désiraient jouir de quelques instans de calme, pour réparer leurs pertes et cultiver des terres long-temps abandonnées.

Schmelnizki, dont la vengeance était satisfaite, bornait désormais son ambition à donner le bonheur aux Zaporogues, qui le chérissaient comme un bon père. Dans son entrevue avec le roi de Pologne, il se jeta aux pieds du monarque, quoique cette démarche ne fût pas exigée. Là, il lui fit, avec toute l'éloquence du sentiment, un tableau exact des injustices que les Kozaks avaient éprouvées; puis, les larmes aux yeux, il supplia le souverain de distinguer les personnes qui l'entouraient et dont les conseils étaient intéressés, d'une troupe guerrière, brave, sans politique, versant avec enthousiasme son sang pour une cause juste, et prête à le répandre sous ses ordres, s'il daigne tenir ses

engagemens. Le roi répondit à cette harangue du cœur, par l'organe froid et méthodique de son chancelier.

C'est ici qu'il faut honorer le chef estimable, ami de sa foi, dont la politique ne consiste que dans la stricte observation des traités qu'il a consentis. Schmelnizki, aux pieds du roi, était plus grand que le monarque ; car ce dernier se proposait de temporiser et d'abuser les Kozaks, tandis que l'autre suivait l'impulsion d'une âme ardente et vraie, prête à tout faire pour signaler sa fidélité. Voici les preuves très-rapprochées de l'astuce de l'un et de la loyauté de l'autre.

Islam-Ghéraï instruisit l'hetman des Zaporogues de son arrière-pensée : « Je ne traite, disait-il, que » pour abuser les Polonais et en obtenir de l'argent ; » bientôt ils ne seront plus sur leur garde, vous » tomberez sur eux à l'improviste ; je vous aiderai, » nous partagerons. » Schmelnizki repoussa cette proposition, et ne fournit à la Crimée que les soldats prescrits par le traité, pour marcher contre les Circassiens.

Casimir, au contraire, méprisa les conditions qu'il avait solennellement consenties, refusa au métropolite de Kiow la place au sénat, chassa ignominieusement les députés de l'hetman ; un des courtisans se permit des plaisanteries grossières sur ce dernier, et apercevant le plaisir que ces gentillesses occasionnaient au roi, il poussa jusqu'à l'im-

pertinence la plus injurieuse, les expressions dont il se servit, et que le silence du monarque sanctionna : on les congédia comme traîtres.

Ceux qui font agir les souverains contre leurs intérêts, contre la sainteté des obligations qu'ils ont contractées, contre les principes d'équité qui doivent lier les corps politiques; ceux-là, dis-je, devraient répondre aux nations du sang qu'ils font injustement verser : leurs noms, passant à la postérité, ne les présenteraient aux générations suivantes que comme des ennemis du bien public, ou comme des instrumens dont la Providence s'est servi pour punir des peuples coupables. Les Zaporogues sont les vassaux de la Pologne, mais indépendans. On les accuse d'injustice quand ils font valoir leurs droits, stipulés dans des traités approuvés par Casimir IV et Sigismond : on les accuse de rebellion quand ils ne sont que des supplians, réclamant les priviléges jurés par le souverain, lors de son sacre. On marche contre eux, ils se défendent; on les attaque, ils sont les plus forts; mieux encore, ils terrassent leurs oppresseurs, et, loin de s'enorgueillir des lauriers de la victoire, ils les déposent aux pieds du chef qu'ils ont vaincu, et sont à genoux devant le trône qu'ils pouvaient renverser. Quoi ! ce sera dans cette situation qu'un courtisan, qu'un homme oisif, qu'un flatteur peut-être, les arrachera à la paix et à l'espoir du bonheur qu'ils ont si bien mérités !

Schmelnizki expédie aux ministres de Casimir un nouveau député porteur de cette réponse : « Celui » qui engage un souverain à se méfier des gens qui » vous ressemblent, n'est point un traître; nous » avons juré la paix, ce serment est dans mon » cœur; malheur à vous si vous le faussez ! »

Pendant que le temps s'écoulait en pourparlers inutiles, les Zaporogues apprennent que le roi de Pologne propose aux Tatars de Crimée de s'unir à lui pour fondre inopinément sur la Russie. Lié avec le czar, l'hetman des Kozaks l'instruit de ce projet. Alexis fait partir le prince de Troubezkoi et Pouschkin avec l'ordre de réclamer de Casimir cent mille roubles qui lui sont dus (1). Casimir avait été plus que léger, en permettant qu'on répondît avec mépris aux députés des Kozaks; ses états étaient exposés aux invasions de ce peuple qui pouvait y porter le fer et la flamme ; mais il fut impolitique en maltraitant les ambassadeurs du czar, et en leur répondant avec hauteur, « qu'on était en » état de conserver l'épée à la main tout ce qu'on » possédait. »

(*An* 1650.) Pour remplir une des conditions du traité qui permettait à Schmelnizki d'enregistrer quarante mille Kozacks, l'hetman les partagea en

---

(1) Cette dette était un dédommagement convenu entre les deux couronnes, au sujet de la prise de Smolensk.

quinze régimens; le nombre des volontaires non inscrits était quadruple. (1)

Osman Aga, ambassadeur du sultan, vint offrir à l'hetman les présens d'usage, et lui proposa d'abandonner la protection de la Pologne pour passer sous celle des Turcs. On jugea qu'une réponse négative indisposerait le grand-seigneur contre les Zaporogues ; on prit du temps pour se déterminer.

Le pouvoir de l'hetman, l'union qu'il avait établie parmi les capitaines, la bonne volonté des Kozaks, leur fermeté dans l'action, leur fidélité dans les traités, rendirent les Zaporogues respectables; mais il en coûtait aux Polonais de les voir s'illustrer après s'être affermis; la jalousie leur fit violer leurs engagemens et prendre les armes. Schmelnizki apprend qu'ils sont en campagne et marchent contre lui; il évite leur rencontre jusqu'à ce qu'il ait opéré sa jonction avec le khan de Crimée. (2)

---

(1) On se forme une idée de cette population extrême, en se rappelant que les Kosaks d'Ukraine s'étaient joints aux Zaporogues, que ces derniers occupaient alors, non-seulement leur ancien territoire, mais encore le pays que leurs conquêtes venaient d'y ajouter. C'est ainsi qu'il y avait un régiment de Pultawa très-éloigné de ceux de Braclaw et de Sbaras. On se confirme dans cette même idée en ne perdant pas de vue le désir de jouir de l'indépendance qui attirait beaucoup de déserteurs, et les traitemens des Polonais augmentant les mécontens, qui s'expatriaient.

(2) Le roi de Pologne détacha Stempkowsky avec trois

L'hetman se battait pour le maintien de ses priviléges; il avait communiqué aux Kozaks des principes d'honneur ignorés parmi eux, et l'amour de la gloire s'unissait à celui de l'indépendance. Les Tatars ne cherchaient les combats que pour s'emparer des dépouilles des vaincus; l'ardeur du butin leur tenait lieu de tout, la gloire pour eux n'était qu'une chimère, et le gain, le seul bien réel; le plus estimé, le plus honoré d'entre les Tatars, était celui qui revenait en Crimée avec le plus d'or.

On s'entend difficilement quand on est guidé par des principes aussi différens. Schmelnizki enfonçait les Polonais, et les Tatars, abandonnant leur position, venaient piller sur les derrières des Kozaks vainqueurs. Cette manœuvre servit les Polonais; ils prirent les Tatars en queue et en flanc; ils en firent un grand carnage, et dispersèrent tous ceux qu'ils ne purent joindre; de son côté, l'hetman abandonné de ses alliés, se retira en bon ordre.

Isman, pour qui l'art de la guerre était étranger, accusa Schmelnizki de trahison: celui-ci observa qu'on devait se battre et vaincre avant de s'occuper de pillage. On s'injuria, on se sépara très-mécontent les uns des autres; mais, suivant l'usage, le khan s'apaisa à la vue de l'or, et la coalition fut renouvelée.

---

mille hommes de cavalerie, pour connaître la marche de l'ennemi. (Chevalier, *Hist. de la Guerre des Kozaks contre la Pologne*, p. 130.)

(*An* 1652.) Le prince Janus de Radziwil s'empara de Kiow, les Kozaks le cernèrent, il ne put recevoir de secours du général Potocki. Plusieurs affaires toujours à l'avantage des Kozaks, la perte des meilleurs généraux polonais, déterminèrent le roi à se mettre à la tête de ses troupes.

Islam-Ghéraï, qu'un nouveau traité unissait aux Zaporogues, présenta la bataille au roi : les Polonais furent malheureux ; ils se battirent avec courage, et perdirent douze mille des leurs ; le monarque n'échappa qu'en donnant au khan une forte somme (1). Une trève de quelques jours succède à des scènes meurtrières ; on s'arrange, on jure de poser les armes. D'après les articles convenus, on se sépare; l'hetman ramène ses Kozaks : mais Islam, à qui un parjure ne coûtait rien, changea sa marche et se dirigea sur la Lithuanie.

Un des personnages les plus marquans de cette province célébrait son mariage (2) avec un faste analogue à ses richesses ; il avait rassemblé chez lui sa famille, celle de sa jeune épouse, et toute la noblesse des environs était invitée à cette fête. La sécurité parfaite où était la province, l'éloignement du théâtre de la guerre, l'illusion si ordinaire qui

(1) Hist. de la Petite Russie, p. 197 et 198.

(2) Ce seigneur se nommait *Kazowskoi*. Voyez l'Histoire de la Petite Russie, t. 1, p. 198. Histoire des Hetmans p. 56.

promet aux époux le bonheur en perspective, tout concourait à augmenter les réjouissances. Les musiciens les moins mauvais de ce temps-là, les danseuses les plus renommées, la chère la plus délicate, les vins les plus exquis, la jeunesse la plus légère et la plus bruyante, enchantaient, enivraient, étourdissaient la nombreuse assemblée; l'univers pour elle était dans ce moment le lieu de la fête; l'époux radieux contemplait avec complaisance les grâces et les attraits de la plus jolie et de la plus timide des épouses. Tout à coup la scène change, Islam et ses Tatars environnent le palais, tout est livré au pillage, aux flammes, au meurtre; des mains rudes et profanes saisissent des femmes qui, naguère fières de leurs charmes, donnaient des lois à l'amabilité : les vases précieux, l'or, l'argent, les bijoux, les pierreries des dames, on prend ou l'on arrache tout avec violence; la noblesse prise au dépourvu, est chargée de fers; l'époux au désespoir est séparé de celle dont il vient de recevoir la foi : les grands-pères, grand'mères, parens, alliés, amis, convives, les femmes, les filles, les veuves, les danseurs et musiciens, tous sont capturés, on tue ceux qui résistent, on abuse de ceux qui se soumettent; le sang se mêle avec la flamme, et semble la ranimer; la désolation est à son comble; des mains faibles et délicates s'élèvent vers le ciel, et sont rudement comprimées pour recevoir des chaînes; le terreur, la honte et la captivité ou la

mort, terminent une journée préparée et consacrée au bonheur.

(*An* 1653.) Combien était habituelle cette mauvaise foi, base de la politique des khans de Crimée! Islam et les Tatars n'ont de vrais alliés que l'argent et le pillage; ils trompent odieusement les Polonais, ils trahissent leurs sermens, ils profitent de la défaite de leurs amis pour les écraser de nouveau, et dans la jouissance momentanée de ces succès condamnables, ils préparent une surprise à ces mêmes Kozaks, avec lesquels ils ont précédemment vaincu.

Schmelnizki ne fut point la dupe de ce complot; et, pour se garantir désormais des piéges de ses voisins, il résolut de se mettre, avec tous les Zaporogues, sous la protection de la Russie.

Ayant abandonné les Kozaks, comme l'hetman l'avait prévu, Islam-Ghéraï s'unit étroitement avec les Polonais pour tomber sur la Russie; la mort le surprit dans cette résolution.

CHAPITRE X.

Règne de Mohammed III; suite de l'histoire des Kozaks zaporogues.

(*An* 1654.) Le czar Alexis ayant chargé Basile de Boutourlin d'examiner les propositions des Kozaks, ce fut le jour des Rois que les préliminaires des conventions réciproques furent signés à Péré-

jaslaw. La même année le czar fit part à son conseil, aux principaux ecclésiastiques, aux nobles de Moskou, de la demande des Kozaks, qui fut unanimement accordée. Dans le dernier article des lettres-patentes qui les reconnurent comme sujets russes, Alexis leur laissa une liberté et une indépendance parfaite. (1)

(*An* 1655.) La mort d'Islam-Ghéraï n'était pas sue en Pologne; le roi envoya cent mille florins d'or au khan pour le déterminer à marcher sur l'Ukraine. Mohammed III, frère et successeur d'Islam, reçut l'argent, et fit marcher son armée.

« Cependant Basile Boutourlin recevait au nom » de son maître les hommages des Zaporogues (2). » Et Mohammed, s'avançant avec une armée d'élite, joignit le général Potocki. Quoique la saison fût très-rude, ils décidèrent d'ouvrir la campagne par le siége d'Human. Trois remparts défendaient cette

---

(1) Il y est dit : « Les Kozaks jouiront d'une entière li» berté, de tous leurs priviléges et prérogatives, *sans que » le czar ou ses successeurs puissent jamais leur en ôter la » moindre chose*. Ils se gouverneront eux-mêmes selon leurs » coutumes et leurs lois; ils mettront ordre à tout dans » leur pays, sans qu'aucune personne de la Grande Russie » puisse s'en mêler. » *Chronique*, t. III, p. 129; *Hist. des Kozaks*, p. 63.

(2) Il prit possession des villes de Kiow, Stayski, Rziove, Trzypol, Treschtemirow et Kannew. Le czar s'était déjà emparé de Smolensk. (*Hist. de la Petite Russie*, p. 201.)

place ; les Polonais, qui la regardaient comme le boulevart des Kozaks, désiraient sa chute ; les Tatars partageaient ce vœu, parce qu'une ville aussi forte gênait leurs incursions en Pologne (1). Trente mille hommes bien déterminés défendaient Houman. Les assiégeans forcèrent la cavalerie de mettre pied à terre pour monter à l'assaut. L'attaque fut terrible et le premier rempart emporté. Ce succès en préparait un second ; mais les assiégés, remarquant les fautes des précédentes manœuvres, se ravisèrent, prirent de nouvelles mesures, et les Tatars furent repoussés dans les assauts suivans.

La jonction du boyard Boutourlin et de Schmelnizki n'était pas encore opérée ; le khan et le général Potocki convinrent de l'empêcher ; ils partent d'Houman et parviennent à entourer les Kozaks dans les plaines qu'on a depuis nommées *Drischipole*.

Schmelnizki est surpris pour la première fois ; mais son génie lui présente un moyen tout nouveau de se défendre. Il se retranche derrière ses traîneaux : pressés par le nombre, les Kozaks ayant constamment un traîneau entre l'ennemi et eux, ne pouvaient faire usage de leur sabre ; l'hetman ordonna d'arracher les timons, et avec ces massues ils assomment les Tatars et font un second rempart de leurs corps.

L'ardeur des assaillans fut ralentie par la perte

---

(1) Hist. de Tauride, t. II, p. 262.

qu'ils venaient d'éprouver : ils crurent plus sage de prendre l'hetman par famine. Ses Kozaks et lui ne se désaltéraient qu'avec de la neige; les provisions de toute espèce, le bois même manquaient. Schmelnizki, dont nous avons vanté la présence d'esprit, en fit dans cette occasion un usage si à propos, qu'il sauva son armée. L'ennemi avait divisé ses forces pour le cerner dans son camp; toutes les issues étaient tellement gardées, qu'un homme n'en pouvait sortir. L'hetman forme un bataillon carré de toute sa troupe; il place sur les côtés les soldats les plus robustes, et les arme avec les timons des traîneaux; il fait un mouvement en avant, sans dégager ses remparts; l'ennemi se porte de ce côté tandis que quinze cents hommes ouvraient un passage vers l'issue opposée; quelques-uns des siens amusent les Polonais, lorsque le bataillon carré prend la direction de l'issue déjà balayée, et sort du camp. Ceux qui étaient restés à la défense des retranchemens, s'enfuirent à toutes jambes quand les Polonais les forcèrent, et se mirent en sûreté près de leur corps d'armée déjà en marche. Schmelnizki se joignit au boyard Boutourlin près de Bielaczerkow. Ces forces réunies retournent contre les Polonais, les battent, ruinent Lublin, dont ils emportent de grandes richesses. (1)

(1) Il est imprudent de nier des faits constatés. Cependant, sans les rejeter entièrement, il est sage de leur oppo-

(*An* 1656.) L'hetman des Zaporogues ayant fourni des troupes auxiliaires au roi de Suède, et Adamowitch qui les commandait s'étant distingué en plusieurs rencontres, l'empereur d'Allemagne et le primat de Pologne députèrent vers Schmelnizki, pour l'inviter à rester neutre dans cette guerre.

Une nouvelle affligeante pour Schmelnizki lui parvint à la fois de Constantinople et du roi des Romains; on lui apprenait que Cazimir se proposait de faire nommer le czar de Russie son successeur au trône de Pologne.

Tant de puissance dans les mains du czar menaçait les Kozaks d'une destruction prochaine, parce que devenus dangereux dès l'instant où ils ne seraient plus utiles, la politique conseillait leur suppression. Schmelnizki éprouva un si grand chagrin

---

ser l'invraisemblance qui les accompagne. En premier lieu, cette manœuvre de Schmelnizki renfermé dans son camp, ne peut être crue qu'en accusant de démence ceux qui ne l'ont pas empêchée. Secondement, les Kozaks étant pour la plupart à cheval, pourquoi avaient-ils autant de traîneaux? Les historiens qui nous ont transmis ce fait auraient été effrayés, en y réfléchissant un peu, de la quantité de traîneaux qui est nécessaire pour entourer et fortifier un camp où toute une armée est renfermée. En dernière analyse, comment osait-on entasser des richesses dans un pays, théâtre de la guerre, et sans cesse exposé aux invasions? (*Hist. de Tauride; Hist. des Hetmans; Hist. de la Petite Russie.*)

qu'il en tomba malade. Son honneur devait dicter sa conduite, et puisqu'il avait prêté serment de fidélité au czar, il ne devait pas souiller la fin de sa carrière par un parjure.

Le Turc, moins délicat, ne se croyant lié que par son intérêt, savait, par expérience, que lorsque l'hetman ne prenait point sur-le-champ le parti qu'on lui conseillait, il ne l'embrassait jamais. Dans cette certitude, il eut la bassesse de désirer sa mort, et l'infamie de la hâter par un assassinat.

Qu'un grand homme périsse au sein des combats, en affrontant des dangers qu'il a provoqués, sa mort est la barrière où sa gloire s'arrête; mais qu'il succombe victime du poison que le crime a préparé, ou sous un poignard aiguisé par la main d'un lâche, c'est une atrocité que la vengeance doit poursuivre.

Schmelnizki mourant assemble les colonels des Kozaks et les principaux de la nation. « Je termine, » leur dit-il, une carrière noblement remplie, » puisque j'ai combattu avec vous et vaincu par » votre aide : recevez mes remercîmens de votre » fidélité passée, et mes vœux pour votre prospé- » rité future. Je dépose en vos mains le souverain » pouvoir que j'ai reçu de vous. J'étais Kozak avant » d'être père : l'amour paternel ne m'aveugle point; » je laisse à mon fils mon exemple à imiter; mais » ne pouvant lui transmettre, dans un âge aussi » tendre, l'expérience que le temps donne, je vous

» invite à n'être pas séduits par votre attachement » pour le père, jusqu'à préférer le fils aux braves » qui m'entourent. Les temps orageux où vous » vivez exigent que je sois remplacé par un homme » qui joigne aux talens de la guerre, de grandes » connaissances en politique; qui, long-temps » exercé parmi vous, sache apprécier le mérite de » chacun; qui, vous ayant déjà conduits à la vic- » toire, continue à vous la rendre facile. Kozaks, » ne refusez pas à votre vieux chef la satisfaction » de remettre, de sa main tremblante, le bâton du » commandement dans une main assurée, forte et » vaillante, puisque vous la choisirez. Si votre con- » fiance en moi s'étend assez loin pour ajouter un » prix à mes recommandations, je vous invite de » choisir mon successeur entre le colonel de Péré- » jaslaw, celui de Pultava, et Jean Vigovski, se- » crétaire-général. » (1)

Une rumeur soudaine remplit l'assemblée : la gloire du héros, la noblesse de ses sentimens, la crainte de perdre ce chef chéri et respecté, tout porte dans l'âme des spectateurs un saisissement involontaire : des sanglots, des larmes, des mots commencés et expirans sur des lèvres comprimées; des gestes de désespoir, des bras tendus vers le ciel; un silence universel, un état de stupeur et

---

(1) *Voyez*, sur tous ces faits, et sur ceux qui suivent, l'*Hist. des Hetmans des Kozaks*, p. 78 et suiv.

d'admiration composent la plus éloquente oraison funèbre qu'un brave guerrier ait méritée. Cependant cet état de contraction est trop violent pour durer : des cris de douleur pénètrent les voûtes ; leurs sons aigus se réfléchissent sur le cœur du mourant. Tout d'une voix, et transportée hors d'elle-même, l'assemblée demande le fils pour succéder au père : « Votre génie veillera sur lui, s'écrient les Kozaks ; et, sous ses ordres, le nom de Schmelnizki se mêlera encore aux cris de victoire. Choisissez un de nous pour son guide, créez-le son conseiller, son ministre ; reposez-vous sur notre fidélité pour le faire respecter, et laissez-nous vous obéir plus long-temps en obéissant à votre fils. »

Cette noble conduite des Kozaks prouvait combien il était alors glorieux de les commander : le vieux hetman est attendri ; il rappelle ce qui lui reste de forces, fait approcher son fils, lui remet les marques de sa dignité, promène sur les Kozaks en pleurs des yeux éteints, et expire.

Les Kozaks venaient de prouver qu'ils étaient dignes d'un tel chef : c'est un jeune homme qui va être leur hetman ; mais il est fils de leur héros, et ils savent que le génie s'agrandit lorsqu'à côté du désir de bien faire on en a contracté l'obligation.

Si le véritable attachement de Schmelnizki pour la chose publique est digne d'éloge, si l'oubli de son sang prouve combien il était attaché à la gloire

de ses soldats, que ne peut-on pas espérer de son fils, par la conduite qu'il tient en ouvrant sa carrière ? Au milieu de ceux qui l'ont élevé aux honneurs du commandement, au milieu des éloges que sa noble modestie force toutes les bouches de lui prodiguer, « Kozaks, leur dit-il, je n'ai pas voulu » troubler les derniers momens de mon père par » un refus ; j'étais alors tout à ma douleur, je suis » maintenant tout à mon devoir : ce n'est pas à mon » âge qu'on ose se charger d'un fardeau aussi pé- » nible que celui du commandement ; on doit s'in- » struire et apprendre à obéir pour savoir un jour » commander : je respecte et j'admire votre dévoue- » ment pour mon père, mais je saurai n'en pas » abuser ; souffrez que je me démette du souverain » pouvoir, faites un choix plus utile pour nous. »

Ce discours surprit l'assemblée sans changer ses résolutions ; la démission de Georges Schmelnizki est refusée ; on l'oblige de reprendre le bâton du commandement, on l'autorise seulement à garder Vigovski en qualité de conseiller, en lui permettant de prendre à la guerre les attributs de la dignité d'hetman, toutes les fois que Georges ne serait pas à l'armée.

On voit combien peu était réfléchie la politique des Kozaks. Il fallait supposer à Vigovski un désintéressement extraordinaire pour lui supposer de même le sacrifice de son ambition à l'intérêt public. C'était créer à la fois deux hetmans, dont

l'un n'avait encore que la réputation de son père pour appui, tandis que l'autre réunissait à beaucoup d'ambition un pouvoir suffisant pour déposer son rival. Les Zaporogues manquèrent leur but en faisant partager l'autorité à celui qui ne devait donner que des conseils.

Mohammed-Ghéraï, le seul allié qu'eût la Pologne, vint à son secours et défit le prince de Transylvanie Ragozzi, qui s'était imprudemment avancé.

L'histoire des hetmans dit que le jeune Schmelnizki avait trouvé, dans les papiers de son père, des avis et des instructions sur les troubles qu'il prévoyait devoir bientôt diviser les Kozaks. Elle ajoute qu'il s'empara de l'argent que l'hetman avait laissé, et se ligua avec les Polonais contre le czar.

(*An* 1658.) Cette conduite, loin de ramener l'union désirée, divisa les Kozaks : Vigovski s'entendit avec les Polonais, qui le reconnurent pour hetman. En cette qualité, il envoya deux colonels pour traiter avec le khan de Crimée : ils furent pris et noyés par les Kozaks de la faction contraire. Plus heureux dans une seconde ambassade, le khan lui accorda les secours qu'il sollicitait pour attaquer les Zaporogues de la rive gauche du Dnieper. Vigovski eut des succès sur ses rivaux, et sur les troupes du czar qui les protégeait. (1)

(1) J'avoue n'avoir pu saisir la vraie version dans cette

Un mécontentement général régnait parmi les Zaporogues. C'était contre leur avis que Vigovski avait quitté le parti du czar, qu'il s'était ligué avec les Tatars de Crimée, en un mot, qu'il avait usurpé une dignité qu'ils ne lui avaient pas conférée. Dans les premiers momens d'effervescence, ils se portent à Braclaw, nomment unanimement Schmelnizki pour leur unique hetman, et se déclarent en faveur du czar Alexis.

Vigovski cria à la trahison, et reprocha au boyard Khitrow les menées sourdes par lesquelles il était parvenu à séduire les Kozaks. Khitrow répondit avec noblesse, « que l'alliance d'un souverain comme le » sien n'avait aucun rapport avec celle des brigands » de Crimée ; qu'en fait de menées sourdes, il n'é- » tait pas de force à lutter avec celui qu'on avait » choisi pour protéger l'hetman, et qui s'était mis » à sa place. »

On ne sait que penser du peu de tenue dans les traités, du peu d'égard que toutes ces puissances avaient les unes pour les autres : l'art de l'intrigue l'emportait sur celui de la guerre ; suivant l'intérêt

---

partie de l'histoire des Zaporogues. Il faut, ou que les historiens aient commis des erreurs dans les dates, ou que les Kozaks n'eussent pas le sens commun. D'après les faits, les deux hetmans sont rivaux ; ils sont tous deux ligués avec les Polonais, tous deux en guerre avec le czar : et ce prince protége les Kozaks de la rive gauche restés fidèles à Schmelnizki ! Comment concilier tout cela ?

du moment, on voyait les traités consentis et révoqués dans la même année.

Malgré les belles espérances que donnait le fils de Schmelnizki, la perte de ce dernier avait détruit l'union et l'énergie si nécessaires aux peuples; la confiance qui concourt au gain des batailles n'existait plus, le respect qui lie les soldats à leur chef et à leur devoir était à peine aperçu.

(An 1660.) Alexis envoie le boyard Chérémétoff, pour traiter avec Schmelnizki et se concerter avec lui. Plein de bonne foi, le boyard russe la développa dans sa mission; mais il reconnut bientôt à quelles gens il avait à faire; prévenir son maître, se tenir sur ses gardes, ne rien hasarder fut le mobile de sa conduite.

Les Russes et les Zaporogues réunis battaient les Polonais à Doubno; mais Schmelnizki entretenait des correspondances secrètes avec le général ennemi; il conclut un traité avec la Pologne, par lequel il s'engagea à chasser les Russes de l'Ukraine. (1)

Parmi les Kozaks, en Pologne, en Russie et principalement en Crimée, la peste fit d'affreux ravages. Le khan sollicita des secours en argent du roi de Suède. Le traité d'Oliva ayant eu lieu l'année précédente, la Suède n'avait à réclamer du khan, que quelques prisonniers faits pendant la guerre

(1) Ce traité est du 18 octobre 1660, quatre mois après la convention conclue avec le boyard Chérémétoff.

de Pologne; d'un autre côté, le czar Alexis, prévenu par les avis de Chérémétoff, avait préparé de nouvelles troupes qu'il confia aux princes Kourakin et Romadanovski; cette reprise d'hostilités continua avec des succès divers jusques à l'année 1667 où la Russie et la Pologne convinrent d'une trève de treize ans.

L'Histoire des hetmans nous présente encore des contradictions : elle dit (1) que Schmelnizki, découragé par les pertes qu'il avait faites, abdiqua la dignité d'hetman et se fit moine. Plus loin (2), elle ajoute que le roi de Pologne rappela de son exil George Schmelnizki. Être exilé ou être moine, sont deux conditions très-différentes l'une de l'autre. On verra dans le chapitre suivant, que cet hetman fut pris, exilé, mais qu'il n'entra dans aucun monastère. Ce qu'il est douloureux d'avouer, c'est que Georges ternit, par ses cruautés, un nom que son père avait illustré; il prouva que la gloire des héros leur est personnelle, qu'elle ne répand sur ceux qui leur tiennent de près, qu'une lumière de réflexion, s'éteignant avec la cause qui la fit briller.

(1) Page 102.

(2) Page 118.

CHAPITRE XI.

Règne de Sélim-Ghéraï; continuation de l'histoire des Zaporogues.

(*An* 1665.) Le khan de Crimée mourut cette année, et Mahomet IV le remplaça par un prince de la même famille de Ghéraï, mais d'une autre branche : il se nommait *Adel.*

En 1667 les Kozaks choisirent Doroz pour leur hetman : celui-ci réunit aux Zaporogues une multitude de Tatars (1), et invita le grand-seigneur à recevoir l'Ukraine sous sa protection. (*An* 1669.) Indignés de passer sous la domination des infidèles, plusieurs chefs de Kozaks, et principalement Georges Schmelnizki, se révoltèrent.

Le désespoir des Zaporogues, la bonté de leur cause, le grand nombre de leurs combattans n'empêchèrent point Doroz de triompher. Les principaux chefs furent tués ou pris. Du nombre de ces derniers se trouva Schmelnizki qu'on conduisit à Zaragrad.

Mahomet, sollicité par Doroz, se mit en campagne et fit le siége de Kaminiek Podolsk. Le grand-seigneur, mécontent de la tranquille insouciance du khan de Crimée, auquel les Kozaks avaient pillé

(1) Hist. de Tauride, t. II, p. 267.

Doroz ou Doroz-Chensko eut pour aide-de-camp ce fameux Mazeppa, que nous verrons bientôt donner des preuves de talent et de trahison.

trois cents villages, le déposa et mit à sa place Sélim-Ghéraï.

Le nouveau khan était un de ces hommes rares, qui, possédant une âme ferme, droite et souverainement juste, renfermait par conséquent le germe de toutes les vertus. Si elles ne se développèrent pas dans plusieurs circonstances, il n'en faut accuser que la barbarie du pays où il naquit; en effet, comment aurait-il pu braver les préjugés et régner sur des hommes que le préjugé conduisait? Aussi sa carrière est-elle remplie de triomphes et de disgrâces. On voit l'homme destiné par la nature à être grand, lutter long-temps contre le fanatisme, et sacrifier souvent à l'intolérance. Cette faute se liait aux principes religieux de sa nation; la bonté de son cœur, la modération, la bravoure, le respect pour les lois étaient les dons de la nature agrandis par l'éducation; son aveugle croyance au prophète obscurcissait son jugement et arrêtait son génie au milieu de sa course rapide.

Sélim monta cinq fois sur le trône, et composa, dans ses quatre retraites, une histoire des Orientaux : il fut le premier homme de guerre que les Turcs puissent citer, puisque indépendamment de son courage héroïque, il connaissait l'art militaire par principes, et réunissait à ce grand coup d'œil qui constitue les habiles généraux, l'observation d'une discipline sévère, qui concourt au gain des batailles.

Philosophe éclairé, patient, modeste, il descendait du trône sans regret, et y remontait sans orgueil; jouet de l'intrigue, des caprices, de l'ignorance, de l'envie, de l'impérieuse volonté d'un souverain séduit, il ne lui échappa jamais une plainte; on pouvait l'humilier, mais son âme forte était au-dessus des passions. Peut-être n'a-t-il point existé d'homme qui ait passé par autant d'épreuves, qui ait supporté des secousses plus fortes et des revers de fortune plus grands.

(*An* 1672.) Sélim-Ghéraï et Doroz joignirent Mahomet IV sous les murs de Kaminiek (1). Déjà le sultan s'étonnait de la longue résistance de la place : Sélim proposa l'assaut. Les assiégés, redoutant la férocité des Turcs, préférèrent de se rendre; les autels furent profanés, les églises pillées, le croissant remplaça la croix. En se détachant de la grande armée, Sélim s'empara de la Volhynie; il fit dix mille prisonniers; mais ses deux fils, moins heureux, moins expérimentés, furent battus à Kalisz par Jean Sobieski, général de la couronne.

Ces dernières défaites, les revers que les Kozaks ses alliés éprouvèrent, avaient affecté et découragé le grand-seigneur : Sélim lui rendit l'espérance en se mettant à la tête de ses armées; les Polonais sont battus et mis à contribution, l'Ukraine est conquise, la Podolie suit le même sort.

(1) Hist. des Kozaks, p. 135.

Jean Sobieski est élu roi de Pologne; ce prince, doué de mille qualités, employait avec art les ressources de la politique : à la sagesse de son administration se joignait une confiance générale de son peuple, qui savait apprécier ses lumières et son courage. Sobieski gagna l'infanterie kozaque; il la sépara de son chef. Mais cette mesure tardive n'empêcha pas Doroz de s'emparer d'Houman. Le siége fut long, la place était forte, la garnison nombreuse et pleine d'ardeur. Doroz, lassé par la résistance, donna l'assaut et réussit. Tout ce qu'on peut imaginer de plus cruel (1) fut exercé sur les habitans de cette malheureuse ville. On égorgea tant qu'on eut la force de manier le sabre; on martyrisa, lorsque le bras lassé fit tomber le fer homicide. Les vainqueurs devinrent des bourreaux. Les vieillards furent écorchés, leurs peaux remplies de paille et envoyées au sultan : on fit des femmes et des filles ce qu'on jugea à propos, on circoncit les enfans, qu'on emmena en captivité.

« L'année suivante, le sultan fit sortir de prison » Georges Schmelnizki, lui donna le titre de prince

(1) Hist. des Hetmans, p. 144.

Un fait atroce, et qui prouve la barbarie des Tatars, ce fut de découper la peau des bras de leurs victimes, en imitant l'antique vêtement des Polonais, qui permet aux manches d'être à volonté jetées sur l'épaule : « Maintenant, leur » disaient-ils, vous êtes nobles. »

» de la Petite-Russie, et d'hetman des Zaporogues; » il lui associa Ibraïm pacha, et Sélim, en donnant à chaçun un corps de troupes, et leur permettant d'aller en Ukraine, d'y rassembler le » plus de forces possibles, d'assiéger Cziguirin, de » la prendre, et de se porter sur Kiow. » (1)

(*An* 1677.) Tous les corps nouvellement levés se présentèrent en juin sous les murs de Cziguirin. Les Russes soutinrent vaillamment le siége, et donnèrent le temps au prince Gallizin de venir à leur secours. Le 15 août l'ennemi se retira. Le sultan ordonna à Sélim de faire mourir les paysans qu'on avait pris dans les environs de la place assiégée. Quel ordre pour un homme comme Sélim! Il faut qu'il obéisse; il faut que sous ses yeux on égorge des gens faibles, innocens et désarmés. « Ah! s'écria Sélim, puisse le sang de ces victimes » ne retomber jamais sur moi! »

Cependant le roi de Pologne repoussait les Tatars jusqu'en Crimée, et le sultan déposait Sélim qui lui avait rendu de si grands services. Cette politique de Mahomet ne pouvait être autorisée que par l'ombrage qu'inspirait un prince éclairé, brave, adoré des soldats, respecté dans tout l'empire, tel qu'était Sélim.

(*An* 1678.) Le khan de Crimée fut remplacé par

---

(1) Relation historique de la Pologne, p. 95 et 96; Hist. des Hetmans, p. 148 et suiv.

le prince Murat-Ghéraï ; sous ses ordres, les Tatars ravagèrent la Basse-Ukraine. La paix de treize ans entre la Russie et la Pologne fut renouvelée pour le même terme. Cziguirin, attaquée de nouveau, la garnison se fit jour et se retira dans les forts construits par le prince Romodanovski.

Fédor III avait succédé au czar Alexis; Doroz lui avait remis Cziguirin et quelques autres places sur le Dnieper. C'est ainsi qu'on peut justifier les faits précédens, d'ailleurs très-diversement racontés.

Murat avait été battu; son fils, huit murzas et dix mille Tatars restèrent sur la place. (1)

CHAPITRE XII.

Continuation du précédent.

Georges Schmelnizki se conduisit dans ces dernières affaires avec beaucoup de cruauté : les Zaporogues, qui s'étaient si long-temps glorifiés d'obéir au père, commencent à rougir de recevoir les ordres du fils.

Murat-Ghéraï conduisit ses Tatars sur les possessions des Russes, et ravagea plus de trente lieues de pays. Fédor III envoya des ambassadeurs au sultan, pour traiter de la paix : le premier mouvement de Mahomet fut de renfermer les ambas-

(1) Lévêque, *Hist. de Russie*, t. IV, p. 112.

sadeurs aux Sept-Tours. La réflexion le ramena : la paix fut conclue en 1681.

(*An* 1681.) Cette même année, Adgi-Ghéraï remplaça Murat et régna quelques instans. Mahomet avait besoin d'un capitaine expérimenté pour conduire son armée, qui marchait sur Vienne ; il ne pouvait recourir à Sélim sans lui restituer le trône de Crimée. Sélim est réintégré, et reçoit l'ordre d'aller rejoindre le grand-visir sous les murs de la capitale de l'Autriche.

(*An* 1683.) Le khan, mécontent des dispositions du siége, eut la hardiesse de le dire : le grand-visir accueillit très-mal ses observations ; dès lors, celui sur l'expérience duquel le grand-seigneur avait compté, ne fut plus qu'un instrument d'obéissance. Le siége traînait en longueur : Sélim osa observer de nouveau qu'il fallait attaquer la place par le côté qu'il indiqua. Il s'offrit de monter à l'assaut à la tête des janissaires : le général en chef reçut cet avis aussi mal que le précédent. Sélim observa en vain que les Polonais étaient conduits par un prince intrépide, dont l'intérêt était d'empêcher la prise de Vienne ; que vraisemblablement on l'aurait sur les bras avant d'avoir emporté la place. Kara-Mustapha lui répond avec fierté qu'il a l'honneur de commander deux cent cinquante mille fantassins et trente mille saphis, et qu'avant d'avoir reçu Selim dans son armée, il avait fait éprouver au duc de Lorraine la valeur des Turcs.

(*An* 1683.) « Léopold abandonne sa capitale,
» se retire à Passau avec sa cour. La plupart des
» habitans, consternés par la fuite du souverain,
» fuient dans la plus grande consternation. Le
» comte de Staremberg n'avait dans Vienne que
» huit mille hommes de bonnes troupes; le duc
» de Lorraine avait inutilement tenté de conser-
» ver une communication de son armée, forte
» de vingt mille hommes, avec la ville qui était
» réduite à ses propres forces. » (1)

Quel plus beau moment pour suivre le conseil de Sélim! Déjà le désordre régnait dans Vienne: les femmes éplorées venaient embrasser les genoux du gouverneur, et le suppliaient de leur fournir des moyens d'évasion; le clergé en prières faisait retentir les temples de ces accens pleins de ferveur, quand la crainte les articule.... Ces vœux sont exaucés.

On allait se rendre pour éviter les horreurs d'un assaut qu'on redoutait depuis long-temps et qu'on ne pouvait repousser, lorsque les troupes saxonnes et bavaroises paraissent sur la montagne de Calemberg: le roi de Pologne, Jean Sobieski, donna à Léopold la plus grande leçon qu'un souverain puisse recevoir, puisque c'est une tête couronnée qui la donne. Léopold fuit devant les Turcs,

---

(1) *Voyez* l'Histoire de Jean Sobieski, par Coyer, t. II, p. 98.

abandonne sa capitale; Sobieski marche pour une cause qui n'est pas la sienne, s'expose en soldat, saisit l'étendard de Mahomet (1), et entre le premier dans le camp de l'ennemi. Kara-Mustapha fit séparer ses troupes, une partie monta à l'assaut sous les ordres d'un pacha, et l'autre se présenta aux Polonais. Les assiégés, rendus à l'espérance, se défendirent avec d'autant plus de succès qu'il n'y eut point de fausse attaque, et que toutes les forces se portaient sur la même brèche. On n'a jamais eu d'exemple d'une déroute aussi complète, avec aussi peu d'effusion de sang. Sélim, dont on avait méprisé les avis, dirigea la retraite de l'armée turque et la sauva.

Mahomet ne s'occupait point des motifs de sa défaite : puisque, malgré ses talens, Sélim n'avait pu prendre Vienne, il était coupable de trahison : cette conséquence est ottomane. Sélim est dépossédé du trône de Crimée; Kier-Ghéraï est installé à sa place.

(*An* 1686.) Par un traité de paix et d'amitié perpétuelle conclu le 6 mai 1686, entre la Russie et la Pologne, toute l'Ukraine fut cédée à la première de ces puissances, sous l'engagement consenti par les czars Ivan V et Pierre Ier, d'empêcher les Tatars de Crimée de faire des incursions en Pologne.

---

(1) On a pensé qu'il y avait une erreur sur cette prise. *Voyez* Coyer, t. II, p. 117.

Ce traité, dû à l'intelligence du prince Gallizin, formait de plus une coalition de la Russie, de l'Autriche, de la Pologne et de la république de Venise contre les Turcs.

(*An* 1687.) D'après ces arrangemens, Gallizin marcha contre les Tatars et pénétra jusqu'à Pérékop.

Sur ces entrefaites, Sélim est rappelé par Mahomet. Le grand-seigneur regardait ce prince comme un instrument dont il se servait dans l'occasion, et qu'il abandonnait lorsque la crise avait cessé. Il fut déposé lui-même, cette année, après un règne de trente-sept ans.

Sélim repoussa les Russes, quoique l'hetman Samoïlovitch eût renforcé leur armée de soixante mille Kozaks. Ceux-ci, mécontens de l'hetman, le déposèrent, et élurent Mazeppa, son aide-de-camp, pour son successeur.

Tant que Sélim régna, dit l'histoire de la Tauride, on renonça aux entreprises sur cette presqu'île; mais il plut à Soliman III de recommencer le jeu qui, sans doute, avait beaucoup amusé Mahomet, et Sélim fut congédié de nouveau.

Deux khans se succédèrent dans l'espace de deux ans : ce temps leur suffit pour se faire battre et ouvrir la Crimée aux ennemis.

(*An* 1692.) Soliman sentit la faute qu'il avait faite, et les qualités de Sélim le rappelaient sans cesse au trône d'où le caprice du despote le préci-

pitait bientôt après. C'est ici que le grand homme va se montrer : au sein de la victoire, il est libre de se venger de toutes les humiliations qu'il a reçues. Dans la même année, Sélim bat les Russes, les Autrichiens et les Polonais; il sauve l'étendard de la religion, relève le courage des Turcs, en les familiarisant avec la victoire, et rend à l'empire ottoman la consistance qu'il avait perdue. Les janissaires, autrefois battus dans toutes les occasions, s'enorgueillissent maintenant de leurs succès; ils reconnaissent leur chef pour le principe et le dispensateur de la gloire qu'ils viennent d'acquérir; la reconnaissance s'empare d'eux. Extrêmes en tout, ainsi que des hommes sans lumières, l'enthousiasme les porte jusqu'à nommer Sélim empereur des Turcs. Le khan de Crimée les écoute sans partager leurs transports; il leur observe de sang-froid que le trône de Constantinople n'est point vacant, et leur demande quelle estime ils auraient pour un chef qui le serait devenu par une trahison. Tant d'héroïsme était difficilement senti par des janissaires; il fallut plus de peine pour les remettre dans la voie de la fidélité qu'on en eût employé jadis à les révolter : pénétrés de respect pour Sélim, ils avouent leurs torts; mais ils lui jurent un dévouement éternel.

Aussi modeste après la victoire qu'il avait été courageux et habile durant l'action, Sélim demanda, pour toute récompense, la permission d'aller à la Mecque, et de là à Médine, visiter le tombeau de

Mahomet. Réservé pour les événemens extraordinaires, Sélim fut arrêté par les Arabes, ainsi que la grande caravanne du Caire qui l'escortait.

Les Arabes imposèrent le khan comme ils le jugèrent à propos : il était dans l'impossibilité de payer alors ; il promit et jura, sur les belles choses qu'il venait de voir à la Mecque et à Médine, de s'acquitter à son retour en Crimée, et il tint sa promesse.

Constantinople reçut Sélim-Ghéraï comme une divinité bienfaisante, et lui donna le surnom d'*Adgi*, qui exprime la sainteté : on s'empressait autour de lui ; le voir était un besoin universel dont on se glorifiait ensuite. Cet enthousiasme, chez d'autres peuples, dure vingt-quatre heures ; chez les Turcs, c'était la grande affaire de chaque jour : le sultan donna à Sélim le nom de *Père des empereurs*, et voulut que sa seule postérité pût régner en Crimée. Tant d'honneurs n'émurent point ce grand homme : toujours égal dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, la droiture de son cœur l'élevait au-dessus des prestiges de l'ambition et des chagrins de la disgrâce.

Ce n'est point une digression déplacée que de s'appesantir sur la mémoire d'un grand prince dont on écrit l'histoire, c'est au contraire un hommage de vérité et de justice. Celui que son mérite élève, que sa vertu honore, que ses talens et son courage illustrent ; celui qui fatigue la gloire sans la lasser,

qui la dirige ou la distribue à son gré, tandis que sa modestie et que son désintéressement sont toujours les mêmes; celui-là, dis-je, est le héros de tous les peuples, le modèle de tous les rois : qu'importe qu'il soit né Tatar! l'immortalité appartient aux grands hommes de tous les pays.

Pendant que Sélim visitait la Mecque et Médine, un de ses fils alla ravager les environs de Pultava. Les Kozaks zaporogues vengèrent leurs alliés; ils pénétrèrent jusqu'à Pérékop, revinrent chargés de dépouilles et sans avoir éprouvé de perte.

(*An* 1692.) Pierre-le-Grand était sorti de la tutelle sous laquelle l'intrigue et sa sœur l'avaient retenu; il sut éloigner de sa personne cette nuée d'hommes obscurs et vicieux qui auraient perverti sa jeunesse, si son génie ne les eût pénétré, deviné, écrasé. Mécontent du prince Gallizin, parce qu'il était le ministre de sa sœur, Pierre avait trop de jugement pour ne pas apprécier les talens de ce prince, et s'il blâma sa guerre contre les Tatars, il y avait plus d'inquiétude, plus d'impatience, plus d'animosité contre l'état de nullité dans lequel on le retenait, qu'un juste motif de plainte contre Gallizin. Pierre sentit si bien l'utilité de cette guerre, qu'il résolut d'attaquer les Turcs dans Azow.

Pierre avait, à dix-neuf ans, la réflexion d'un homme de vingt-cinq. Les troubles qui divisèrent sa famille et l'état commencèrent lorsqu'il n'avait

que dix ans : que ne devait pas ajouter à un esprit avide d'instruction, à un caractère indomptable, à une âme renfermant le germe de grands talens et impatiente de les voir éclore, la contrainte dans laquelle on le retenait! Il se proposait l'empire de la mer Noire : cette conception était digne de lui ; par là il couvrait ses frontières, il réduisait des Tatars toujours inquiets, il rendait à ses états le commerce d'une mer qui les avait autrefois enrichis.

Pendant que Pierre se préparait à cette grande expédition, le sultan Achmet II éprouvait des revers en Hongrie : Sélim donna des conseils qui ne furent pas suivis, et ce royaume conquis par Léopold devint un théâtre de carnage. Quoique cet empereur ait rendu à la maison d'Autriche la supériorité que le cardinal de Richelieu lui avait enlevée, on ne peut assez le blâmer de cette boucherie humaine, établie à Eperies, où pendant neuf mois, un échafaud dressé sur la place publique fut teint du sang des seigneurs hongrois. (1)

(*An* 1695.) Pierre fit garder les frontières de Russie par le général Chérémétoff, qui, avec cent mille hommes, suivit les bords du Dnieper et contint les Tatars. Une seconde armée descendit par le Don ; Chein la commandait, et Pierre l'encourageait par sa présence.

---

(1) Il était réservé à leur fils de rendre le trône à Marie-Thérèse. Quelle noble vengeance!

L'impatience d'achever la flotte qu'on construisait à Voronèje fut cause qu'il n'y eut qu'une partie des vaisseaux solidement construite : on avait établi trop de chantiers à la fois; il fallut en abandonner plusieurs. Cette contrariété n'arrêta point le génie du souverain ; il ne voulut pas différer son expédition, et trop d'empressement la fit manquer.

Azow renfermait cinq mille hommes de troupes bien exercées ; les Russes ne pouvaient l'attaquer que par terre, puisqu'ils n'avaient pas assez de vaisseaux pour diriger une seconde attaque par mer : ainsi Azow se ravitaillait facilement. A ces inconvéniens, il s'en joignit un de plus : Jacob, le seul bon ingénieur qu'il y eût dans l'armée russe, fut insulté sans en avoir donné l'occasion ; il entretint une intelligence coupable avec la place assiégée, encloua les canons, et passa dans Azow, qu'il défendit avec le même zèle dont il avait donné des preuves en l'attaquant. Il fallut se replier : on perdit beaucoup de monde, mais on conserva deux tours dont on s'était précédemment emparé, et qui couvraient le passage du Don.

Chérémétoff, à la tête des Russes, Mazeppa avec tous les régimens de Kozaks, battirent les Turcs, prirent plusieurs pachas, un corps entier de janissaires et une multitude d'habitans de tout sexe, qu'ils conduisirent dans la Grande Russie.

(*An* 1696.) L'hiver de 1696 fut remarquable, et par sa rigueur et par sa durée. Le frère de

Pierre, Ivan mourut, et le czar réunit toutes ses forces pour prendre Azow. Malgré les influences cruelles d'une saison glacée, Sélim pénétra jusqu'à Mirgorod, et ravagea les environs de Pultava. Quand il apprit la jonction de Chérémétoff et de Mazeppa, il se replia sur les rives du Dnieper, en perdant beaucoup de Tatars. Ces hommes, qu'il commençait à discipliner, ne distinguaient pas encore une retraite d'avec une fuite, et toute l'habileté de Sélim ne put empêcher qu'un grand nombre de ces fuyards ne se noyât dans le fleuve.

Le czar Pierre recommença au printemps le siége d'Azow; il ordonna à Mazeppa de lui envoyer quinze mille Kozaks, qui furent distribués sur le Don vers les approches d'Azow; ainsi il coupa la communication des Tatars du Couban, d'avec ceux de Crimée. L'armée navale des Russes consistait en deux vaisseaux de guerre, quatre galères, deux galéasses et quatre brûlots; le czar montait un des vaisseaux, et Lefort conduisait l'autre. Un surcroît d'ingénieurs étrangers et de canonniers permit au czar de faire les approches de la place suivant les règles de l'art.

Dans le dessein d'ouvrir un passage aux Turcs, les Tatars tombèrent sur les Kozaks; mais ils furent repoussés. La flotte turque était bloquée par celle des Russes: cette liberté d'agir donna aux assiégeans la facilité de combler les fossés et de bombarder la place sans être inquiétés. On rapporte de deux

manières la prise d'Azow : les uns disent que le magasin des vivres étant incendié et la ville sans espoir d'être secourue, elle capitula pour prévenir l'assaut; d'autres prétendent que la réduction de la place fut due à la valeur des Kozaks ; « qu'ayant » beaucoup à souffrir de l'artillerie des assiégés, » ils prirent sur-le-champ, et sans ordre de leurs » chefs, la résolution d'escalader la ville; » et plus loin, on ajoute que (1), « les Turcs ne pouvant résister à l'impétuosité des Kozaks, posèrent les » armes et se rendirent. »

Le seul Jacob fut excepté de la capitulation, et alla payer de sa tête, à Moscow, la trahison la plus odieuse. Heureuse la Russie, si le plus grand de ses souverains n'eût abattu que des têtes aussi coupables que celle-là !

(*An* 1697.) Mazeppa et le prince Dolgorouki s'avancèrent jusqu'à Asaam pour combattre le grand-visir qui arrivait trop tard au secours d'Azow. Les armes ne réussissant pas aux Turcs, ils voulurent intriguer : la fidélité des Russes fut plus forte que leurs promesses et que leur argent. L'année suivante, Pierre, de retour de ses voyages, fit construire à Voronèje une grande quantité de vaisseaux propres à la navigation du Don.

---

(1) Observons que c'est l'auteur de l'*Histoire des Kozaks* qui parle, et qu'on est souvent disposé en faveur de ceux qu'on a choisis pour ses héros.

(*An* 1699.) Avant qu'on eût signé la suspension d'armes de deux ans dont on convint à Carlovitz, la Porte était extrêmement agitée au sujet de ces préliminaires de paix. Sélim dissuada Mustapha II, il lui fit remarquer un piége caché sous les formes de l'amitié : « Pierre, disait-il au grand-
» seigneur, a toute la fougue de la jeunesse et toute
» la solidité de l'âge mur ; ce n'est plus selon
» l'usage de ses ancêtres qu'il vous a combattu ; ses
» plans mieux combinés n'ont aucun rapport avec
» ces guerres d'irruptions qu'on a faites jusqu'à
» ce jour : il veut humilier votre pavillon sur la
» mer Noire : déjà Azow est à lui ; si vous con-
» sentez à la paix, il en profitera pour tomber sur
» la Suède : son ennemi vaincu, il reviendra sur
» vous avec des armes victorieuses, et vous impo-
» sera une loi cruelle à recevoir. Croyez-moi, sul-
» tan, croyez les Suédois, ils sont dans la même
» situation que vous ; Sélim a vieilli dans les ar-
» mées et dans l'intrigue des cours : écoutez-le ;
» il ne parle que pour la gloire de l'empire otto-
» man. »

On jalouse les hommes d'un mérite ordinaire ; comment n'eût-on pas déprécié les sages conseils de Sélim ! Le grand-visir le peignit sous les couleurs les plus noires, et celui qui avait refusé le trône de Constantinople quand ses soldats victorieux mettaient le sceptre dans ses mains, est accusé maintenant de chercher à se rendre utile, pour

parvenir à s'asseoir sur ce même trône. L'intrigue était trop grossière pour qu'on ne l'aperçût pas. Mustapha fit étrangler son principal auteur, neveu du grand-visir, et déposa celui-ci. A la tournure que les affaires prenaient, Sélim jugea que ses avis étaient au moins inutiles, s'ils n'étaient pas dangereux pour lui et les siens; du consentement de Mustapha, il abdiqua en faveur de son fils aîné Dewlet, et obtint la permission d'aller terminer ses jours à Cérès en Macédoine. A peine Sélim a-t-il cessé d'influencer le cabinet de la sublime Porte, que l'armistice de deux ans est converti en un traité de trente années. Dès lors, l'inaction fatigua les Tatars; il ne leur est plus permis de se répandre sur les terres de Russie, et ne pouvant désormais aborder à Azow où ils conduisaient autrefois les prises faites sur leurs ennemis, le mécontentement s'empara d'eux.

Le bien-être et l'adversité justifient l'axiome du rapprochement des contraires. Le bien-être, quand il n'est pas contenu par des lois rigoureusement observées, amène l'oisiveté. Les projets dont celle-ci se berce sur un bonheur plus grand qu'elle ne connaît pas, lui font oublier le bonheur réel dont elle jouit, et leur exécution l'en prive sans retour: l'adversité flétrit le cœur des gens faibles; la révolte chez eux n'est pas de l'énergie, mais le dénoûment des maux portés à leur comble. En vain invoquerait-on l'exemple des hommes fermes et à grand

caractère, qui savent, suivant les circonstances, opposer aux malheurs leurs devoirs, leurs travaux, leur patience; ces hommes sont rares et difficilement imités.

Les Tatars étaient mécontens, donc il fallait se révolter; c'est ainsi qu'on raisonne en Tatarie. Dewlet était dans une grande perplexité. Il est des êtres pour qui la couronne est plus qu'un fardeau; c'est un assommoir. Mustapha, ainsi que ceux qui l'ont précédé et suivi sur le trône de Constantinople, frémissait au mot de révolte : il déposa le fils, et, pour la cinquième fois, on rappelle le père.

Sélim quitte à regret sa retraite; ses regrets augmentent quand il apprend que son fils, à la tête d'un nombreux corps de Tatars, provoque et son père et le grand-seigneur. Gazi, son second fils, joignit le rebelle en Circassie, le vainquit et le ramena en Crimée, où l'empereur et la loi le condamnaient à perdre la tête.

Cette fermeté, si vantée dans la personne de Brutus, n'a produit de grands effets sur les générations suivantes, que dans les tragédies dont elle faisait l'objet principal. L'âme de Sélim était d'une autre trempe que celle d'un républicain fanatique; son cœur paternel s'ouvrit en voyant son fils désarmé et repentant : il versa des larmes de douleur sans compromettre sa qualité de grand homme; il saisit Dewlet dans ses bras, l'invita à devenir meilleur, l'embrassa et lui pardonna.

Cet homme extraordinaire, supérieur à la fortune et bien digne de la fixer, mourut après avoir laissé les plus beaux exemples de valeur, de constance, de modestie, de patience, de fidélité, de justice dans l'administration, de prudence et de savoir dans les conseils, de piété et d'amour paternel. Sélim, ailleurs ton nom eût passé à la postérité sur les ailes de la reconnaissance et de la gloire; mais chez une nation peu connue, peu éclairée, peu estimée surtout, il est resté dans l'oubli. Puisse un jour un historien digne de toi, peindre avec énergie des vertus que je n'ai su qu'esquisser! puisse-t-il rendre à l'immortalité un prince fait pour elle, et ajouter à la liste des grands, des bons souverains, un nom d'autant plus glorieux, que celui qui l'a illustré naquit au milieu des Tatars, qu'il eut à vaincre l'ignorance d'une éducation vicieuse, n'enseignant aux chefs que le parjure et le pillage! (1)

---

(1) J'ai voulu visiter le tombeau de Sélim pour lui rendre un hommage; il repose humblement à côté des mausolées superbes, élevés pour d'autres princes, dont je donnerai la description dans la relation de mon voyage.

Dans le dix-neuvième siècle, on ne se doute pas qu'un des plus grands hommes ait régné sur des Tatars. Sélim-le-Grand, méconnu par des historiens, ou mal informés, ou prévenus, a été privé de ce tribut d'éloges que la postérité n'accorde qu'à ceux qu'elle connaît.

CHAPITRE XIII.

Observations sur les Tatars de Crimée, relatives à cette seconde époque. Des Circassiennes.

Jusqu'à présent l'esprit de rapine avait conduit ces peuples; jusqu'à présent l'administration de leurs souverains étant dirigée vers cet esprit, l'entretenant même comme caractère national, il fallait un prince du mérite de Sélim pour améliorer le gouvernement et les peuples gouvernés.

Sous Sélim, la noblesse acquit plus de consistance comme association distinguée; mais le prince puissant et le particulier riche perdirent de leur pouvoir arbitraire.

Avoir lassé le lecteur par des détails arides et antérieurs à cette époque de demi-civilisation, ce n'eût été que redire ce que l'histoire qui précède peut lui avoir appris. Tâchons maintenant de présenter les Tatars sous le jour favorable à la liaison des événemens, c'est-à-dire, tâchons de rendre plus aisé à concevoir ce que nous avons encore à conter de ces peuples, par le rapprochement de leur organisation civile, militaire et morale.

A la mort de Sélim, la Petite Tatarie renfermait la Crimée, le pays des Nogais, et une grande portion de la Circassie. Les Nogais s'étendaient depuis le Danube jusqu'au Couban; ils étaient divisés en quatre hordes : celle du Boudjiak, entre le Danube

et le Dniester ; celle de Jédisan, entre le Dniester et le Dnieper ; celle du Janbouilouck, depuis le Dnieper jusqu'à Azow ; enfin celle du Couban, entre le fleuve de ce nom et la mer d'Azow. La Circassie, sous la dépendance du khan de Crimée, commençait au Bosphore cimmérien et aboutissait à la Kabarda.

La secte mahométane d'Abou-Hanifa (1) régnait dans ce pays comme à Constantinople, en exceptant néanmoins une partie de la Circassie, où l'on vivait sans croyance bien déterminée, où des restes d'idolâtrie s'étaient conservés parmi quelques tribus ; tandis que d'autres suivaient au hasard et machinalement quelques pratiques des catholiques, sans avoir une idée de la religion chrétienne.

En Crimée, les mahométans étaient passablement instruits ; chaque ville avait son collége ; Sélim favorisa, encouragea, fonda même divers établissemens dont l'éducation publique était le motif : l'enseignement de la religion y fit de grands progrès. Une foule de schismatiques arméniens habitaient la

(1) Abou-Hanifa, fondateur de cette secte, naquit l'an 80 de l'Hégire. Ce qui constitue la différence de cette secte d'avec les autres, c'est que son dogme fondamental est de ne croire que ce qui est conforme aux lumières naturelles, tandis que les autres sectes musulmanes exigent de leurs disciples une obéissance sans examen, à l'autorité de leurs docteurs.

Crimée, des Juifs occupaient une manière de forteresse au-dessus de la vallée de Batchi-Sarai ; des Grecs, toujours remuans, exercèrent librement leur culte ; le prince ne les voyait pas avec plaisir, mais il ne les tracassait pas ; les jésuites-missionnaires, pleins du zèle ardent qui les a toujours distingués, fixèrent seuls l'attention de Sélim ; les autres n'étaient pas dignes de l'occuper un moment ; les jésuites voulurent trop entreprendre, ils furent congédiés, et leurs églises abattues.

Le gouvernement du khan de Crimée tenait le milieu entre l'état monarchique et le despotisme : ce milieu paraît difficile à établir ; il existait cependant, puisque le prince ne pouvait ordonner des impositions nouvelles, puisqu'il n'osait châtier un noble sans le consentement des orbéis ; à cela près, il pouvait tout ce qu'il voulait.

Le Tatar ne payait pas de tribut par tête, ainsi le khan n'était riche que des bienfaits de la Porte, son revenu particulier ne s'élevant pas au-dessus de trois millions de francs : les fermes, les sels, les pêcheries et les douanes, en composaient une partie ; les tributs des princes voisins formaient le reste.

Sélim pouvait mettre sur pied deux cent cinquante mille hommes. Cette force paraît prodigieuse, et cependant, dans des besoins urgens, le khan aurait encore pu ajouter cent mille hommes à ces levées. La population était considérable ; le Tatar n'était devenu agriculteur que forcément ; au

conforme à leur politique, en revanche les princesses livrées à des esclaves n'éprouvaient aucune contrainte; à peine osait-on leur faire une observation : on les mariait, quand le khan était en état de payer leur dot, avec un murza ambitieux dont elles faisaient le tourment. Le caractère de ces princesses était si généralement connu pour mauvais, que les nobles qui soupçonnaient le khan d'avoir des vues sur eux pour l'établissement de leurs filles, préféraient de s'expatrier.

La maison du khan était composée du porte-glaive, du trésorier, d'un premier valet de chambre, de deux intendans, d'un échanson, et d'un officier de bouche dont l'office consistait à goûter de toutes les viandes, de toutes les boissons présentées au souverain; il y avait, en outre, un grand-maître d'hôtel, quarante pages nobles et douze esclaves.

Après le khan, la première dignité était celle de kalga; il suppléait le prince dans certaines occasions, et remplissait, à sa mort, sa place par *interim* jusqu'à la nomination de son successeur. Au défaut du khan et du kalga, c'était le nouradin-sultan qui en faisait les fonctions; venait ensuite l'orbéi, les séraskirs ou généraux. Tous ces premiers officiers de la couronne avaient leurs visirs, leur divan-effendi, leurs kadis.

Un conseil de guerre, composé de ces officiers, décidait des plans de campagne, où le visir était admis, ainsi que les commandans des tribus char-

gés des approvisionnemens. On introduisait dans ce conseil des personnages experts, que leur âge éloignait du service; leur opinion était prise la première; ils s'inclinaient pour se retirer après l'avoir donnée, mais le khan les retenait.

Lorsque la Porte ordonnait une guerre, il n'y avait plus de conseil à rassembler, l'obéissance était la loi générale. Dans ces circonstances, le grand-seigneur payait tous les frais, et récompensait chaque officier de l'armée avec de l'argent, et chaque Tatar, en accordant plus souvent le pillage.

Le muphti était le chef de la justice, le directeur des mosquées, des hôpitaux, des colléges, des chemins et des fontaines publiques; le visir remplissait les fonctions de premier ministre, et avait plus de pouvoir que le muphti, quoique la place de ce dernier fût plus élevée que la sienne. Le visir des Tatars habitait sans cesse le pays qu'il dirigeait; c'est ce qui l'empêchait de commander les armées; il différait par là de celui de Constantinople. Excepté les discussions entre nobles, toutes les autres étaient portées devant le kadi de chaque district ou cadilik; on pouvait récuser ce tribunal avant qu'il n'eût prononcé : l'appel était au divan. Lorsque l'arrêt était rendu, il fallait s'y soumettre, ou attaquer le kadi comme ayant jugé contre la loi.

Le cazi-asker était le juge de la noblesse, et le divan le tribunal suprême. Les principaux officiers de l'état composaient ce dernier; le cazi-asker y

représentait nos procureurs-généraux, le muphti était le président, le khan confirmait ou cassait la sentence.

Avant Sélim, le vol n'était pas au rang des crimes : un peuple vivant de pillage ne devait pas être scrupuleux à cet égard.

Comment chez une nation si peu éclairée, si familiarisée avec le désir de s'emparer du bien d'autrui, comment, dis-je, pourrait-on expliquer la délicatesse et la pureté des juges? Ni les promesses, ni les présens, ni l'intrigue, ne pouvaient égarer les juges : invariables comme la loi, ils ne connaissaient qu'elle; une injustice était considérée comme une chose impossible; les procès devenaient tous les jours plus rares.

La noblesse dédaignait tous les emplois subalternes. Un gentilhomme ne voulait être que guerrier, et cette même contradiction, si remarquable entre l'avidité du peuple et l'honnêteté du juge, existait entre le soldat et le noble qui le commandait. Sans foi, sans délicatesse, le soldat ne connaissait que son sabre p... r lui frayer le chemin du pillage; le gentilhomme, par sa modération, son désintéressement, ajoutait à la valeur une grâce qui l'ennoblissait plus que sa naissance.

De cette aménité, de cette politesse, de cette valeur calculée, s'il m'est permis de parler ainsi, il résultait un commerce facile entre les nobles : en présence de l'ennemi ils paraissaient des lions,

aucun danger ne les faisait pâlir, aucune force reculer; ils savaient périr : rendus à leurs foyers, ils auraient cru se couvrir de honte en se mesurant les uns contre les autres pour vider des discussions particulières : toute contestation était terminée par l'opinion du plus ancien gentilhomme, qui en était témoin; ils regardaient comme criminel de répandre sur leur pays un sang qu'ils se faisaient gloire de verser pour lui. Leur générosité était portée si loin, qu'un vieux proverbe tatar disait : « A-t-on » jamais vu un murza mourir de faim! » Aussi rien n'était à eux, et l'exemple de leur khan contribuait à les entretenir dans cet esprit.

Il était d'usage, parmi les nobles de Crimée, de faire travailler leurs terres par des esclaves. Les gentilshommes nogais regardaient toute culture comme un affront; des troupeaux et des esclaves composaient leurs richesses : la sotte vanité était la base de leur caractère; chaque vassal payait une redevance annuelle d'un mouton, de trente livres de grains et de huit livres de miel.

Quoique le khan eût des terres en Circassie, ses sujets ne lui payaient point d'impôts et ne lui tenaient pas compte du revenu de ses domaines. A son avénement au trône ils apportaient leur tribut. Avant Sélim cette redevance consistait en trois cents esclaves; ce prince l'augmenta jusqu'à sept cents. Dire que les Circasses fournissaient leur tribut en esclaves, c'est assez faire connaître que leurs richesses

se composaiant d'hommes achetés ou pris. Les Circasses tscherkesses, ou Circassiens soumis à la Crimée, étaient partagés en quatre classes : les Beïs, les Sipahis, les Usdens et les Kouls. Treize kalibés ou tribus formaient leur état. Chaque kalibé était possédée en toute souveraineté par une famille noble ; le plus ancien de la première branche était le premier beï de cette famille, par conséquent celui auquel toute la tribu obéissait. Chaque tribu étant perpétuellement en guerre, l'industrie principale des habitans consistait à faire des prisonniers; on les vendait au plus offrant ; quand on échouait, on était vendu. Cette réciprocité stimulait l'astuce et était la honte du courage. Une loi toujours respectée obligeait le vainqueur de laisser libre le beï vaincu ou surpris ; de cette manière les chefs de tribu n'ayant rien à risquer, recommençaient une nouvelle expédition quand la précédente était bien ou mal terminée.

Les Tatars de Crimée étaient plus grands et mieux faits que leurs voisins, et néanmoins ils avaient beaucoup de rapport avec les Calmouks. « Un teint brûlé, des yeux de porc peu ouverts, » le tour du visage plat, la bouche assez bien prise, » les dents blanches comme de l'ivoire, des cheveux » noirs, rudes comme du crin, la barbe rase ; » tel est le portrait qu'on nous a transmis des anciens Tatars de Crimée ; il diffère de celui que nous connaissons maintenant.

Les Nogais étaient moins bien proportionnés et avaient la peau ridée comme celle d'une vieille femme. Les Circasses sont ces mêmes Tatars qui quittèrent la Perse lorsque les Saphis s'en emparèrent ; ils prirent d'abord la route des montagnes du nord du Schirvan, puis ils communiquèrent avec ceux de leur nation, maîtres des royaumes de Casan et d'Astrakan. Ces montagnes servirent d'asile à différentes époques à des réfugiés de diverses nations. Les races se croisèrent, et le sang des Circasses s'embellit, surtout parmi les femmes. C'est une singularité remarquable qu'un sexe soit doué des attributs qui caractérisent la beauté, tandis que l'autre conserve une partie des traits des nations dont il est issu.

Le costume de ces Tatars consistait « dans une » chemise courte et des caleçons de toile de coton, » des culottes très-larges d'un gros drap, une veste » de toile de coton, piquée à la manière des caffe- » tans des Turcs, des bottes lourdes de cuir de » cheval, un manteau de feutre avec une longue » robe de peau de mouton, servaient d'enveloppe » pour l'hiver et de matelas dans toutes les saisons. » Leurs cheveux étaient coupés à quatre doigts au-dessus de la tête ; ils la couvraient d'un bonnet de feutre noir, rond, haut de forme et bordé de pelleterie. Leurs armes de prédilection étaient le sabre, l'arc et la lance ; quoiqu'on leur fournit des armes à feu, ils ne les estimaient pas et s'en servaient

moins bien. L'arc était travaillé avec élégance; il fallait beaucoup de force et d'adresse pour le tendre, et l'habitude qu'ils avaient de s'en servir faisait porter chaque flèche.

Toujours à cheval, le repos paraissait être pour eux un état contre nature; ils étaient si adonnés au brigandage qu'ils ne pouvaient concevoir qu'un effet de prix fût en sûreté ailleurs que sur eux; voilà pourquoi ceux qui avaient des habitations imitaient ceux qui étaient sous la tente; les uns et les autres emportaient dans leurs voyages ce qu'ils avaient de précieux, bien persuadés que leurs voisins et amis viendraient visiter leur domicile et s'emparer de ce qu'ils y auraient laissé.

Sélim eut toutes les peines du monde à les rendre confians; c'est alors qu'il fit des lois contre le vol; mais comme le préjugé ne diffamait pas le voleur, elles furent infructueuses.

Le principe religieux était presque nul; un peuple qui n'a pas d'habitation fixe, comme étaient les Nogais, n'a point de temple; il ne tient qu'à ce qu'il voit, et le butin qu'il convoite, l'emporte sur toutes les règles que la religion dicte à la conscience.

Excepté en Circassie, les compagnes des Tatars étaient aussi laides qu'eux: elles ajoutaient même à la laideur, une malpropreté dégoûtante; elles remplissaient les fonctions les plus viles; elles paitrissaient continuellement un fromage de lait aigri,

dont on composait une boisson; elles n'avaient qu'un seul vêtement pour toute l'année, et chez les Nogais, elles couchaient pêle-mêle avec leurs troupeaux.

Les Circassiennes, au contraire, ajoutaient à la plus grande beauté le soin recherché de leur personne; une propreté constante leur prêtait un charme de plus, et la coquetterie en inventait mille autres. Une taille libre et svelte se dessinait sous une simple toile de coton; ce vêtement déjà bien leste, était ouvert jusqu'au-dessous de la gorge que l'on montrait sans indécence, puisque c'était l'usage du pays, mais que la plus novice des Circassiennes embellissait par quatre rangs de perles de verre noir, ce qui faisait ressortir la blancheur de la peau, et ce qui était bien innocent sans doute, puisque l'usage l'autorisait aussi. La beauté du teint de ces femmes était remarquable; c'est des Circassiennes, que l'art empruntant les couleurs de la nature, plaça les nuances du rouge d'après le coloris de leur visage; mais la coupe de leurs yeux noirs, leur expression, leur vivacité étaient au-dessus des ressources de l'art : un petit bonnet placé de côté et avec grâce, relevait une partie de leurs cheveux, tandis que l'autre flottait avec tant de négligence, se bouclait si heureusement, qu'on ne remarquait pas le travail que cette parure avait coûté.

En hiver, une robe pareille à celle des Russes,

ne gênait ni leurs formes, ni n'embarrassait leur démarche; elle était simple, mais cette simplicité conservait toutes les grâces que la coquetterie empruntait du désir de plaire.

Ce que nous nommons éducation, ne consistait, chez les Circassiennes, que dans la recherche habituelle des moyens à ajouter aux dons extérieurs de la nature : il semblait que ces femmes, destinées pour la plupart à être vendues ou enlevées, missent toute leur étude à séduire le vainqueur ou le marchand. Eh! comment eussent-elles eu d'autres idées? Les pachas les recherchaient pour remplir leurs harems; les souverains de Crimée ne choisissaient leurs épouses que parmi elles; l'empereur turc les accueillait avec un empressement qui ne leur permettait pas de penser qu'elles le verraient souvent bâiller à leur côté. Le calcul le plus faux que ces dames faisaient, consistait dans la progression des plaisirs avec la progression du pouvoir; elles ignoraient les privations que le harem impose, le despotisme qu'on y exerce, la barbarie de ses gardiens, qui n'ont que cette puissance-là. L'espoir d'un avenir heureux aveuglait les premières années des Circassiennes, et redoublait le soin qu'elles prenaient de leurs charmes : mais quel avenir, quand on n'a que de la beauté! Les jours se succèdent, le teint s'altère, la peau se flétrit, les grâces s'envolent, les rides paraissent, et la plus belle femme se trouve, à cette époque, ou malheureuse

devant son miroir, ou consolée par les ressources de ses talens et de son esprit. (1)

---

(1). Je donnerai, dans mon Voyage, un tableau des mœurs actuelles des Tatars, de leurs habitudes et de leurs moyens d'industrie.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE PREMIER VOLUME.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

SECONDE ÉPOQUE.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

NOU

A la fin du Tome I.

31 37 38

49

Chorol
Mirgoro
lovodsk
L T
Goltva
onetz
Ouspenskoe

	DATE DUE		


Stanford University Libraries
3 6105 013 534 776

